

49485

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE COLONIALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES
ET LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

ZENOBIA BAMBOAT

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
VOYAGEURS FRANÇAIS
DANS L'INDE
AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

AVEC UNE INTRODUCTION

DE

M. A. MARTINEAU



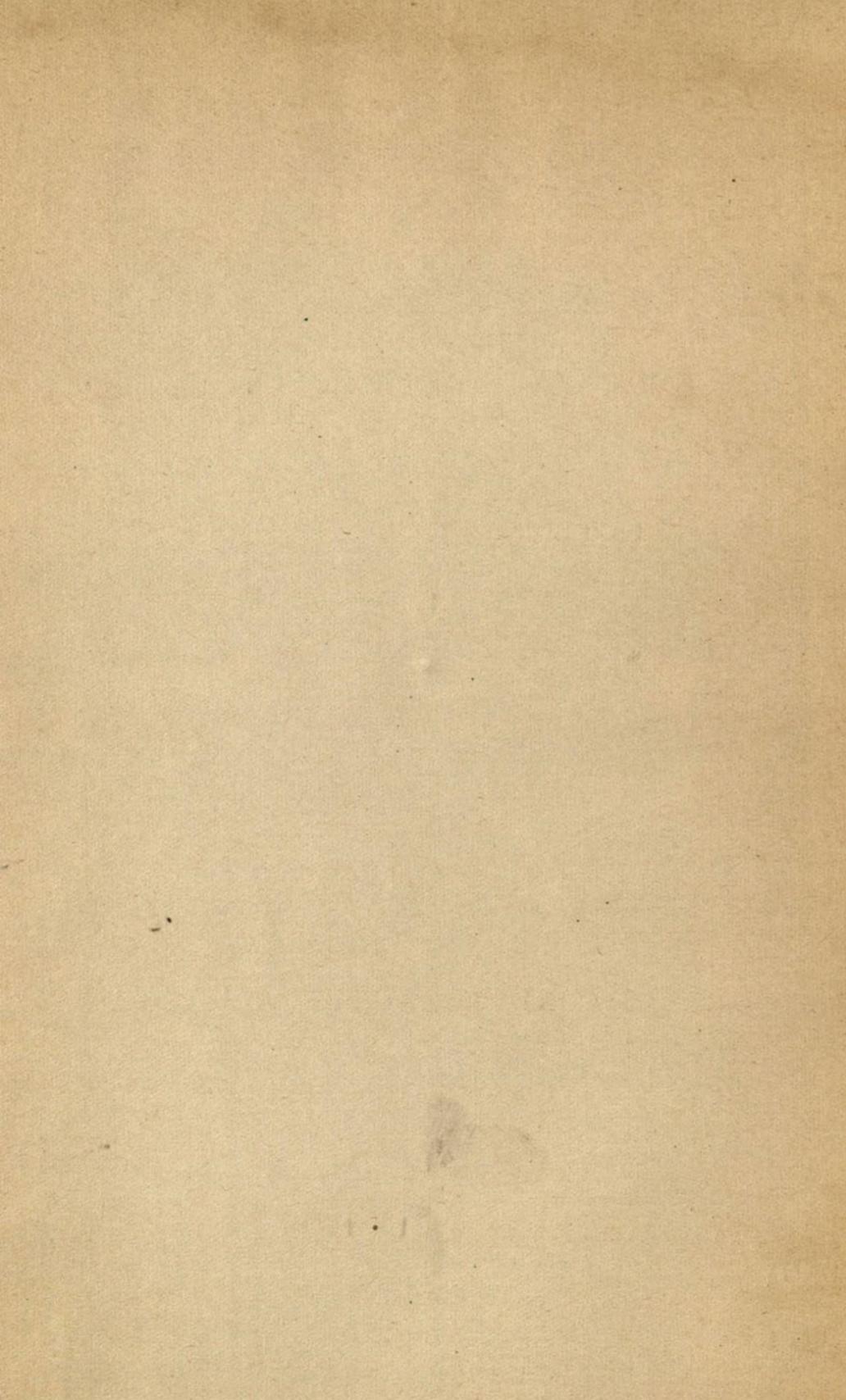
PARIS

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

28, RUE BONAPARTE, 28

1933

En vente : Lib. Ernest LEROUX, même adresse



BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE COLONIALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE DES SCIENCES COLONIALES

ET LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

ZENOBIA BAMBOAT

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

LES
VOYAGEURS FRANÇAIS
DANS L'INDE
AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

AVEC UNE INTRODUCTION

DE

M. A. MARTINEAU



B

PARIS

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES

28, RUE BONAPARTE, 28

—
1933

En vente : Lib. Ernest LEROUX, même adresse

CBGiOŚ, ul. Twarda 51/55
tel. 22 69-78-773



Wa5168654

v
pisy pods
ndi

REVUE GÉOGRAPHIQUE

REVUE GÉOGRAPHIQUE

LES

VOYAGEURS FRANÇAIS

DANS L'INDE



49.485

PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

25, RUE BONAPARTE

1891

Le prix de la Revue est de 10 francs par an

HH-69620 N-2695321
P. A. N. e. k. 213/72

PRÉFACE

Mademoiselle Zénobia Bamboat, l'auteur de cet ouvrage, est une jeune parsi de Kurachi, où son père était imprimeur. Venue à Bombay pour y compléter ses études, elle suivit les cours du Collège Saint François-Xavier, y apprit le français et se prit de goût pour l'histoire. Sans méconnaître ce que celle-ci doit aux méthodes anglo-saxonnes, Mademoiselle Bamboat eut cependant l'impression que la science ne se mesure pas nécessairement au poids et que l'esprit plus léger de la France n'était pas à dédaigner. Elle vint donc à Paris et, pendant près de deux ans, elle suivit les cours de la Sorbonne, d'autres encore, et se souvenant qu'elle était fille d'imprimeur, elle eut l'idée de composer un livre sur les Voyageurs français dans l'Inde et de le présenter comme thèse à l'Université de Paris. Sa thèse soutenue, elle me demanda de la favoriser... ou de l'accabler d'une introduction.

Ayant été l'un des juges de la soutenance, il m'était d'autant plus difficile de me réserver que mes trois collègues, MM. Foucher, Sylvain Lévi et Renou, tout en regrettant que Mademoiselle Bamboat n'ait pas donné plus de développement à son ouvrage et n'en ait pas tiré des conclusions plus générales, ont reconnu cependant qu'il se recommandait par une documentation exacte, un exposé méthodique et une rédaction qui manque peut-être un peu de souffle, mais est extrêmement claire. Evidemment on ne pouvait demander à Mademoiselle Bamboat d'écrire avec la poésie ou la magnificence de Loti ou de Chateaubriand, chez qui la réalité se

Les résultats de nos recherches ont été publiés en 1911
 dans le Bulletin de la Société de Psychologie de Paris
 et ont été traduits en allemand par le Dr. J. Hoffmann
 dans le Zeitschrift für Psychologie und Pädagogik
 en 1912. Ces travaux ont été repris et complétés
 par le Dr. J. Hoffmann dans son ouvrage
 Die Psychologie der Aufmerksamkeit, paru en 1913.
 Les conclusions auxquelles nous sommes parvenus
 sont les suivantes : 1° L'attention est une
 fonction psychique qui a pour objet de diriger
 l'activité psychique vers un objet déterminé.
 2° Elle est caractérisée par sa sélectivité, c'est-à-dire
 par sa capacité de sélectionner un objet parmi
 d'autres objets présents à la conscience.
 3° Elle est soumise à des lois de conservation
 et de déplacement. 4° Elle est influencée
 par divers facteurs, tels que l'intensité
 de l'excitation, la nouveauté de l'objet,
 etc.

Ces résultats ont été confirmés et complétés
 par de nombreuses autres recherches.
 Elles ont permis de préciser les lois
 qui régissent l'attention et de montrer
 qu'elle est une fonction psychique
 essentielle à la vie psychique.

Ces recherches ont été reprises et complétées
 par de nombreux autres auteurs.
 Elles ont permis de préciser les lois
 qui régissent l'attention et de montrer
 qu'elle est une fonction psychique
 essentielle à la vie psychique.

LES VOYAGEURS FRANÇAIS DANS L'INDE

AUX XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

INTRODUCTION

Après la chute de la dynastie de Mahommed de Ghor, au xiv^e siècle, l'Inde devint la proie des guerres intestines ; elle le resta jusqu'à l'époque où les Anglais s'en emparèrent. Elle fut d'abord envahie par les Afghans qui fondèrent plusieurs principautés dans la partie septentrionale ; ensuite les Gengis Khanides et les Mogols en troublèrent la paix par des guerres sanglantes et acharnées. Pendant les xiv^e et xv^e siècles, l'Inde ne forme pas une unité politique sous la domination d'un seul roi. Elle est morcelée en plusieurs royaumes indépendants en lutte les uns contre les autres. En 1398, Tamerlan traverse la frontière au Nord-Ouest, s'empare de Delhi et met le pays à feu et à sang. L'empire fondé par cet homme s'écroula après sa mort, parce que ses successeurs tombèrent dans la mollesse et l'Inde devint un véritable champ de bataille où plusieurs factions se disputèrent la suprématie.

Enfin parut Babour, descendant de Tamerlan, qui jeta les fondations de la dynastie mogole. Tenté par la richesse de ce pays, il l'envahit et à la suite de la bataille de Paniput, vainquit le chef afghan Sultan Ibrahim. Au cours de deux guerres victorieuses qu'il engagea contre les Hindous et les chefs afghans de Bihar et de Bengale, il se rendit maître de la région qui s'étend de l'Himalaya jusqu'à Gwalior et de l'Oxus

jusqu'à la frontière de Bengale. Babour n'eut le temps ni de consolider son empire ni de s'occuper sérieusement de son administration. Pendant tout son règne il dut surmonter d'innombrables obstacles avant d'arriver par la force des armes à affermir sa position.

Humayun, fils de Babour, qui succéda à son père en 1530, était constamment harcelé par un chef des Afghans, Sher Shah ; celui-ci, après plusieurs tentatives pour regagner son royaume perdu, réussit un instant à en redevenir le maître. Cependant Humayun avant de mourir reconquit les possessions que lui avait laissées son père. Mais, comme son prédécesseur, il ne put établir un système régulier de gouvernement civil.

Akbar, par contre, réussit à consolider son autorité, agrandit l'empire et fixa sa capitale à Agra. On connaît bien l'histoire de ce prince, son couronnement, ses victoires, ses luttes contre les nobles de la cour de son père, son amour des arts et des sciences, son système particulier d'administration civile et militaire et surtout sa tolérance parfaite en matière de religion ; grâce à cette tolérance et à sa politique de sagesse, il gagna la confiance et l'amour des Hindous de toutes sectes.

Il n'y a pas lieu de donner un long récit du règne de cet empereur. Il suffira d'indiquer qu'il réussit à devenir souverain de la partie la plus fertile et la plus riche de l'Inde. Il conquiert les provinces de Guzerate, du Bengale, de Bihar et d'Orissa, vainquit les Rajpoutes et plus tard s'empara de Sind et de Kandesh. C'est alors que le grand Mogol voulut étendre les limites de son empire jusqu'au Deccan. En 1601, les Soubahs d'Ahmedabad, de Kandesh et de Berar, qui autrefois formaient quelques-unes des principautés de l'Empire Bahmani, avaient accepté la vice-royauté de son fils, le prince Daniyal. Jamais dans l'histoire des Mogols l'empire ne fut mieux consolidé que sous le règne d'Akbar. Le gou-

vernement civil et militaire était bien établi, le commerce et l'industrie florissaient, l'agriculture et les arts étaient encouragées et le royaume d'Akbar était peut-être le plus prospère et le plus riche du monde.

Jihangir, le successeur d'Akbar, passa son règne à faire des conquêtes et mourut en 1629. A partir du moment où il prit le pouvoir, les hostilités dans le Deccan ne cessèrent plus et Jihangir ne put établir son autorité dans le royaume. Cependant c'est dans ses campagnes du Bengale et d'Udaipur que Jihangir avait remporté le plus de succès. Quoique Jihangir fut comme Akbar un protecteur des Arts et des Lettres, il lui manquait la capacité et le tact qui distinguèrent son père ; sous son règne, l'empire mogol ne posséda plus la stabilité et la prospérité qu'il avait connues sous Akbar.

Shah Jehan, fils de Jihangir, occupa le trône pendant de longues années ; il encouragea les arts et la littérature. La cour mogole était à cette époque à l'apogée de sa splendeur et de sa gloire. Mais Shah Jehan ne montrait pas la même tolérance qu'Akbar envers les Hindous et se désintéressait de l'administration de son royaume. Il essaya de conquérir Bijapour et Golconde et de détruire ces deux centres puissants de l'Inde méridionale. Les dernières années de la vie de ce souverain furent pleines de tristesse et de chagrin. La rivalité entre ses quatre fils, Dara, Sujah, Aureng-Zeb et Murad-Backshe, qui s'efforçaient de s'emparer de la couronne, jeta tout le royaume dans la confusion. Grâce à ses intrigues et à sa ruse Aureng-Zeb se ménagea des partisans dans l'armée et parmi les gouverneurs. Il fit emprisonner son père et tuer deux de ses frères, Dara et Murad, et, le troisième ayant fui en Birmanie, il se proclama souverain de l'empire mogol. Sa politique d'intolérance en matières religieuses lui attira beaucoup d'ennemis. Une secte d'Hindous au sud de Delhi se révolta contre lui. Sur ces entre-faites, un chef des Mahrattes, Sivaji, homme extraordinaire

et le plus grand guerrier de l'Inde brahmanique, réunit autour de lui les tribus mahrattes éparses le long des Ghates et essaya de libérer ses coreligionnaires du joug des Musulmans. C'est en vain qu'Aureng-Zeb chercha à le vaincre ou à le faire prisonnier par la force des armes et par sa duplicité. Grâce à son courage et à son habileté Sivaji vainquit à plusieurs reprises les armées des Mogols. Aureng-Zeb continua la campagne contre Bijapour et Golconde, les seules puissances qui auraient pu protéger l'empire mogol des attaques de Sivaji. Il les soumit sans trop de peine ; mais un grave échec que ses armées subirent dans le sud devant Gingy, dont elles ne purent s'emparer malgré un siège de vingt-huit mois, prouva déjà le peu de solidité ou de cohésion de son empire. Aureng-Zeb avait d'autre part semé parmi ses sujets des germes de mécontentement et de méfiance qui devaient porter tout leur fruit après sa mort.

Les luttes pour sa succession, auxquelles se livrèrent son fils et son petit-fils, affaiblirent beaucoup le royaume. Dans l'espace de dix ans, cinq souverains plus ou moins légitimes occupèrent le trône. Les deux frères Seyd, Seyd-Abdoullah et Houssein, connus généralement sous le nom de *faiseurs de rois*, s'emparèrent du gouvernement. En 1712, ils placèrent sur le trône l'empereur Faroksir qu'ils déposèrent en 1718 pour lui donner comme successeur en 1719, après deux règnes plutôt fantaisistes, un arrière-petit-fils d'Aureng-Zeb, qui prit le nom de Mohammed Shah. Ce prince adonné aux plaisirs était un esprit faible, nullement qualifié pour relever l'empire ; son long règne ne fut qu'un lent développement d'une irrémédiable décadence ; de tous côtés les Nababs ou soubabs, c'est-à-dire les grands gouverneurs des provinces, cherchèrent à se rendre autonomes, puis indépendants et héréditaires. Nizam-Oul-Mouk fut le premier à s'affranchir du joug des Mogols. Fils d'un certain Gazi-ud-Din, dont la famille était originaire de Caboul, il s'imposa comme vice-roi

du Deccan et son autorité de Nizam s'exerça non seulement sur cette partie de l'Inde, mais encore sur le Carnate et sur toute la côte au Nord de Madras. Les provinces du Nord de l'Inde étaient entre les mains de rois qui avaient réussi à proclamer leur indépendance.

A mesure que le pouvoir des Mogols diminuait, celui des Mahrattes augmentait. L'œuvre commencée par Sivaji fut continuée par ses successeurs. Aureng-Zeb, en détruisant les royaumes de Bijapour et de Golconde, avait supprimé la seule barrière qui aurait pu résister au pouvoir grandissant des Mahrattes. Après l'exécution de Sambaji, fils de Sivaji, par Aureng-Zeb, le pouvoir des Hindous demeura quelque temps chancelant. Cependant au cours du XVIII^e siècle, les Etats brahmaniques s'unirent en confédération sous l'autorité des Peshwas ou premiers ministres et devinrent tellement puissants que l'histoire de l'Inde se réduisit à la lutte de ces deux grandes puissances rivales, les Hindous et les Mahométans. Au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, il semblait que les Mahrattes sous Baji Rao fussent destinés à être les maîtres de l'Inde. Les guerriers hindous firent des incursions dans la plaine de l'Hindoustan et réussirent même à pénétrer dans le Pendjab et le Bengale. La puissance de l'empire mogol était considérablement ébranlée et la suprématie des Mahrattes établie. Voyant ces deux factions engagées dans des guerres perpétuelles, Nadir-Shah, un des plus grands guerriers de Perse, voulut en profiter. Il envahit l'Hindoustan en 1738-1739, et s'emparant de Kaboul marcha vers Delhi; dans une bataille livrée près du champ de Paniput, il vainquit les troupes des Mogols après en avoir tué vingt mille. La guerre désola la campagne, et l'aventurier persan quitta le pays après l'avoir couvert de ruines. Il fit massacrer des milliers d'innocents et partit pour son pays chargé de trésors incalculables y compris le fameux trône de paon de Shah Jehan. Cette invasion de

Nadir Shah fut un grand coup porté à la puissance mogole.

Les Européens qui avaient commencé à fréquenter l'Inde vers le xvi^e siècle, achevèrent d'affaiblir l'autorité des gouvernements indigènes ; ils augmentèrent la misère par suite des guerres et des révolutions qu'ils provoquèrent aux Indes pendant les deux siècles dont nous nous occupons. Les premiers venus furent les Portugais dont la puissance commerciale fut prépondérante pendant un siècle et demi à partir du xvi^e siècle. Albuquerque qui prit et brûla Calicut, se rendit maître de Goa et poussa ses expéditions jusqu'à Malacca. Il remplit les Hindous d'effroi et les rois de l'Inde recherchèrent son alliance. En 1595, les Hollandais formèrent une association sous le nom de « Compagnie des pays lointains » et bientôt ces nouveaux aventuriers disputèrent la suprématie aux Portugais qu'ils réussirent à chasser d'une partie de leurs possessions. Les Hollandais leur enlevèrent successivement les factoreries de Cochin, Cranganore, Cannanore, et quelques autres comptoirs. En 1725 il ne restait aux Portugais que le vaste territoire de Goa, Bassein et les établissements de Diu, Daman sur la côte de Malabar, le port d'Hougly dans le Bengale et Saint-Thomé au sud de Madras.

Les Danois se piquèrent d'émulation et formèrent des comptoirs sur la côte de Malabar, sur l'Hougly et au Bengale. Ces établissements disparurent en peu d'années. La vue de Tranquebar, ville aujourd'hui presque déserte, avec son vieux fort qui a résisté à l'épreuve du temps, ses anciennes maisons qui tombent en ruines, est bien faite pour éveiller un profond sentiment de mélancolie et rappeler la vanité des entreprises humaines.

Elizabeth, reine d'Angleterre, ne tarda pas à fonder une Compagnie dans l'Inde presque en même temps que les Hollandais. La première compagnie pour le Commerce des Indes, fondée en 1599-1600 fut connue sous le nom de *The Governor and Company of Merchants of London into the East*

India. Elle reçut l'autorisation de fonder un établissement à Surate. Ses comptoirs se multiplièrent et les Anglais, profitant des démêlés survenus entre les Portugais et les Hollandais, consolidèrent les éléments de leur grandeur future.

Pendant que les autres pouvoirs européens se disputaient et s'arrachaient tour à tour leur proie, la France, à cause de sa situation politique en Europe, ne s'engageait pas dans le commerce avec les Indes Orientales. En vain François I^{er} et Henri III essayèrent-ils d'exciter le zèle de leurs sujets pour les expéditions lointaines. Henri IV et Louis XIII autorisèrent la formation de Compagnies, mais la première organisation officielle pour l'Orient, *la Compagnie des Indes*, ne fut établie qu'en 1664. Le xviii^e siècle vit la lutte entre la France et l'Angleterre pour la suprématie commerciale et politique. Il semblait que la France avec Dupleix l'emporterait dans l'Inde ; mais l'indifférence de la Compagnie française pour une politique qui ne lui fut ni soumise ni expliquée, puis les fautes ou erreurs de Lally-Tollendal empêchèrent le rêve de Dupleix de se réaliser. Vers la fin du xviii^e siècle, les Anglais sortirent vainqueurs de la lutte et devinrent les seuls maîtres de ce vaste pays.

PREMIÈRE PARTIE

Les voyageurs et leurs voyages

PREMIÈRE PARTIE

Les voyageurs et leurs voyages

CHAPITRE PREMIER

Considérations générales sur les Connaissances qu'avaient de l'Inde les Européens avant le XVII^e siècle.

Avant d'exposer en détail l'histoire des voyageurs français dans l'Inde au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, il convient de rappeler brièvement les voyageurs occidentaux qui dès les premiers siècles avaient initié les pays d'Occident aux charmes et aux merveilles de l'Orient.

Il serait inexact de supposer que Vasco de Gama, en doublant le Cap de Bonne Espérance, ait découvert un pays absolument inconnu de l'Europe. La sagesse de l'Orient était renommée dès les temps les plus reculés et sa richesse fabuleuse avait attiré les hommes de toutes les parties du monde alors connu. Selon l'historien anglais, Robertson, c'était dans le livre de Moïse que l'on avait écrit « les annales les plus anciennes les plus authentiques de ce qui était arrivé dans les premiers âges du monde. C'était dans ce livre célèbre qu'il était fait mention de l'Inde pour la première fois » (5). Hérodote, mille ans plus tard, nous donne des renseignements fantaisistes et confus ne présentant pas l'exactitude exigée d'un historien ou d'un géographe. La découverte de l'Inde était récente à son époque et la région au delà de l'Indus n'était pas encore connue. Toutefois Hérodote sait de l'Inde qu'elle est le pays le plus riche du monde et possède une population très dense.

Nous apprenons des historiens de l'antiquité que les Égyptiens et les Phéniciens étaient les premiers navigateurs et que c'était par la Méditerranée qu'ils avaient commencé leurs explorations. Les Phéniciens qui étaient plus entreprenants que les Egyptiens firent un commerce intense avec l'Orient. Toutes les nouvelles que ces voyageurs apportèrent, ressemblent à des contes fabuleux relatant les prodiges et les merveilles de l'Orient. « La terre n'y portait que des géants, l'Indus et le Gange étaient remplis de monstres » (6).

* * *

L'invasion de l'Inde par Alexandre le Grand en l'an 327 avant Jésus-Christ marque un événement d'une grande importance dans l'histoire de l'Inde et dans celle de l'Europe. A Aristote revient l'honneur d'avoir inspiré au futur conquérant de l'Asie, l'amour de la science. « Le génie du royal élève comprit la haute intelligence du maître » (7). L'expédition d'Alexandre produisit dans les connaissances humaines une révolution très importante. L'ambition et la curiosité de voir le pays tant loué par Hérodote attira sur l'Inde l'attention d'Alexandre. Il est le premier général qui ait mené son armée dans l'Inde à travers les cols de l'Hindou-Koush. Il traversa alors l'Indus à la hauteur de Taxila et entra dans le Penjab, subjuguant ou se conciliant les indigènes du pays. Ayant vaincu Porus, il marcha vers le Gange, mais ses soldats accablés de fatigue et de chaleur refusèrent de continuer plus avant. Obligé d'abandonner ses premiers projets, il rentra dans son pays. Un peu plus tard, il équipa sa flotte et partit de nouveau pour conquérir l'Inde. Après un voyage de quatre mois, il débarqua sur le bord de l'Indus. Le roi avait amené avec lui plusieurs géographes parmi lesquels Béton et Diognétus qui ont décrit avec un soin minutieux les pays visités par Alexandre ; mais leurs récits sont malheu-

reusement perdus (8). Tout ce qui était digne d'être connu était relaté dans les mémoires ou journaux de trois de ses officiers principaux : Ptolémée, fils de Lagus, Aristobule et Néarque. Mégasthène fut étonné de trouver sur les rivages de l'Indus et du Gange un peuple très instruit et dont la culture artistique était semblable à celle des Grecs qui étaient considérés alors comme le peuple le plus civilisé de l'Europe. Bien qu'Alexandre n'eût pas réussi à subjuguier le grand Empire qu'il croyait sans défense, son invasion porta de grands fruits, car à partir de ce moment le commerce entre l'Orient et l'Occident se développa de jour en jour.

Après la destruction de Tyr et la chute de Carthage, le commerce de l'Inde passa peu à peu aux mains de sujets romains. En l'année 31 av. J.-C. Rome qui s'était rendu maîtresse de l'Égypte, faisait le commerce avec l'Inde. Enrichie grâce aux tributs payés par les provinces qu'elle avait conquises, elle acquit bientôt un goût exagéré pour le luxe. Le commerce s'était amplifié à un degré qui nous surprend même de nos jours. Selon Pline « l'Inde n'a jamais rapporté à notre empire moins de trois ou cinq millions de sesterces par année, rendant en retour ses propres marchandises qui sont vendues au moins cent fois leur prix de revient » (9).

* * *

Vers le milieu du VI^e siècle, A. D. Cosmos, moine égyptien, visita les Indes ; ses nombreux voyages lui valurent le nom d'« Indopleustes » (Navigateur des Indes). Son œuvre de géographie est originale. Il donna quelques renseignements utiles sur la côte de Malabar, l'île de Ceylan et les indigènes de ce pays.

Au VII^e siècle, quand les Mahométans se furent rendus maîtres de la Perse et de l'Égypte, le commerce des Indes passa entièrement aux mains des Arabes. Les voyageurs célèbres au cours des trois ou quatre siècles suivants étaient

des négociants arabes ; ils ont laissé de leurs voyages des récits détaillés où l'on peut trouver beaucoup de renseignements. Suleiman et Abu-Zaid qui avaient voyagé dans l'Inde 400 ans avant Marco Polo, ont donné des descriptions d'hommes sacrifiant leur vie devant les idoles, de femmes se jetant de plein gré dans les bûchers funèbres à la mort de leurs maris, de vieilles personnes désirant être brûlées ou jetées dans la mer pour renaître sous une autre forme (10).

* * *

Vers le commencement du XIII^e siècle, Venise devient le plus grand centre du commerce avec les Indes et fait un trafic intense d'épices, de drogues et de soieries d'Orient. Le désir de découvrir de nouvelles routes vers les Indes et la Chine incita le Vénitien Marco Polo à entreprendre en 1271 son célèbre voyage qui dura 26 ans. A la fois commerçant et négociateur du grand Khan de la Chine, Marco Polo parcourut des régions que nul voyageur n'avait foulées avant lui. Les renseignements que son livre renferme à propos des pays qu'il a visités sont aussi amusants qu'instructifs.

Marco Polo parle des Indes non pas comme d'un pays de fées tel que l'avaient dépeint les compagnons d'Alexandre, mais comme d'un pays vu et partiellement exploré. Il reste stupéfait devant les légendes du Bouddha pour lequel il témoigne une haute admiration, et parle avec enthousiasme des Brâhmanes qu'il représente comme « les meilleurs négociants du monde et les plus intègres » (11). Il est le premier européen qui ait parlé des riches royaumes du Bengale et du Guzerat, ainsi que des pêcheurs de perles sur les côtes de Malabar et de Ceylan. Ses descriptions des mœurs et des coutumes étranges qu'il avait observées dans les pays lointains et ses récits sur la richesse fabuleuse des rois inspirèrent à d'autres navigateurs le désir d'affronter les dangers de ces longs voyages.

* * *

Dans le siècle suivant, deux voyageurs européens nous ont donné des renseignements sur l'Inde ; ce sont les fameux missionnaires, le frère Jourdain Cathala de Sévérac et Odoric de Pordenone. Après le célèbre concile de Lyon ouvert en 1245 par le Pape Innocent IV, il y eut un grand mouvement religieux vers l'Asie et les missionnaires des ordres franciscains et dominicains furent envoyés par le Pape pour évangéliser les pays lointains d'Orient. Les deux missionnaires y allèrent comme légats apostoliques.

Jourdain de Sévérac était Français, né sans doute dans un bourg nommé aujourd'hui Sévérac-le-Château et situé près de Milau. Très jeune encore, il entra dans l'ordre des Frères prêcheurs ; profondément religieux, missionnaire zélé, il n'épargna ni temps, ni fatigues pour propager la foi chrétienne. Il résida en Perse vers l'an 1318. Deux ans après, il se rendait en Chine quand l'arrestation de ses compagnons lui fit interrompre son voyage à Supera dans l'Inde. Il se fixa dans ce pays ; lorsque le Pape Jean XXII eut érigé en évêché Colombrum, dans l'Etat de Travancore, Jourdain reçut des instructions pour occuper ce nouveau siège. Il semble qu'il mourut martyr en 1336.

Le Frère Jourdain se donnait entièrement à sa tâche d'évangéliste. Il lui manquait la remarquable intelligence d'un Plan Carpin et l'esprit d'observation d'un Marco Polo ; cependant il nous a laissé des renseignements très précieux et très éclairés sur le pays. Ses écrits relatifs à l'Inde majeure ne manqueront pas d'intéresser les naturalistes et les historiens du commerce.

Il devait être très curieux de lire en son temps ses récits relatifs aux fruits de cet arbre Nargal, (cocotier) qui deviennent aussi gros que la tête d'un homme. « Chose admirable »,

dit-il, « souvent il pousse sur une seule branche trente de ces fruits aussi gros que la tête d'un homme ; aussi sur le même arbre voit-on à la fois et en même temps des fleurs et des fruits de la même espèce croissant depuis le premier jusqu'au douzième mois, de sorte qu'il y a des fleurs et onze degrés de fruits à la fois ». Jourdain est le premier voyageur qui ait parlé de ce fruit délectable, auquel rien ne ressemble en Europe, la mangue. Ceux qui ne l'ont pas goûté ne peuvent avoir une idée de la délicatesse de sa chair.

Enfin les ethnographes trouveront dans les récits de ce missionnaire des passages sur les mœurs des idolâtres, sur le caractère des Brâhmanes qui étaient selon lui des gens très honnêtes, très savants, très sincères. Il a donné des renseignements importants, quoique pas toujours très justes pour l'histoire des religions.

L'autre missionnaire qui fut choisi pour évangéliser l'Orient était le célèbre Odoric dit de Pordenone, du nom de son village natal, près de Venise. Odoric ressentit dès son premier âge le désir d'entrer dans la vie religieuse. Il consacra de longues années à l'étude et la méditation, accomplissant ses devoirs avec la plus grande humilité. La Providence avait destiné ce saint homme à la servir en Asie et vers l'an 1318, en compagnie d'un autre missionnaire irlandais, Odoric partit de Padoue. Il quitta Constantinople et après avoir traversé l'Arménie et la Perse, il arriva aux Indes après un voyage de vingt-six jours. Il s'y trouva en présence de grandes luttes pour la suprématie religieuse. Le Brâhmanisme avait chassé devant lui le Bouddhisme ; le Christianisme, sous sa forme nestorienne, faisait de nombreux prosélytes sur le littoral indien et particulièrement sur la côte de Malabar ; l'Islam de bonne heure avait cherché à s'implanter dans la presqu'île hindoustane(12). Odoric parcourut la côte de Malabar, remonta la côte de Coromandel, s'arrêta à Méliapour au prétendu tombeau de saint Thomas, se rendit à Sumatra, à Java, entra

en Chine et de là revint en Europe ; il savait bien observer et nous a laissé un récit original et des observations intéressantes, mélangés d'histoires curieuses.

Après avoir décrit la nature, il passe aux habitants qui adorent une idole mi-homme, mi-bœuf. Cette idole répondait lorsqu'on l'arrosait de sang. « A ceste ydolle sont meus par dévociion, les gens du pays comme nous Crestiens sommes à nos saints et par ceste guise les malheureux gens tuent leurs filz et leurs filles pour ceste ydolle oingdre de leur sang, afin qu'ils en aient réponse de ce qu'ils demandent » (13).

A Méliapour, il trouva le tombeau et l'église de St-Thomas, mais cette dernière était pleine d'idoles sans nombre faites d'or et de pierreries et dont la valeur était inestimable. La fête de l'idole principale de cet endroit était célébrée avec une très grande solennité. Ce jour-là l'idole était placée sur un char richement orné d'or et de pierres précieuses, qui parcourait les rues. Des vierges marchaient devant le char précédant les pèlerins venus de pays lointains. Les malades désirant être guéris les suivaient accompagnés d'une grande multitude de fidèles. Plusieurs de ces idolâtres se jetaient sur le passage du char afin qu'il pût les écraser. A chaque fête, plus de cent personnes sacrifiaient ainsi leur vie. Les fidèles considéraient les victimes comme des saints et brûlaient leur corps avec une grande vénération (13). Il y avait une coutume qui parut encore plus étonnante et plus horrible à notre missionnaire. Si quelqu'un voulait mourir pour son dieu sans attendre la fête de l'idole, il faisait savoir son intention et une grande foule se rendait dans le temple. « Et quand ils sont là venus citz chétifs prent un de ces couteaux bien taillant et en coupe une pièce de sa chaire propre et celle pièce il jette à son dieu à son visage. Et puis des autres quatre cousteaux il se fiert et refiert parmi le corps et ainsi se tue » (15). Puis ses amis brûlaient son corps et chacun prenait une certaine quantité de ces cendres regardées comme très sacrées.

Cette description des cultes pratiqués dans l'église Saint-Thomas nous paraît assez bizarre. Nous ne pouvons pas dire exactement si l'église s'était approprié les cultes de Jagrenat ou si la foi hindoue avait remplacé celle des Chrétiens.

* * *

Les premiers et certainement les plus importants des voyageurs du xv^e siècle ayant visité l'Inde avant que Vasco de Gama eût fait son mémorable voyage, étaient un Vénitien, Nicolo de Conti, et un Russe, Athanasius Nikitine. En l'an 1419, Nicolo de Conti, accompagné de sa femme, partit de Damas pour un voyage qui dura pendant vingt-cinq ans. Après avoir traversé les déserts de l'Arabie et visité les villes de Bagdad, de Basrah et d'Ormuz, il débarqua dans l'Inde. Cambay fut la première ville qu'il visita ; c'était alors un port florissant. Désireux de voir par lui-même le puissant royaume de Vijayanagar, il partit pour la capitale de ce royaume dont il a laissé une très bonne description. Ayant parcouru les villes de Méliapour, de Mathura, de Quilon, de Cochin, de Calicut, il s'embarqua pour rentrer dans son pays.

Le Russe Athanasius Nikitine entreprit son voyage de commerce en l'an 1468. Il partit de sa ville natale Tver et, après avoir descendu la Volga, visita Bakou, Bokhara et Ormuz avant de gagner l'Inde. Les observations de Nikitine sur Bédar, capitale du royaume Bahmani et son témoignage sur Vijayanagar sont précieux pour l'historien.

A l'époque où de Conti et Nikitine visitèrent l'Inde, son histoire ne se résumait pas dans celle d'un royaume, car il n'y en avait aucun de prépondérant. Parmi les nombreux rivaux qui luttaient pour la suprématie, ceux de Vijayanagar et de Bahmani étaient les plus puissants. L'historien de l'Inde du xv^e siècle tire la plupart de ses matériaux des récits de ces

deux voyageurs. Ils attestent la magnificence de Vijayanagar dont ils expliquent la puissance par son excellente situation. « La grande ville de Bezangalia est entourée de montagnes escarpées et de ravins profonds. Les trois forteresses avec la rivière d'un côté et une forêt épaisse de l'autre le rendent inexpugnable » (16). Selon ces deux voyageurs, le roi disposait d'armées considérables, dont l'effectif atteignait à peu près un million. On pouvait juger de la magnificence de sa cour par d'autres indices encore. « Leur roi, dit Conti, est plus puissant que la plupart des autres rois de l'Inde. Il a douze mille femmes dont quatre mille le suivent à pied partout où il va. Un nombre égal de femmes habillées plus richement sont montées à cheval. Les autres sont portées en litières. Le roi choisit comme femmes favorites deux ou trois mille d'entre elles à condition qu'à sa mort elles acceptent d'être brûlées avec lui ; un tel sacrifice étant considéré comme un grand honneur pour elles (17).

On a également recours à la relation de Nikitine pour avoir une idée de la magnificence et de la puissance du royaume mahométan de l'Inde méridionale. Le contraste entre l'opulence des nobles et la misère du peuple à frappé notre voyageur. Quant au Sultan, jeune homme de vingt ans, il était absolument entre les mains de ses nobles qui jouaient un rôle important dans le gouvernement du royaume. Nikitine décrit le Sultan allant à la chasse « avec sa mère, sa femme et une suite de dix mille hommes à cheval et cinquante mille à pied, deux cents éléphants ornés de harnais dorés, et en avant cent hommes avec des cornes, cent lanciers, cent danseuses, trois cents chevaux caparaçonnés d'or, cent singes et cent concubines toutes étrangères » (18).

* * *

En l'an 1497, lorsque Vasco de Gama doubla le Cap de Bonne Espérance et découvrit une nouvelle route des Indes, l'état commercial de l'Europe allait subir une transformation complète et le commerce des Indes passer aux mains des Portugais qui devaient jouer pendant les deux siècles qui suivirent un rôle très important.

Parti de Lisbonne au mois de juillet 1497, avec trois vaisseaux, il se dirigea d'abord sur les îles du Cap Vert et, continuant sa route vers le sud-est, il arriva dans une vaste baie qu'il nomma Saint-Hélène. Il eut ainsi l'occasion de connaître les habitants de l'Afrique. Le roi lui donna un pilote expérimenté. Vasco de Gama se lança dans l'Océan Indien. Naviguant entre les Laquedives et les Maldives, il arriva le 20 mai devant Calicut sur la côte de Malabar. « Calicut était à cette époque la ville la plus riche de l'Inde entière. Tout le commerce de l'Afrique orientale depuis le Monomotopa jusqu'aux Etats du Soudan d'Egypte, celui de la presqu'île d'Arabie et de la péninsule indienne semblaient s'y concentrer. Les Chinois même y arrivaient chaque année. Gama et ses compagnons furent émerveillés de cette multitude de marchands qui y affluaient de toutes parts ; ils furent éblouis de cette profusion de trésors partout étalés » (19). Le roi de Calicut, qui s'appelait le Zamorin, accueillit les envoyés de Gama après avoir permis de faire entrer leurs vaisseaux dans le port. Il reçut l'amiral Portugais avec toute la pompe qu'on devait à un ambassadeur, mais les négociants maures, qui avaient pour la plupart monopolisé le commerce adoptèrent une attitude hostile. Après des querelles et des escarmouches qu'il eut avec eux, principalement à Calicut, Gama partit pour le Portugal. Si ce navigateur eut la chance de s'échapper, il dut son salut à sa fermeté,

à son adresse et aussi aux dispositions énergiques prises par son frère qui avait eu pendant quelque temps le commandement de la flotte. Gama doubla de nouveau mais en sens inverse le Cap de Bonne Espérance au mois de mai 1499 et arriva à Lisbonne quatre mois plus tard. Les détails du voyage de Gama et le récit de sa première visite à Calicut ont été notés par un Florentin qui se trouvait avec lui sur le vaisseau. Il existe des récits encore plus captivants écrits par Gaspar Corréa, le poète Camoëns et d'autres historiens portugais (20).

Pendant les cinquante ans qui suivirent, l'influence des Portugais ne fit que grandir. Cabral réussit à établir un comptoir à Calicut et Vasco de Gama y fit un troisième voyage « pour raffermir la domination portugaise que la perfide administration du Vice-roi Menez avait compromise », et mourut à Cochin plein de gloire et d'années, laissant son nom attaché à la page la plus brillante de l'histoire portugaise (21). La conquête de l'Inde était commencée et le pape Alexandre Six avait conféré au roi de Portugal le titre de « Seigneur de la navigation, des conquêtes et du commerce de l'Inde ». Goa était choisi pour capitale de leur royaume. En partie par la force, en partie par leur cruauté, les Portugais devinrent très puissants dans l'Inde.

* * *

Pendant que les Portugais travaillaient à y augmenter leur puissance, l'église catholique s'y faisait représenter par saint François Xavier, choisi par saint Ignace pour aller l'évangéliser. Il s'embarqua le 7 avril 1541. « Xavier était né avec toutes les qualités naturelles qu'exige l'apostolat, c'est-à-dire avec un corps robuste, une imagination sublime, un cœur intrépide, une physionomie aimable » (22). Il prit avec lui seulement quelques livres de piété et une vieille

casaque de gros drap pour se protéger du froid ; avec un bâton et la Bible comme seules armes de défense, il partit de son pays natal pour propager la doctrine catholique. Comme il arrivait à Goa, le 16 mars 1542, Michel Vaz, Vicaire général des Indes, homme très saint et d'une vertu rare lui désigna la Côte Orientale du Cap Comorin pour qu'il y fit ses débuts. Cette côte, surnommée la Pêcherie, était un pays stérile et pauvre ayant pour habitants de misérables pêcheurs considérés comme des parias. Avec un zèle infatigable, un amour divin, une bonté et une charité intense envers tous, saint François Xavier accomplit sa glorieuse tâche sans ostentation, et avec une simplicité et une humilité dignes d'un vrai chrétien. « Plus désireux de faire le salut des âmes que de s'attirer des louanges, il imaginait toujours de nouvelles façons d'aider son troupeau » (23). On pouvait le voir qui marchait çà et là dans les rues avec une petite clochette à la main en répétant ces mots : « Fidèles chrétiens, envoyez vos fils et vos filles, ainsi que vos deux esclaves afin qu'ils entendent la doctrine sainte » (24). Et alors un nombre infini d'esclaves et d'autres personnes se précipitaient en foule vers lui. Marchant devant eux, il-les conduisait dans l'église en chantant d'une voix forte des psaumes et des cantiques. C'est ainsi qu'il suscitait l'intérêt de ses ouailles qui fréquentèrent l'église plus souvent qu'elles ne l'auraient fait autrement. Il portait bonheur à tous ceux qu'il bénissait. Le nombre de miracles qu'on lui attribue est trop grand pour être mentionné ici. Saint-François Xavier fut le premier qui eût compris l'importance de l'enseignement de la doctrine catholique à ses nouveaux convertis. Un collège fut fondé à Goa où l'on donna une éducation solide à un grand nombre d'étudiants.

Saint François Xavier n'a pas laissé un récit très flatteur des Brahmes et du peuple indien. Les Brahmes étaient selon lui « les dépositaires de la culture et des superstitions païen-

nes ; c'est à eux qu'est confiée la garde des temples ; ce sont eux qui les desservent. Il n'est point de race au monde plus perverse, il n'en est point de plus méchante. Tous sans exception sont une race de menteurs et de fourbes ; toute leur application, toute leur science, toute leur habileté consiste à envelopper dans leurs pièges une multitude simple et ignorante » (25). Le peuple lui a paru très barbare, très peu curieux de tout ce qui est étranger à ses mœurs et fort insouciant en matière de science des choses divines. « La plupart des Indiens ont l'esprit borné, corrompu et la vertu en horreur. Ils sont d'une légèreté, d'une inconstance incroyables, peu fidèles ou, pour mieux dire, faux. On ne doit se fier à eux que quand on veut être trompé. En un mot, leur vie, leurs habitudes ne sont qu'une série de crimes et de trahisons » (26).

Pourquoi donc un homme aussi sage, aussi bienveillant et aussi saint que François Xavier a-t-il écrit un jugement aussi sévère contre toute une race humaine ? Il était trop occupé du salut des parias et des gens de caste inférieure et par ce fait avait éloigné de lui la sympathie et la confiance des Hindous de castes supérieures, perdant ainsi l'occasion d'étudier le génie et le cœur d'un véritable Hindou. Les Hindous, convaincus que leur religion et leur culture étaient les meilleures qui pussent leur convenir, étaient hostiles à tous les missionnaires qu'ils regardaient avec méfiance et horreur. De plus, les gens du pays méprisaient et détestaient les Européens en général, à cause de la cruauté et du libertinage des Portugais qui menaient une vie très dissolue et très débauchée. Saint François Xavier ne vit que cette partie de l'Inde Méridionale où habitaient pour la plupart des pêcheurs et des parias méprisés par les Indiens cultivés. Si François Xavier avait eu l'occasion de parcourir le royaume des Mogols, de visiter les véritables centres de civilisation et de culture de l'Inde, de passer quelques années

dans les plaines de l'Hindoustan, il nous aurait peut-être donné un récit très différent. Il est profondément regrettable que cet homme, qui a si bien compris le génie et la culture des Japonais, n'ait pas eu l'occasion de voir le meilleur côté du caractère des Hindous.

* * *

L'historien de l'Inde sera reconnaissant aux voyageurs européens du xvi^e siècle, car, sans leur témoignage, il serait difficile, sinon impossible d'écrire l'histoire de l'Inde Méridionale de ce temps-là. Les plus importants voyageurs de ce siècle sont : Ludovico di Varthema, Duarte Barbosa, Caesar de Frédérici, Fernao Nuniz et Dominagos Paes. Les relations de ces hommes fournissent des renseignements sur les habitudes et sur la situation politique des habitants de la côte de Malabar. On trouve dans leurs récits des observations justes mêlées d'histoires extravagantes auxquelles il est difficile d'ajouter foi.

Pour connaître la situation politique et sociale de la côte de Malabar, on a recours aux récits de Barbosa et de Varthema. Des descriptions de Nuniz et de Paes nous pouvons tirer un tableau des royaumes puissants de Vijayanagar et de Calicut avant que les Portugais y eussent établi leur pouvoir. Caesar de Frédérici qui avait fait son voyage quelques années plus tard, nous donne une triste description de la chute de Vijayanagar qui avait été pendant des siècles un royaume très riche et florissant.

Tels sont les renseignements que les voyageurs ont donnés à leurs compatriotes en Europe, mélange d'observations justes et d'exagérations. Vers la fin du xvi^e siècle, des nouvelles se répandirent au sujet d'un souverain extraordinaire

dont l'influence devenait prépondérante dans l'Inde. On faisait courir des récits sur sa sagesse, sur sa tolérance et sur le bon accueil qu'il réservait à tous les étrangers. Des hommes de tous les pays partirent pour ce royaume lointain afin de voir face à face Akbar, le Grand Mogol. L'imprévu et la nouveauté de la civilisation qu'ils découvrirent, la série merveilleuse des spectacles, des cérémonies, des coutumes, des religions, des systèmes du gouvernement qu'ils virent et qu'ils décrivent, encouragèrent les autres voyageurs à braver tous les dangers pour devenir les témoins oculaires des scènes que les autres décrivaient si bien. Parmi les voyageurs qui nous ont laissé des descriptions impartiales de l'Inde du XVII^e et XVIII^e siècles, les récits des voyageurs français constituent une source documentaire importante pour l'histoire et la civilisation de ce pays.

CHAPITRE II

Les Voyageurs français du XVII^e siècle

En 1609 arrive à Paris un Breton de Vitré, Pierre Malherbe, le premier voyageur français qui ait fait le tour du monde. Il rentre dans son pays natal après vingt-sept ans d'absence (27). Après avoir visité le Mexique, le Pérou, la Chine, l'Océanie il avait été l'hôte des deux plus grands souverains asiatiques de ce temps-là : du Mogol Akbar, « Tuteur de l'humanité » et de Shah Abbas, vainqueur des Turcs. Ce nouvel Ulysse demande audience au roi Henri IV pour l'entretenir de « particularitez plus secrètes et importantes » (28) et mettre son expérience au service du roi « pour de grands et faciles moiens de voyages très utiles à la France ».

Déjà à l'âge de treize ans Malherbe s'était familiarisé avec l'Espagne où son oncle l'avait emmené en 1581. Il y apprit la langue du pays si bien que plus tard durant ses voyages on le prit pour un Castillan. Notre voyageur s'embarque sur un vaisseau de la flotte de la Nouvelle-Espagne qui part pour le Mexique. Là le capitaine Valdez et lui découvrirent une très riche mine d'argent, mais à cause de la convoitise du vice-roi Mendoza, ils n'en tirèrent aucun profit. Malherbe est un bon observateur et villes, habitants, plantes, animaux sont soigneusement notés. Il partit ensuite pour l'Asie et après avoir séjourné à Canton, traversé la Cochinchine, le Cambodge, le Siam et le Pégou, il gagne l'Inde orientale qui est alors dans la zone portugaise. Comme on le prend pour un

Castillan, il a l'occasion d'étudier la politique des Portugais à Goa, Cochin, Diu et Calicut. Il y remarque que le gouvernement portugais est fondé sur des bases fragiles et qu'il est possible pour les autres Etats européens de fonder leurs colonies aux Indes. Après un long voyage jusqu'au Cap de Bonne-Espérance l'explorateur revient aux Indes et débarque au Bengale.

Le roi qui règne alors dans l'Hindoustan est Akbar, petit-fils de Babour. A son vaste empire Malherbe donne comme limites la Chine, le Pégou, et la Perse. Notre Breton reste deux ans et demi au Bengale où il apprend la langue persane, alors en usage à la cour d'Akbar. Protégé par le roi qui lui donne comme pension deux sacs d'or, il mène une vie de luxe, dans la province la plus fertile à travers laquelle coule « le plus beau fleuve du monde » (29). L'eau légère, saine, savoureuse, considérée comme sainte également par les Mahométans et les Hindous, plaît beaucoup à Malherbe qui, lorsqu'il souffre d'une digestion difficile pendant la nuit, se lève pour en boire et obtient bientôt un « dormir plus doux » (30).

L'empereur mogol possédait des palais à Agra, Allahabad et Lahore ; mais il avait gardé un penchant pour la vie nomade. Il passait des mois entiers sous la tente. C'était un spectacle féérique que cette grande ville mouvante qui suivait le roi ! On jugera de l'aspect imposant qu'offrait la garde qui venait chaque jour rendre hommage à l'empereur. Chaque jour à quatre heures du soir, 4.000 cavaliers, 2.000 piétons, rangés en bataille saluaient bien bas le prince qui recevait leur hommage ou *misara*. Il levait le doigt, et aussitôt un triple cordon de troupes entourait le pavillon impérial, situé au centre du camp retranché ; autour du pavillon était braquée l'artillerie ; près de là veillaient « les verges d'or », plus loin « les verges d'argent » et en grand'garde, « les verges rouges », gardes du corps de moindre qualité (31).

Malherbe admire beaucoup chez Akbar son esprit large

et tolérant en matière de religion. L'Empereur laisse à tous la liberté de pratiquer leur croyance. Les missionnaires ont la permission de prêcher leur religion, mais seulement aux adultes ; il leur est défendu de convertir les enfants. Les Brahmanes servent leurs idoles et stupéfient les masses par leurs prétendus oracles ; Akbar laisse faire. Il admet à sa cour les religieux de diverses croyances. Libéré du joug de l'Islam, il veut emprunter à chaque religion les meilleurs principes pour s'en former une religion personnelle. Dans ses entretiens avec notre voyageur il témoigne un grand respect pour la religion chrétienne. Il l'estime morale en toutes choses, excepté en ce qui concerne l'obligation de n'avoir qu'une seule femme. Cela il ne peut « le goûter en aucune sorte » (32), comme il dit souvent à Malherbe qui néanmoins a pour lui l'approbation de la reine et des dames nobles.

Malherbe nous montre le grand Mogol dans sa vie privée. Il est amusant de voir l'Empereur dîner dans son palais. Il prend ses repas le soir dans la chambre de sa femme. Au lieu d'hommes en livrée splendide pour le servir, Malherbe remarque le long d'une galerie deux rangs de dames qui se passent les plats les unes aux autres « avec un silence et respect non pareils ». (33)

Malherbe voyage le long du Gange dans les régions qui lui semblent être « le paradis terrestre » (34). Quel plaisir que de se laisser traîner à travers les champs verts et souriants dans des charrettes attelées de bœufs plus agiles que les chevaux arabes ! Il va jusqu'au bas des monts Himâlaya dont les sommets couverts de neige brillent et scintillent comme des bijoux dans les rayons du soleil. Il passe ensuite à travers les montagnes de Kaboul dans ce qu'il appelle le Tibet, « le Grand Tabé », et a l'heur de visiter Samarcand, le berceau de la dynastie Mogole.

En redescendant dans l'Inde, Malherbe est accueilli de nouveau par Akbar. A la cour de l'Empereur, il a l'occasion

de voir les plus beaux spécimens de diamants qu'un Raja avait apportés comme tribut. Il est autorisé à visiter la mine d'où ces diamants ont été tirés, et examine la façon de les extraire. Il remarque aussi que les joailliers ne savent pas bien tailler les diamants et à son retour en France décrit tout cela au roi Henri IV.

L'an 1605 voit la fin du règne d'Akbar et Jihangir monte sur le trône de l'Hindoustan. Le nouveau roi invite Malherbe à s'établir au Bengale, mais la nostalgie du pays natal, le désir d'être utile en quelque manière à son prince et à sa patrie l'empêchent d'accepter l'invitation. Il dit adieu à Jihangir, qui lui donne un passeport écrit en arabe, et il part pour la Perse. Il est aussi bien accueilli à la cour de Shah Abbas qu'à celle du Grand Mogol.

En 1609, Malherbe est à Paris et obtient plusieurs audiences du roi Henri IV. Personne, même parmi ses confidents, ne connaît « les particularitez plus secrètes et importantes dont souvent il avait entretenu le roy » (55) ; mais tout le monde croit que cet explorateur breton est venu en diplomate. Malherbe propose des moyens faciles de naviguer jusqu'aux Indes et d'y trafiquer ; il offre de conduire lui-même tous ceux qui voudront entreprendre le voyage soit par terre, soit par mer. Le roi Henri IV voudrait organiser la Compagnie des Indes Orientales ; à Saint-Malo une trentaine de bateaux s'arment pour faire le voyage, mais Sully, à la tête du parti anti-colonial, est persuadé que l'heure n'est pas encore arrivée pour les Français de fonder des colonies dans les pays lointains. En vain Malherbe a intéressé la reine à ses projets ; son rêve n'est pas réalisé. Découragé, incompris et par suite furieux, il quitte pour toujours son pays natal et se retire en Espagne. Quand plus tard l'orientaliste Thomas Van Erypen, voulut faire la connaissance de cet explorateur français, on lui dit qu'il était introuvable.

* * *

Augustin Hiriart, joaillier français « natif de Bordeaux », est, avant Tavernier et Chardin, un des premiers hommes qui aient fait connaître la civilisation occidentale à la Cour du Grand Mogol Jhangir, « le Vainqueur du Monde » (36). C'est en l'an 1609, après avoir lu à Bordeaux « l'histoire des choses plus mémorables advenues ez Indes » (37) du Toulousain de Jarric, qui avait adroitement mélangé la fiction avec les faits, et après avoir entendu parler des récits du voyageur breton Malherbe de Vitré, que Hiriart est pris du désir de voir ce pays enchanteur et de la noble ambition de servir à cette occasion son pays. « Pour me rendre admirable du vulgaire, étoit nécessaire faire quelque service remarquable à mon Roi et seigneur. Or l'année devant le décez d'Henri le Grand (1609) je me résolus d'aller voyager par les roiaumes Orientaux » (38). Hiriart se joint à une petite caravane, et après avoir traversé l'Egypte, l'Arabie, la Mésopotamie, la Perse, il se rend aux Indes.

Peu de temps après son arrivée à Lahore, en 1612, Hiriart perd tous ses compagnons, victimes de la chaleur accablante du soleil tropical. Se sentant solitaire, il épouse une jeune Hindoue qui vient de perdre son père, sa mère, son oncle et sa tante à la fois. Les hommes étant morts, les femmes s'étaient jetées dans le bûcher avec leurs maris. Hiriart convertit au christianisme sa femme et sa belle sœur ; bientôt sa femme lui donne deux enfants ; mais l'exilé éprouve toujours un « chatouilleux désir » (39) de voir sa chère patrie.

Cependant en qualité de joaillier, il s'introduit à la Cour du Grand Mogol dont il gagne bientôt l'estime et la faveur. Par les nombreux services qu'il rend au souverain et par ses ingénieuses inventions, il se rend indispensable à l'Empereur qui ne veut pas lui donner la permission de quitter le pays.

Entre temps Hiriart se montre guerrier de premier ordre ; il est promu en 1619 au grade de capitaine d'un escadron de deux cents cavaliers et il est devenu ingénieur et artilleur à la fois. « Pour des artifices de guerre que j'ai faits qui servent pour ce pays, j'ai acquis une grande réputation. J'ai fait un chariot, *sans risquer un homme*, qui tire flesche et brusle tout ce qu'il rencontre ou approche de luy » (40).

Ayant observé que les éléphants deviennent incoercibles quand ils sont en colère, Hiriart invente un système grâce auquel le conducteur qui monte l'animal, fût-ce un enfant, peut dompter la bête et la faire courir autant qu'il le désire. En récompense de ces services, l'empereur lui confère le titre glorieux de « Houaremand ou Inventeur des Arts » (41). Comblé de faveurs pourvu d'une maison et d'une écurie, il se voit attribuer l'effigie royale en or, qu'on fixe au chapeau, comme en France on porte au cou le collier du Saint-Esprit.

Mais l'œuvre qui rend célèbre le nom de ce joaillier, celle dont tout Français peut se rappeler avec un juste orgueil, est le fameux trône du Paon qui sera plus tard emporté en Perse par le Grand aventurier Nadir Shâh. Dans une lettre au Baron du Tour, il en parle en ces termes « J'ai donné le dessein pour faire au roi un trône réal, où il s'assit une fois l'année aux jours qu'ils appellent nouveaux jours ; lorsque le soleil entre au signe d'Aries, lors commencent-ils l'année.

« Ce trône est supporté par quatre lions pesants 150 quintaux d'argent couvers de feuilles d'or battu et la couverte supportée par 12 colonnes où il y a 12 mille onces d'or émaillé. A la couverte qui est faite en dome, j'ai couvert de 4 mille de mes pierres artificielles, mais la bonne pierrerie qui se rapporte, elle est d'une valeur inestimable. Car des perles, le roi en a une grande quantité, mais de diamants grands et de grands rubis, il est certain qu'il en a plus luy seul que n'ont tous les princes de l'univers. A l'échelle qui est de

4 degrez, je vis 4 suisses comme ceux qui sont à la porte du Louvre l'allebarde à la main, mais la panse vide de vin » (42).

Cette description ressemble beaucoup à celle que donne l'auteur persan traduit par Gentil. Si certains accessoires mentionnés par Hiriart ne se trouvent pas dans la description du Persan, il n'y a pas de différence dans la forme générale ; si les Suisses manquent, les paons et les parasols sont là (43). L'auteur Persan parle d'un trône commencé sous le règne Jihangir et achevé sous son successeur ; et comme il ne mentionne aucun autre trône analogue, il est certain qu'il s'agit du trône commencé par Hiriart.

Nous ignorons si Hiriart eut jamais le bonheur de revoir sa chère patrie » Ce fut, écrit M. de la Roncière, « un artiste français à la Cour du Grand Mogol » qui trouvera sa place dans la future histoire de l'art français en Extrême-Orient (44).

* * *

En l'an 1601, quelques citoyens de Saint-Malo, de Laval et de Vitré forment une compagnie et équipent deux vaisseaux pour disputer aux Portugais les découvertes de l'Orient et la maîtrise des voies de mer qui mènent à ces pays. Cette Compagnie se propose de montrer aux Français la route de l'Orient. Les vaisseaux équipés à cette fin sont le *Croissant* et le *Corbin* ; deux chroniqueurs, François Martin, habitant de Vitré, et François Pyrard, généralement connu sous le nom de Pyrard de Laval, font le voyage, chacun sur l'un de ces navires.

Les bateaux quittent Saint-Malo le 18 mai, touchent Sainte-Hélène et doublent le Cap de Bonne Espérance. Une maladie surprend l'équipage et un grand nombre d'hommes y succombe. Le 2 juillet, le *Corbin* se heurte contre un récif d'une des Iles Maldives et les survivants, au nombre de quarante, sont jetés à la côte, malades de fièvre et épuisés de

fatigue. Les naufragés périssent l'un après l'autre ; quatre seulement échappent à la mort et sont capturés par les indigènes. Pyrard profite de cette occasion pour apprendre la langue du pays et étudier les mœurs et les institutions du peuple de cette île sur laquelle il donnera par la suite des renseignements très utiles. Libéré au bout de quatre ans, il prend place sur un bateau qui fait voile vers Calicut où il fait un séjour de huit mois. Ce séjour lui permet d'observer et d'admirer la ville commerçante et florissante.

Pyrard part pour Cochin avec ses amis, mais il est saisi et jeté dans le « Tronco » à Cochin. La description qu'il donne de la cruauté avec laquelle il fut traité dans cette prison est presque incroyable. On envoie les Français à Goa où Pyrard passe quelque temps en prison et à l'hôpital. Il y observe la luxure, l'orgueil stupide et la passion pour le jeu qui caractérisaient les Portugais. Ces derniers l'obligent à s'engager dans leurs troupes et à participer pendant deux ans à différentes expéditions dans l'Inde. Enfin le 30 janvier 1610, il quitte Goa pour l'Europe. La relation de Laval est intéressante à cause de la description qu'il donne des Îles Maldives et des renseignements qu'il fournit sur la colonie portugaise aux Indes ; mais elle reste en dehors de notre sujet.

* * *

Le premier voyage dans l'Inde de François Gouz, Sieur de la Boullaye, s'effectue en 1646, quelques années avant que les voyageurs célèbres, Bernier, Tavernier, Thévenot se soient aventurés dans ce pays. Fils d'un gentilhomme campagnard, il aimait mieux « voir les hommes les plus habiles et les plus adroits » (45), que de mener une vie oisive. Revenu très jeune d'un voyage sur le continent, voyage qu'on a pu surnommer « une course au clocher » (46) il décide d'aller outre-mer et de visiter l'Orient.

Nous le voyons donc quitter Paris en 1644, malgré les protestations de ses parents. Après un court séjour à Marseille, Gênes, Florence et Rome, il se rend à Smyrne, où il se joint à une caravane, pour se rendre en Perse. Il ne se plaint pas trop des ennuis et des difficultés de son long voyage. Il se contente de nous apprendre que, durant une marche de dix heures, il n'a pas eu d'autre boisson que de la neige fondue : les vivres étaient rares, la terre couverte de neige épaisse, et il a dû supporter les rigueurs de l'hiver. Désireux de pénétrer sur les terres du Grand Mogol, il se met en route pour gagner Bender-Abas et s'embarquer de là pour l'Inde. Arrivé à Surate, il trouve que le trafic de ce port est important et le revenu de la douane prodigieux, à cause de la quantité de vaisseaux que l'on y charge pour diverses parties du monde suivant les marées, les saisons et les vents (47). Au bout de quelques mois, il s'embarque sur un bateau hindou en compagnie du père Zénon ; après un voyage dangereux où ils faillirent perdre la vie, les deux Français arrivent à Daman qui appartenait alors aux Portugais. Goa est ensuite l'objet de leur visite. Là ils trouvent le vice-roi très hospitalier à leur égard. Le voyageur y observe l'intolérance des Portugais à l'égard des habitants, obligés de se réfugier dans l'Empire de Shah Jehan pour pratiquer librement leur religion.

L'empire du Grand Mogol avec toute sa splendeur et ses fastes, peut-il être sans intérêt pour un Européen ? Au risque d'être considéré comme indiscret, il cherche à s'instruire et à se renseigner. Il pose toutes sortes de questions sur la situation politique, sociale et commerciale de l'empire mogol. Aux renseignements qu'il donne sur le gouvernement du pays et les mœurs des habitants, il n'y a rien à y changer. Sa curiosité le pousse encore à étudier l'histoire naturelle ; mais ses notions sur ce sujet sont loin d'être exactes. Ses connaissances en botanique nous font sourire et la classifi-

cation qu'il donne des arbres de l'Inde est aussi originale qu'élémentaire. Il divise les arbres en quatre grandes espèces : les arbres à fleurs, les arbres venimeux et ceux qui servent à faire le feu. Le palmier surtout est pour lui un objet d'admiration et il l'appelle « l'arbre divin ».

Il n'oublie pas de dépeindre la situation des Européens et notamment des Anglais dans l'Inde. Les futurs maîtres de la péninsule ne jouissent pas de beaucoup de prestige, mais leur génie commercial a frappé notre voyageur. Il ne doute pas du rôle que les Anglais auront à jouer à l'avenir dans le pays.

A son retour en France La Boullaye est célèbre. Connu en Asie et en Afrique sous le nom d'Ibrahim Beg, en Europe sous celui de « voyageur catholique », il se trouve recherché de tous côtés et subit à chaque instant un véritable interrogatoire. Il est bientôt présenté à Louis XIV « dans habits et équipages persans » (48), et sur la demande du roi, écrit un récit de ses voyages. Cette relation, malheureusement peu connue, est l'une des plus attrayantes qu'on puisse lire. « Son originalité, sa curiosité, sa facilité à se plier aux mœurs des pays qu'il a parcourus le font le premier touriste des temps modernes » (49). Peu de temps après, la Boullaye songe à se marier, mais la vie conjugale ennue cet homme qui avait mené une vie errante pendant de longues années ; aussi saisit-il la première occasion de quitter son pays pour courir les aventures. Colbert décidait de fonder la célèbre Compagnie des Indes et cherchait des hommes de bonne volonté pour entreprendre des expéditions. La Boullaye offre ses services qui sont acceptés avec empressement. On le choisit pour se rendre à Ispahan afin d'y négocier un traité susceptible d'encourager le commerce entre la France et la Perse. Ainsi au mois de juillet 1665, cinq voyageurs, La Boullaye Le Gouz, Beber, Mariage, de Lalin et Dupont, se rendent à Ispahan en ambassade, munis d'une lettre pour

un Français nommé de l'Etoile, alors au service du roi de Perse. Une querelle s'élève parmi les députés, chacun prétendant jouer le premier rôle. Après des discussions et des rivalités, ils se séparent. De Lalin meurt d'un accès de fièvre, Mariage entre à Ispahan et La Boullaye part avec Beber pour Surate où il arrive en 1666. Il s'y met en rapport avec le Père Ambroise de Preully, supérieur des Capucins, qui lui obtient une audience du gouverneur de la ville. La Boullaye étant chargé d'une mission politique, il écrit au bout de quelques jours à Colbert et lui donne des détails sur la mission ainsi que des indications utiles pour le commerce avec les Indes Orientales. Il constate que son compagnon et lui furent fort civilement reçus par le gouverneur de Surate et par le Président des Anglais, qui envoya son carrosse pour les conduire à leur maison. Les messieurs du Conseil d'Angleterre vinrent en corps les visiter et leur offrir leur aide en ce pays. Il ajoute que leur arrivée dans la ville attira les curieux qui voulaient voir les ambassadeurs français. « Nous avons eu, dit-il, un si grand concours de nous voir que cela ne se peut figurer que par l'entrée que faisait la reine de Suède dans les villes de France » (50). Il n'oublie pas de donner des conseils sur l'organisation de la Compagnie. Il ne faudrait selon lui qu'un chef dans chaque comptoir afin qu'il n'y eût pas de dissension. Les chefs devraient « être affables, de bonnes familles, de villes et provinces affectionnées au roi » (51). Il s'agit dans l'occurrence de vues politiques très nettes et d'une grande portée. Il faudrait envoyer les plus grands vaisseaux du roi afin de les faire voir sur toutes les côtes et n'épargner ni poudre, ni boulets pour abaisser l'orgueil des Hollandais. Faire la guerre aux Malabares et aux autres corsaires ; fomenter la discorde entre les Anglais et les Hollandais ; secourir toujours le plus faible ; payer les soldats exactement et les punir sévèrement en cas de révolte ; surveiller attentivement les fonctionnaires, envoyer les jeunes enfants dans les

bureaux pour apprendre les langues principales du pays, — telle était la politique que La Boullaye recommandait à ses compatriotes. Les remarques que comporte cette lettre sont très curieuses et les avis judicieux. En même temps l'originalité du caractère de l'auteur se révèle dans le fait qu'après avoir signé en français il a écrit son nom en caractères turcs.

Mais retournons à notre sujet et suivons La Boullaye dans ses voyages à travers l'Inde. Il se met en chemin pour Agra en compagnie de Beber. Au lieu de voyager avec beaucoup de faste, comme faisaient les ambassadeurs des autres pays quand ils se rendaient à la Cour du Grand Mogol, les représentants du Roi de France prennent deux carrosses attelés de bœufs et une escorte de vingt-cinq soldats. Ils ont l'air d'être des marchands plutôt que les ambassadeurs d'un roi puissant. A Agra, ils rencontrent un médecin qui les présente au Nabab de la ville; ce dernier leur réserve le meilleur accueil et leur témoigne beaucoup de sympathie.

Dans toutes les affaires La Boullaye se montre original. Porteur d'une lettre du roi de France, adressée au grand Mogol, il veut, contrairement à l'usage, la présenter lui-même et se décide d'approcher le Grand Mogol sans aucun présent. Le Nabab est naturellement peu disposé à seconder ces projets et la mission ne remporte aucun succès. La Boullaye quitte Agra après deux mois de pourparlers inutiles. Il y rentre de nouveau et se décide cette fois à confier au Nabab la lettre que le roi de France avait écrite au Grand Mogol.

Après avoir échoué auprès du Mogol, La Boullaye veut exécuter un projet qu'il a nourri depuis longtemps. Il veut se rendre en Chine en traversant le Bengale. Le voyage qu'il entreprend est dangereux. En compagnie de quelques soldats persans, il s'embarque pour Dacca. Les deux coffres de livres qu'il a avec lui excitent la cupidité de ses compagnons qui espèrent en tirer profit. Ils choisissent le moment où La Boullaye s'est endormi pour l'assassiner.

Telle fut la fin de ce malheureux Français qui, malgré ses faiblesses, est l'un des caractères les plus intéressants et les plus curieux du xvii^e siècle.

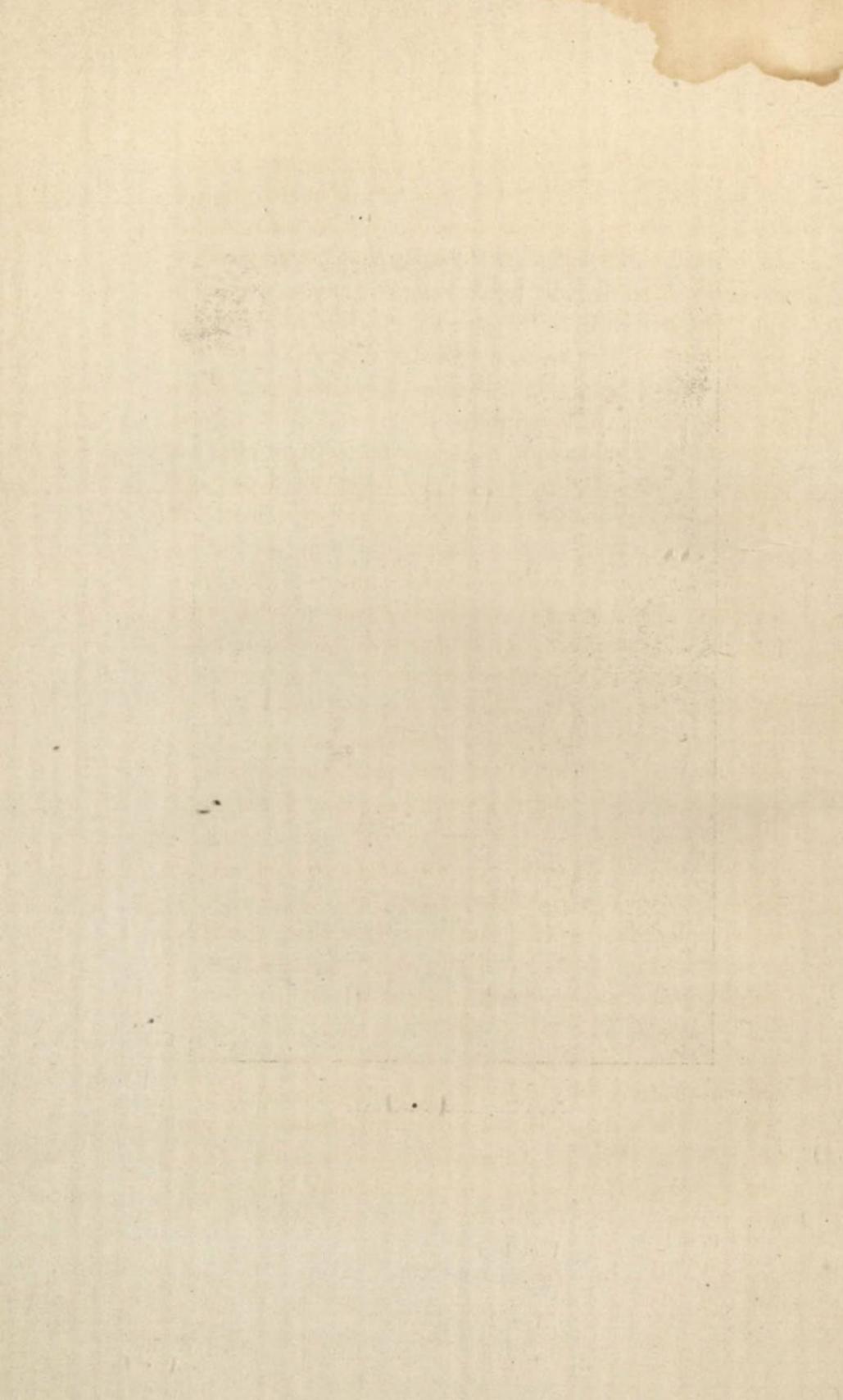
* * *

Tavernier, fils d'un cartographe, né à Anvers, passe sa vie entière à faire des voyages. Il en puise le goût dans la maison paternelle : « Les entretiens », dit-il, au début de la relation de ses premiers voyages, « que plusieurs sçavans avoient tous les jours avec mon pere sur les matières de géographie qu'il avoit la reputation de bien entendre et que tout jeune que j'estois, j'escoutais avec plaisir, m'inspirerent de bonne heure le dessein d'aller voir une partie des pais qui m'estoit representez dans les cartes où je ne pouvois alors me lasser de jeter les yeux » (52). Aussi dès l'âge de quinze ans, il se met à voyager ; à vingt-deux ans il a vu les plus belles régions de l'Europe : la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie.

Contrairement à Bernier, c'est le commerce plutôt que le savoir qui attire Tavernier vers l'Orient. Il entreprend son premier voyage dans l'Orient en 1631 ; mais après avoir parcouru la Perse, il revient à Paris où il reste quelque temps. Son deuxième voyage s'effectue en 1638 ; à cette occasion il s'embarque à Marseille pour Alexandrette, sur un vaisseau hollandais. Il reste trois ans à Bassora, puis se rend à Ispahan et de là à Surate. Il est difficile de suivre Tavernier dans ses pérégrinations à cette époque, mais il est vraisemblable qu'il visita entre autres endroits Dacca, Agra, Surate, Burhampour, Ahmednagar, Goa et Golconde. Dans le récit de ce voyage, il mentionne notamment la splendeur de la cour de l'empereur Shah Jehan, les routes importantes de Surate à Agra et donne quelques renseignements sur les mines de diamants de Golconde qu'il visita vers 1641 et que nul Fran-



Jean-Baptiste Tavernier.



çais n'avait visitées avant lui. Il est vrai qu'il est venu dans l'Inde avec le désir de connaître ce pays si peu exploré, mais il a aussi un autre but. « Comme dans son premier voyage en Perse, il semble qu'il chercha surtout à reconnaître le terrain sur lequel il devait opérer plus tard, produits si variés de la péninsule hindoustanique, ses richesses minérales, moyen de se les procurer et de les transporter, procédés commerciaux des indigènes, que de sujets d'études et d'observation (53). » Tavernier s'applique avec beaucoup de persévérance et de ténacité à remplir ce programme.

En 1643, Tavernier quitte Paris pour entreprendre son troisième voyage. Son but est cette fois de visiter de nouveau les mines de Golconde dont il a reconnu la position lors de son précédent voyage. Ayant débarqué à Surate en 1645, il se rend à Daulatabad, une des meilleures forteresses des Etats du Grand Mogol ; puis il se met en route pour visiter les célèbres mines. La première mine où il se rend est celle de Roalconde, située dans le territoire du Roi de Visapour à une distance de cinq jours de Golconde et de huit jours de Visapour. Tavernier va saluer le gouverneur qui lui donne la permission de visiter la mine, creusée dans un terrain sablonneux et couvert de roches, qui rappelle les environs de Fontainebleau.

Il est frappé de la richesse de cette mine, du grand nombre d'ouvriers et de la parfaite liberté qui y règne en matière de commerce. Ensuite il procède à la visite de la mine de Gani ou de Coulon. « Elle se trouve, dit-il, à sept journées à l'est de Golconde près d'un gros bourg où passe la même rivière que j'avais traversée au retour de Raolconde » (54). Cette mine, à l'époque où Tavernier la visite, a une grande importance à cause du poids et de la quantité des diamants qu'on en tire. C'est là qu'on a trouvé le plus magnifique diamant que possède le Grand Mogol et qui est connu sous le nom de Kohinour. Soixante milles personnes sont employées à bêcher la

terre ; les femmes et les enfants la mettent en tas pour être ensuite lavée et battue. La mine de Soumelpour, au sud de Bénarès, attire Tavernier vers le Bengale. En 1648, nous le trouvons à Goa où il passe deux mois, bien accueilli par le Vice-Roi, l'Archevêque et le Grand Inquisiteur. Après une visite à Batavia, Tavernier prend le chemin du retour et regagne son pays en 1649.

Il passe en Europe deux ans pendant lesquels il s'occupe à vendre les pierres précieuses qu'il a rapportées de l'Inde. En 1651, il se met de nouveau en route pour l'Inde. Il s'embarque à Bander Abbas et contournant le Cap Comorin, gagne Masulipatam d'où il se rend à Saint-Thomé, Golconde, Ahmedabad et Surate. Puis il fait voile pour l'Europe à bord d'un bateau hollandais.

En 1657, Tavernier, âgé de plus de cinquante ans, visite l'Inde pour la cinquième fois. Le trône de l'Hindoustan est alors occupé par Aureng-Zeb, bien que Shah Jehan vive encore. Des événements tragiques remplissent l'Inde de terreur et de désolation ; il n'y reste donc pas longtemps. S'étant beaucoup enrichi dans son commerce, il se décide à prendre femme. En 1663, il se rend dans l'Orient pour la dernière fois afin d'y terminer ses affaires. Cette fois, il est accompagné de son neveu, Maurice Tavernier, et de quatre domestiques ; il emporte avec lui des pierres précieuses d'une valeur de 400.000 livres. Il vend un grand nombre de ses pierreries au Shah de Perse qui lui donne des privilèges spéciaux pour faciliter son commerce dans ce pays et le charge d'exécuter quelques bijoux en or, en émail et en pierres précieuses. De Perse il part pour les Indes ; à son arrivée à Surate, il apprend qu'Aureng-Zeb aurait l'intention d'acheter ses bijoux. Il s'empresse de se rendre à Jahanabad (Delhi), où l'Empereur lui achète un grand nombre de ses plus belles pierres. Aureng-Zeb lui fait l'honneur de lui montrer ses propres joyaux, et Tavernier a ainsi l'occasion d'examiner de près le plus gros diamant du Grand

Mogol. Ses affaires terminées, il se met en route pour le Bengale en compagnie de Bernier ; il revient à Surate d'où il s'embarque pour l'Europe.

Au retour de son dernier voyage, Tavernier a conquis richesse et célébrité. Le roi est désireux de voir un voyageur si réputé et ce dernier ne manque pas de se rendre à la cour de son souverain avec un grand nombre de ses pierres les plus riches. Le grand honneur que lui fait Louis XIV met le comble à sa réputation. Boileau écrit au bas de son portrait :

« En tout lieu sa vertu fut son plus sûr appui,
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il présente
Les plus rares trésors que le soleil enfante,
Il n'a rien rapporté de si rare que lui. »

Louis XIV, en récompense des services qu'il a rendus au commerce français dans l'Inde, l'anoblit et le grand commerçant s'empresse d'acheter la baronnie d'Aubonne en Suisse ; il possède aussi un hôtel à Paris et mène la vie d'un grand seigneur.

Riche, respecté de tous, bien accueilli à la cour, Tavernier pense à faire profiter ses compatriotes de son expérience et publie la relation de ses voyages, qui, malgré ses défauts, est considérée aujourd'hui encore comme un document précieux sur l'Inde. La bienveillance avec laquelle il fut reçu par les souverains de l'Orient lui a permis non seulement de faire prospérer son commerce, mais aussi de recueillir une foule de notes sur l'histoire, la géographie, les productions, les monnaies, les mesures et les usages des pays qu'il a traversés. Il fut un voyageur curieux, s'informant de tout et désirant tout faire connaître à ses compatriotes, mais il resta avant tout un négociant. Il alla dans l'Orient pour y exercer son commerce, auquel il s'intéressait par-dessus tout ; les pierres précieuses des pays divers de l'Orient et ceux des produits orientaux qui sont recherchés en Europe, comme les tissus de



coton, de soie et de laine, le musc, l'indigo, voilà les choses dont il aime parler. Il indique les lieux d'où viennent ces marchandises et les moyens de se les procurer. Il se vante avec raison d'être le premier Européen qui ait montré « aux Français le chemin aux mines » (55) de diamants de l'Hindoustan et qui ait indiqué les seules routes pour pénétrer dans l'intérieur de ce pays.

En 1687, âgé de plus de quatre-vingts ans, il part encore pour un dernier voyage. Il passe à Copenhague et de là en Russie, où il meurt à Moscou.

Si Tavernier a eu des admirateurs, il a eu aussi des détracteurs. L'énorme succès de son ouvrage avait excité la jalousie de certains de ses contemporains. Bernier et Thévenot l'ignorent, Chardin le calomnie et Gamelli Carrieri l'appelle une dupe plutôt qu'un menteur ; Bayle et Hyde lancent la même accusation ; Voltaire ne l'épargne pas non plus : « Tavernier, dit-il, n'apprend guère qu'à connaître les grandes routes et les diamants » (56). Les écrivains du *xix^e* siècle ont été moins sévères et encore aujourd'hui son œuvre a une valeur considérable. Il est vrai qu'il n'avait ni l'esprit philosophique de Bernier, ni l'esprit observateur de Chardin ; il est vrai aussi qu'il a essayé de décrire des pays qu'il n'avait jamais visités et que par conséquent son témoignage sur ces pays est peu exact. Cependant les renseignements qu'il a donnés sur le commerce des Indes et sur les mines de diamants, furent précieux pour ceux de ses compatriotes qui voulaient faire commerce avec l'Inde. Il ne faut pas oublier que Tavernier fut en quelque sorte un précurseur, qu'il a montré le chemin à Bernier, Thévenot et Chardin et que ceux-ci ne firent que compléter ou rectifier ses observations.

* * *

Un autre Français illustre mérite toute notre attention. François Bernier, médecin de son métier, s'est distingué sous



le règne de Louis XIV, comme philosophe et comme voyageur.

Natif d'Angers, Bernier se rend de bonne heure à Paris où il suit des cours de Gassendi en compagnie de Chapelain, Molière, Hesnault et Cyrano de Bergerac. En compagnie du jeune de Merville dont il était le précepteur, il parcourt la Pologne, l'Allemagne et l'Italie. A son retour, il finit ses études à Montpellier où il est reçu docteur en médecine. Mais la carrière sédentaire de médecin ne lui convient pas, l'Orient l'attire et, cédant à son goût de voyages, il passe en Syrie en 1654 et plus tard en Egypte. Pendant son séjour d'un an au Caire, il est malade de la peste ; forcé de renoncer à son projet de pénétrer dans l'Abyssinie par suite d'obstacles insurmontables, il se rend à Surate. C'est la curiosité qui l'attire vers l'Inde, comme il nous l'apprend lui-même.

Son but est d'explorer ce pays, de pénétrer dans l'intérieur et de visiter la Cour du Grand Mogol ; il ne reste donc que peu de temps à Surate. Il se met en chemin pour se rendre à la Cour de Shah Jehan à Agra et emploie quarante-six jours à faire le trajet. Ayant été rançonné en cours de route et désireux de rester plusieurs années dans l'Inde, il se fait attacher à la Cour du Grand Mogol en qualité de médecin de Shah Jehan. Il contracte une amitié particulière avec le Vizir Daneckmend qui exerce une grande influence à la cour et jouit d'une réputation de savant. Assuré de la protection de ce grand personnage, Bernier trouve d'excellentes occasions d'observer avec fruit les intrigues de la cour et du sérail ainsi que le peuple au milieu duquel il vit.

Au moment où notre Français arrive dans l'Inde, Shah Jehan, alors âgé de soixante-dix ans, souffre d'une maladie qui l'a grandement affaibli. Bernier est témoin de la rivalité qui met aux prises les quatre fils de l'empereur ; il lui paraît évident que la guerre seule pourra régler le différend. Il sait parfaitement discerner les qualités personnelles des quatre princes et leurs intrigues pour arriver au pouvoir. Son œuvre,

l'Histoire de la dernière Révolution des Etats du Grand Mogol, qu'il publiera en 1670, écrite dans une langue excellente, jette une vive lumière sur les révolutions de l'Inde à une des époques les plus intéressantes dans l'histoire de ce pays. Bernier ne tarde pas à reconnaître les grandes et nombreuses qualités qui distinguent Aureng-Zeb. Il étudie la politique de cet empereur et surtout ses rapports avec les ambassadeurs de différentes nations. Plus tard il peut donner à son compatriote Caron et aux Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales des renseignements très utiles sur les intrigues des cours indiennes et sur la conduite que la Compagnie devra tenir si les Français veulent se maintenir dans l'Inde.

En 1659, Aureng-Zeb, par ses intrigues, ses ruses et sa dissimulation, réussit à se faire proclamer souverain de l'Empire Mogol. L'avènement du nouveau roi n'amène aucun changement dans la situation de notre voyageur. Il a gagné beaucoup de prestige comme médecin ; la protection de son Agah Daneckmend Khan, devenu Vizir d'Aureng-Zeb, lui assure la bienveillance de tous les seigneurs de la cour. Son protecteur, malgré les lourds devoirs de sa charge de Secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères et de Grand Maître de la Cavalerie, consacre les après-midi à s'entretenir avec Bernier sur Descartes et Gassendi ainsi que sur l'astronomie, la géographie et l'anatomie. Quand les deux amis sont las de discuter la philosophie d'Europe, ils font venir un célèbre Pandit qui, étant au service de Prince Dara Shakoh, avait travaillé à la traduction des Upanishads en Persan, et ils l'interrogent sur la religion des Brâhmanes. « Et alors c'était à lui à raisonner et à nous conter ses fables qu'il débitait sérieusement et sans jamais rire. Il est vrai que nous nous dégoûtâmes si fort à la fin de ses raisonnements bourrus que nous ne le pouvions presque plus entendre » (57). Voilà ce voyageur qui se moque de tout ce qui concerne la religion des Hindous. Ber-

nier n'a jamais rien lu sur la théologie indienne, même en Persan, et le Pandit ne peut guère développer ses dogmes à un homme qui l'invite seulement pour s'amuser et pour en faire le jouet de son Agah (58). Si tous les hommes d'esprit à la cour de Dara Shakoh avaient eu le même caractère, nous n'aurions pas de traductions des livres sacrés des Hindous.

Bernier réside dans deux des plus grandes villes de l'Hindoustan, Delhi et Agra. Delhi n'a pas assez de monuments ou de mosquées pour retenir longtemps un artiste ou même un explorateur ; telle est l'impression de notre voyageur. Il quitte donc cette ville pour Agra qui est en ce moment dans toute sa splendeur et un centre de commerce important. Mais Bernier ne peut rester très longtemps au même endroit. Son but est de parcourir la péninsule et de visiter des régions où nul Européen n'a jamais pénétré. Il a bientôt l'occasion de mettre son projet à exécution. Daneckmend doit accompagner son souverain au Cachemire ; ne voulant pas se séparer de Bernier il demande à ce dernier de se joindre à cette expédition. Selon la coutume Orientale, Aureng-Zeb part de Delhi, accompagné de milliers d'hommes de cavalerie et d'infanterie aussi bien que des femmes du sérail. C'est une véritable ville ambulante que cette armée en marche ! La série de spectacles éblouissants dont Bernier est le témoin, est pour lui un objet d'études sérieuses et constantes. Aussi supporte-t-il sans se plaindre les fatigues et les souffrances du voyage.

Après un court séjour à Lahore, l'armée se remet en route et au bout de dix jours Bernier a la joie d'entrer dans la belle vallée de Cachemire, ce paradis terrestre de l'Inde. Il s'extasie devant la beauté merveilleuse de ce pays et se met à en étudier les produits et les habitants. Le Cachemire est à cette date une terre mystérieuse où aucun Européen ne s'est encore aventuré.

Bernier y reste plus d'un an, après quoi il se rend à Delhi.

Il y est témoin d'une éclipse de soleil qui cause un grand effroi aux indigènes superstitieux. Il nous raconte diverses cérémonies magiques que les Gentils font pour chasser le dragon qui menace de dévorer le soleil.

De Delhi notre Bernier part pour Bénarès, la ville sainte du Brahmanisme. « C'était, nous dit-il, l'école générale, comme l'Athènes de toute la Gentilité des Indes, où les brahmanes et les religieux qui s'appliquent à l'étude se rendent » (59). Il reçoit dans cette ville le meilleur accueil et a l'occasion de visiter les bibliothèques et les collèges de ce centre intellectuel qui jouissait alors d'une grande réputation, autant chez les Européens que chez les Asiatiques. Mais Bernier est déçu par sa visite ; selon lui, l'Université de Bénarès ne mérite pas sa renommée et la science de ses savants se réduit à peu de chose.

Bernier nous a donné une description très exacte et très fidèle de la belle et fertile région de Bengale telle qu'elle était avant que les Européens ne s'y établissent. Le Bengale est selon lui le magasin non seulement pour tout l'Hindoustan ou l'empire du Grand Mogol, mais pour tous les royaumes voisins et même pour l'Europe. Il est aussi très surpris de voir la quantité de toiles de coton, de soieries et d'autres marchandises que les Européens, surtout les Hollandais, en exportent. Il voyage le long du Gange où il observe les grandes plantations de riz, de canne à sucre et de légumes, ainsi que les petites îles nombreuses, qui lui paraissent d'une beauté incomparable.

En effet Bernier fait de véritables explorations. Il se plaît à observer les phénomènes de la nature ; l'Inde est pour lui un vaste champ ouvert à ses études et à ses recherches. Rien n'a échappé à son observation ; on peut dire qu'il est « l'un des explorateurs les plus distingués et dans le monde des géographes son nom jouit toujours de la même autorité » (60).

Malgré tous les charmes et les attraits de l'Orient, Bernier brûle du désir de revoir son pays natal. Il quitte la cour du Grand Mogol en 1667 pour se rendre à Surate où il rencontre Chardin. Il séjourne peu de temps en Perse, puis revient à Surate où il s'embarque pour l'Europe.

A son retour Bernier est recherché par les personnages les plus illustres et les plus distingués de son temps. « Le joli philosophe » devient l'hôte de tous les salons, où il amuse ses amis par des récits de ses voyages qu'il raconte avec beaucoup de charme. Il a des relations amicales avec Ninon de Lenclos et Chapelle, et devient l'admirateur passionné et assidu de M^{me} de la Sablière. Il est probable que c'est Bernier qui inspire à Molière l'idée d'écrire ses comédies contre les médecins. La Fontaine lui-même subit l'influence de l'illustre voyageur: Dans les fables postérieures de la Fontaine, les petits drames, au lieu de se passer en Grèce, comme d'habitude, se passent dans les pays lointains de la Perse ou de l'Inde et les personnages au lieu d'être des citoyens d'Athènes sont des sujets du Grand Mogol. La présence de ces nouveaux acteurs peut être expliquée par l'influence de Bernier.

* * *

Jean Chardin, fils d'un riche joaillier français, visite les Indes à la même époque que Bernier et Tavernier. Tourmenté du désir de voyager, il offre à son père d'aller tenter en Orient quelques opérations relatives au commerce des diamants. Quoiqu'il visite Surate deux fois, c'est la Perse plutôt que les Indes qui l'intéresse. Son témoignage sur ce dernier pays n'est pas d'une grande importance. Cependant, il est l'un des premiers Européens, et en tout cas le premier Français, à faire connaître en Europe l'écriture Nagari.

* * *

Jean Thévenot, s'aventure sur le chemin de l'Inde en 1664. Un voyage de sept ans en Europe, en Perse et en Egypte, au lieu de calmer son ardeur, aiguillonna sa curiosité et lui inspira la passion de retourner dans l'Orient. Pendant quatre ans il s'adonne à des études qui peuvent être utiles à un voyageur. De Marseille, il se rend à Bassora d'où il fait voile pour l'Inde. A Surate il subit la visite de la douane que l'on faisait alors avec tant de sévérité et d'une manière si mortifiante qu'il eut besoin de toute sa patience. Quoiqu'on n'examinât que ce que le voyageur avait sur soi, la visite dura plus d'une heure. Thévenot ne s'attarde pas à parcourir le Guzerate et a l'occasion de visiter Ahmedabad et Cambaye. Il retourne à Surate où il assiste au mariage de la fille du gouverneur. Le mariage d'un riche émir ne pouvait qu'intéresser un homme qui cherchait des nouveautés et des beautés chez les étrangers. Thévenot nous parle des diverses cérémonies de mariage ; des trompettes, des cymbales et des tambours qui servent à réjouir le peuple et à publier le mariage ; des processions accompagnées de musiciens et de danseuses et de centaines d'hommes portant des flambeaux et des chandelles, qui se promènent dans les rues.

Surate était alors dans un état troublé. Sivaji, avait commencé à piller cette ville après avoir jeté la confusion parmi les douaniers et les fonctionnaires. Thévenot donne des détails historiques très précis sur les premières expéditions du héros mahratte.

Après un court séjour à Surate, le voyageur visite Golconde, en compagnie d'un négociant français. Il s'arrête à Indore où il observe l'attitude indépendante du roi qui ne paye aucun tribut au Grand Mogol. Il gagne enfin Bagnagar, traverse la péninsule en passant par Berampour, Aurengabad, visite les fameuses pagodes d'Ellora et atteint Masulipatam.

L'itinéraire de Thévenot n'était pas très étendu ; il a voyagé surtout dans le Sud ; mais il a inclus dans la relation de son voyage une description des villes et des provinces importantes de l'Hindoustan, qui est d'une valeur historique. Les renseignements que ce voyageur nous donne, sont à la fois exacts et amusants et comptent des détails qui restent curieux et instructifs même de nos jours. Thévenot avait une grande facilité pour les langues ; il parlait couramment le turc, l'arabe et le persan, ce qui lui permit de bien comprendre les gens qui le rencontraient. Il avait assez bien étudié les sciences ; parmi les manuscrits qu'il légua à l'éditeur de ses deux derniers récits de voyages se trouvait un herbier de l'Inde avec la description de chaque plante. Tavernier et Daulier des Landes font grand cas du savoir de ce voyageur. « Sa mort », dit Orme, « fut une grande perte pour les sciences géographiques. Aucune relation de l'Inde ne contient autant de faits curieux, recueillis en si peu de temps et renfermés dans moins de phrases ». On dit que ce voyageur fut le premier Européen qui apportât le café en Europe.

* * *

Le désir de voyager plutôt que d'amasser des richesses avait amené de l'Estrai à prendre du service à la Compagnie Royale des Indes Orientales. Il part de Paris au commencement de 1671, pour rejoindre Belot qui va à Surate à titre de Directeur de cette Compagnie. Le *Saint-Jean-Baptiste*, armé de trente-six pièces de canon, ayant un équipage de deux cent cinquante matelots, fait voile pour Surate au cours de cette année. Les Français mouillent dans la grande rade de Surate et se rendent à Bantam demander les privilèges de commerce au souverain de ce royaume. Le royaume de Bantam, constate de l'Estrai, était bien policé ; les habitants, tous mahométans, étaient plus superstitieux que les Turcs. De Bantam ils suivent la côte de Malabar et Goa ; de l'Estrai re-

marque que les hommes sont d'une sobriété et d'une gravité extraordinaires ; les femmes ont infiniment plus d'esprit que les hommes.

De l'Estrai nous apprend l'accueil que réserve le Roi de Calicut aux Français dont il promet de protéger le commerce. Sur la côte de Coromandel, les Français sont traités avec le même respect et la même hospitalité. Le gouverneur de Porto-Nivo les reçoit fort obligeamment, leur fait mille amitiés et leur procure toutes sortes de plaisirs.

Le voyageur se plaint par contre de l'hostilité que les Hollandais témoignent à ses compatriotes. Le vaisseau où il se trouve est pris par les Hollandais qui maltraitent fort leurs prisonniers, quoique la guerre ne soit pas déclarée entre les deux pays. Il est mis en liberté après la prise de Saint-Thomé par les Hollandais et quelques années plus tard il fait voile pour son pays.

La relation de l'Estrai n'est pas d'une grande importance ; mais ce voyageur jette quelque lumière sur les relations entre Hollandais et Français dans l'Inde à cette époque. Ses remarques sur les gens du sud de l'Inde sont assez fines et spirituelles.

* * *

On ne peut pas dire exactement quels furent les motifs qui poussèrent le sieur Bellanger de Lespinay à faire le voyage dans l'Inde. Ce pouvait être l'amour des aventures ou, ce qui est plus probable, le désir de faire fortune qui l'engagea à quitter Vendôme, et à s'attacher à la personne du vice-roi, M. de la Haye, comme un de ses gardes particuliers promu brigadier quelques mois plus tard. Pendant le siège de la ville de Saint-Thomé le jeune Vendômois fut chargé de plusieurs missions dont il s'acquitta à son honneur, gagnant ainsi le respect et l'estime de M. de la Haye.

Au moment où Bellanger de Lespinay se trouvait aux

Indes, la Compagnie française de l'Inde Orientale avait déjà pris aux Hindous la ville de Saint-Thomé. Les Hollandais toujours désireux de ruiner le pouvoir des Français, leurs rivaux, offrent d'aider les Hindous à récupérer leur ville. Saint-Thomé est donc assiégé à la fois par les Hollandais qui l'attaquent de la mer, et par les Hindous qui l'assiègent de la terre. M. de la Haye se trouvant à court de munitions et de vivres envoie des émissaires demander de l'aide dans les royaumes voisins. Le sieur Bellanger est choisi pour avoir une entrevue avec Sher Khan Lodi, gouverneur du roi de Visapour dans la province de Porto-Novo.

En 1672, quelques mois après la prise de Saint-Thomé, sur l'ordre de M. de la Haye, il se rend auprès du gouverneur qui réside dans une petite ville du royaume de Visapour. Le gouverneur ordonne qu'un logis soit préparé pour le député français et envoie des soldats pour l'escorter au palais. Notre voyageur accompagné de son interprète et de vingt soldats arrive chez son hôte qui le reçoit fort civilement. Sher Khan Lodi avait entendu dire que « le Roi de France estoit un puissant monarque et un Arménien de sa connaissance, fameux marchand qui avait voyagé deux ou trois fois en Europe et notamment en France, lui avoit dit que le Roy de France estoit le plus puissant Roy des chrestiens » (61). Donc après avoir reçu la lettre de Mgr de la Haye, il interroge son envoyé. Il veut savoir si Mgr de la Haye est âgé, combien il a de femmes et paraît un peu étonné d'entendre que la religion chrétienne défend d'en avoir plus d'une. Il pose beaucoup de questions sur le Roi de France, sur sa puissance et la grandeur de son royaume. Il demande à de Lespinay s'il était vrai « comme il l'avait entendu dire, qu'il y faisoit si grand froid que l'eau devenait dure » (62).

Après avoir parlé de toutes choses, Sher Khan Lodi invite Bellanger à manger avec lui. Ce que le sieur Bellanger trouve incommode, c'est d'être accroupi sur le tapis, les jambes croi-

sées. On lui donne des coussins de velours de toutes grosseurs pour s'appuyer, mais il n'est pas à son aise ; les jarrets lui font mal (63). Quelle bizarre expérience aussi que de manger sur de grandes feuilles de figuier servant de plats ! Les viandes sont différentes de celles de l'Europe ; toutefois les poulets qu'on sert en quantité sont de fort bon goût. Mais ce qui plaît le plus à Bellanger, est la boisson préparée au jus de citron additionné d'eau, de beaucoup de fruits et de sucre, et qui est délicieuse et rafraîchissante surtout dans un pays chaud. Pour le divertissement des invités, on leur joue de la musique mélodieuse et dix jeunes filles assez agréables chantent au son de certains instruments fort harmonieux. Pendant qu'on dessert, deux personnes chargées de bouteilles ou de fioles d'eau de rose en répandent sur la tête de tous les invités ; ceci surprend beaucoup notre Français qui en est aspergé. Après le repas, on apporte de l'eau odoriférante pour se rincer la bouche et l'on place de grands vases pour y rejeter l'eau dont on s'est servi. Un repas indien n'est jamais complet sans bétel et arec ; on ne manque pas d'en servir pour finir le programme. Le sieur Bellanger en mange autant qu'un Indien, car quoique le bétel rende la bouche et les dents toutes rouges, il a aussi la qualité de rendre « l'estomac fort bien » (64).

La mission de Bellanger de Lespinay est couronnée de succès. Malgré les efforts des Hollandais il conquiert les bonnes grâces du seigneur Sher Khan et obtient pour la ville assiégée des vivres et des munitions. Le gouverneur, il est intéressant de le noter, donne aux Français le territoire de Pondichéry, où fut érigée plus tard la ville du même nom.

Quand M. de la Haye est obligé de rendre Saint-Thomé aux Hindous et aux Hollandais, il fait chercher le fidèle Lespinay et l'emmène avec lui en France. L'historien qui entreprendra d'écrire l'histoire de France au xvii^e siècle puisera des renseignements utiles et intéressants dans les mémoires que nous a laissés ce voyageur.

* * *

François Martin, auteur des *Mémoires sur l'Etablissement des Colonies françaises aux Indes Orientales*, était le fils naturel de Gilles Martin, un gros marchand épicier qui avait cherché, semble-t-il, hors de son mariage, une affection et des joies qu'il ne pouvait pas trouver dans son propre ménage. Gilles n'abandonna pas cet enfant et lui donna une très bonne éducation. Après la mort subite de son père vers 1650, le jeune Martin se trouva seul et abandonné dans le monde ; il entra comme garçon de boutique chez un épicier. Il rencontra dans le milieu où il vécut celle qui devint bientôt sa femme.

Au courant de l'année 1664, François Martin apprend que la Compagnie des Indes Orientales, récemment fondée par Louis XIV et par Colbert, donnerait le moyen de gagner leur vie fort honnêtement à tous les artisans et gens de métier français qui voudraient se rendre aux Indes et à l'île de Madagascar. D'après le témoignage de Martin lui-même, il a quitté Paris au mois de décembre 1664. Il passe quelque temps dans les bureaux de la Compagnie avant de s'embarquer à Brest sur la frégate *Aigle Blanc*. Il part pour les Indes en mars 1665 en qualité de sous-marchand de la Compagnie aux appointements de 600 livres par an.

Arrivé à Surate en 1668 il prend la direction du comptoir de Masulipatam en 1671. Il est le principal agent diplomatique de la Haye pendant toute la durée du siège de Saint-Thomé (1672-1674). Après la reddition de cette ville, il prend la direction du poste nouvellement acquis de Pondichéry, et conserve ce rang jusqu'en 1680. A la mort de Baron en 1683, il assume la direction du comptoir de Surate ; deux ans plus tard il est nommé Directeur général de la Compagnie Royale française réorganisée et reste à ce poste pendant vingt et un ans, exception faite de la période de cinq ans pendant laquelle Pondi-

chéry passe aux mains des Hollandais. Martin mourut le 31 décembre 1706.

Le long séjour de Martin dans l'Inde et l'expérience variée qu'il s'y est acquise en font un témoin précieux en ce qui concerne l'histoire de ce pays, à la fin du xvii^e siècle. Comme chroniqueur français de cette période, ce Français mérite de retenir l'attention.

Si après la carrière, on examine l'homme lui-même, on trouve chez lui des qualités qui sont aussi précieuses chez l'individu qu'elles sont difficiles à réunir chez l'historien. Martin qui est d'un esprit pratique et profondément objectif se laisse rarement emporter par le sentiment ou l'émotion et se base fermement sur le fait solide et sur un sens sérieux du devoir. Un autre trait important du caractère de ce Français est sa modération qui donne une grande valeur à tous ses jugements. Avec lui on peut toujours être sûr que lorsqu'il raconte quelque chose il le fait avec prudence et après avoir bien pesé le pour et le contre.

Les *Mémoires* de Martin sont un témoignage frappant à la fois de son sens du devoir et de sa passion pour les faits. C'est avant tout un journal tenu par l'auteur pour se conformer au désir de ses chefs. Les Directeurs de la Compagnie française, désireux de recueillir tous les renseignements possibles sur les pays avec lesquels ils commercent, demandent à leurs agents de tenir soigneusement registre de tous leurs mouvements, et d'y faire figurer tout ce qu'ils croient digne de noter touchant les pays qu'ils traversent ou les coutumes, manières et habitudes des gens à qui ils ont affaire. Avec sa conscience habituelle, Martin exécute ces ordres à la lettre. Pendant 26 ans il tient un journal quotidien de tous ses actes, d'abord à Madagascar, puis aux Indes.

Ce journal était destiné expressément à renseigner les Directeurs métropolitains sur les Etablissements français en particulier et l'état du pays en général. Il est bien naturel

que Martin ait essayé d'être aussi précis et complet que possible. Comme au cours de leurs relations commerciales, les Français sont entrés en contact avec la plupart des pouvoirs indigènes, les *Mémoires* constituent une chronique très complète de l'Inde de l'époque, écrite par un témoin fort bien renseigné et digne de foi.

* * *

La lecture des voyageurs inspire à Dellon le désir de voyager. Il s'embarque sur le *Port-Louis* qui part le 20 mars 1668 et après un séjour d'une année au Madagascar se rend à Surate. Il parcourt la côte de Malabar dont il nous a donné une description bien flatteuse. Revenu à Surate, il décide d'aller en Chine. Mais dénoncé à l'inquisition par le gouverneur de Daman il est arrêté et amené à Goa en 1694. Accusé de trois crimes, celui d'avoir soutenu l'invalidité du Baptême, celui d'avoir dénoncé l'adoration des images, celui d'avoir parlé avec mépris de l'Inquisition et des juges de ce tribunal, il est jeté en prison. Dellon est le premier voyageur qui ait parlé de l'affreuse cruauté de l'Inquisition. « Cette prison, dit-il, est la plus sale, la plus obscure et la plus horrible de toutes celles que j'ai vues et je doute qu'on en puisse imaginer de plus puante et de plus affreuse » (65). Les Juges n'ayant pu, malgré deux ans de tortures et de détention, obtenir de lui un aveu d'hérésie, le bannissent des Indes, confisquent ses biens et le condamnent à cinq années de galères en Portugal. Le capitaine de vaisseau le traite avec humanité et le conduit à Lisbonne où le grand Inquisiteur lui rend la liberté. Il rentre en France où il exerce la médecine. Les dernières années de sa vie restent inconnues.

* * *

L'Abbé Carré fit partie de la première expédition de la *Compagnie des Indes Orientales*, envoyée par Colbert dans l'Inde pour établir un commerce avec ce pays. La flotte part le 10 juillet 1666 avec le directeur de Caron. Après avoir touché Madagascar et l'île de Bourbon, Caron choisit Surate comme centre des établissements de la Compagnie. Carré donne dans la relation de son voyage une description de Surate et des pays environnants. Caron qui ne l'aime pas et qui veut se débarrasser de sa surveillance, l'envoie d'abord à Bassora et finalement, en 1671, en France. Bientôt après son arrivée en France il fut envoyé aux Indes qu'il atteignit par la route de terre. Il visita Visapour en 1672 et l'on sait qu'il se trouvait en 1673 à Madras où il séjourna d'avril à septembre, époque où il revint en Europe par un navire anglais. Il a publié en deux tomes une relation de son voyage aux Indes Orientales. Le premier tome, qui contient le récit de son premier voyage, est beaucoup plus intéressant que le second, rempli d'histoires galantes, et qui ne donne pas beaucoup de renseignements sur sa dernière tournée.

CHAPITRE III

Les Voyageurs français du XVIII^e siècle

C'est dans des circonstances bien intéressantes que Luillier a fait son voyage dans l'Inde. Ce n'est ni l'attrait des richesses, ni l'amour de l'aventure qui le décident à entreprendre un voyage pénible dans ce pays lointain ; mais le devoir d'accompagner dans l'Inde sa cousine et une autre jeune fille qui toutes les deux y allaient se marier (66). Les voyageurs partent le 15 janvier 1722. Ils mouillent à Pondichéry, où ils sont accueillis très chaleureusement par le gouverneur français du fort et de la ville. Ayant accompagné sa cousine chez son père, il se trouve bientôt sur le Gange en route pour le Bengale. Son voyage se borne à ce pays où il a l'occasion d'assister à diverses fêtes religieuses.

Parmi les nouveautés qui se présentent à ses yeux, la façon de mesurer l'heure lui semble très remarquable. Les Indiens, raconte-t-il, divisent le jour en seize points et la nuit en quatre quarts. Ils se servent en guise d'horloges de *gari*, grâce auxquels ils connaissent toutes les parties du jour. Ce *gari*, un petit vase de cuivre percé par le bas, est mis dans un autre vase plus grand et plein d'eau. Le petit s'emplit lentement et descend peu à peu dans l'eau. L'espace de temps qu'il prend à couler à fond s'appelle un point ou un *gari*. Il y a toujours un homme qui veille auprès du *gari* et dès qu'il est au fond, il frappe une cloche d'airain avec un marteau (67).

Luillier jette quelque lumière sur le caractère d'Aurengzeb.

« Cet Empereur, dit-il, est fort vieux et, comme il craint qu'on ne luy ravisse la couronne, il envoie ses enfants dans des gouvernements éloignés de luy et lui-même ne loge jamais que dans un camp volant qu'il a toujours composé de cent mille hommes et il ne reste jamais dans un même lieu plus de trois mois » (68).

Le livre de ce voyageur donne des renseignements utiles sur le caractère et les mœurs des Bengalais, mais son mérite consiste surtout dans les observations qu'il contient sur le commerce de l'Inde.

* * *

L'Inde n'a peut-être pas reçu au xvii^e et au xviii^e siècles, de voyageur plus sympathique, d'ami plus sincère et de savant plus impartial que le célèbre orientaliste Abraham-Hyacinthe Anquetil-Duperron. Non content d'aimer les Indiens, de plaindre leur sort et de défendre leur cause contre la cupidité des Européens qui rivalisaient pour y fonder un empire, il a consacré toute sa vie à étudier et à faire mieux connaître à l'Europe, l'histoire, la géographie de l'Inde, le gouvernement, les religions, les mœurs et les superstitions de ses habitants. Mais l'œuvre principale d'Anquetil, qui lui a assuré une célébrité immortelle, est la traduction des livres sacrés de Zoroastre. Il est le premier Européen qui se soit rendu maître de la langue dans laquelle ces livres sont écrits et qui ait révélé à l'Europe la sagesse de Zoroastre.

L'excellente éducation qu'Anquetil avait reçue lui permit de remplir avec succès la tâche qu'il s'était imposée. Né à Paris le 7 décembre 1731, il fait ses études universitaires et étudie en même temps l'hébreu. Appelé à Auxerre par l'évêque, Mgr de Caylus, il fait ensuite ses études théologiques à Amersfoort, en Hollande. En même temps qu'il perfectionne ses connaissances en hébreu, il étudie l'arabe et le persan. L'étude des langues orientales l'attire plus que la théologie.

Sa laborieuse assiduité, son application forte et soutenue, l'enthousiasme avec lequel il parle de l'objet de ses études ne manquent pas d'attirer l'attention de l'abbé Sallier, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, chargé de la conservation des manuscrits. Ce savant le présente à MM. de Malesherbes, Barthélemy et à quelques-uns de ses confrères qui lui font obtenir sur les fonds de la Bibliothèque royale un traitement modique, mais honorable.

En 1754, il voit par hasard quelques feuillets calqués sur un manuscrit Zend du *Vendidad Sadé*, conservé à la bibliothèque d'Oxford. A la vue de ces calques, il s'enflamme, s'étonne de l'indifférence des savants, et ne rêve que d'aller dans l'Inde pour tâcher de découvrir les anciens livres sacrés de Zoroastre dont l'origine d'après certains écrivains remonte à des temps antérieurs à tous les monuments qui nous restent. Une foule de difficultés se présente. Apprendre les langues dans lesquelles ces livres sont écrits ; les traduire et les faire connaître en Europe ; déchiffrer les plus anciennes archives de l'humanité et étudier « l'histoire primitive des hommes dans son berceau » (69), autant de tâches qui exigent une grande volonté, une énergie indomptable. Pour exécuter cette grande et laborieuse entreprise, il n'a que « ses vœux et son courage » (70), comme dit Dacier.

Il communique son dessein aux amis qu'il compte à l'Académie ; ceux-ci l'approuvent et réussissent à obtenir pour lui le prix de la traversée et un modeste traitement annuel. Il quitte Paris le 7 novembre 1754 et arrive dans l'Inde environ neuf mois plus tard. Dans sa préface à la traduction des livres sacrés des anciens Perses, il a fait un récit émouvant de sa vie dans l'Inde. « Point de roman qui saisisse comme ce récit sans art dans sa prose naïve et trainante » (71), constate Darmesteter. « Les annales de la science, ajoute-t-il, offrent peu d'exemples aussi beaux de foi, d'enthousiasme et d'héroïsme ». D'après d'autres érudits, « c'est plutôt l'homme

qu'on y admire et on se trouve en présence d'un livre de bonne foi, comme aurait dit Montaigne » (72).

Débarqué à Pondichéry, ville à la fois militaire et commerçante, Anquetil-Duperron attire l'attention et la curiosité de ceux de ses compatriotes qui s'y étaient rendus pour chercher fortune. Leur étonnement est grand quand ils apprennent que ce jeune homme a traversé les mers, non pour amasser des richesses mais pour découvrir les livres de Zoroastre. Un écrivain anglais remarque avec raison qu'un feuilletoniste parisien dans les mines d'Australie n'y serait pas plus déplacé que ne fut Anquetil-Duperron à Pondichéry en 1756 (73). La plupart le jugent d'après eux-mêmes et n'ajoutent pas foi à ce qu'il dit ; quelques-uns le regardent comme un homme que sa famille a exilé. Enfin tous le négligent et le fuient. Au lieu d'être découragé, il se livre entièrement à l'étude du persan moderne ; cette langue lui a beaucoup servi dans l'Inde. Il s'y applique si assidument qu'au bout de quelques mois il la possède assez bien pour pouvoir se passer d'interprète.

Après un séjour d'un an et demi à Pondichéry, persuadé qu'il perdrait inutilement son temps s'il restait encore dans cette ville, il prend le parti de pénétrer dans l'intérieur du pays malabare pour y faire connaissance avec les Brâhmanes et étudier avec eux la langue sanskrite. Ce n'est qu'avec une extrême difficulté et au bout d'une longue attente que le gouverneur français de Pondichéry lui accorde un très modeste traitement que les derniers employés de la compagnie auraient trouvé insuffisant. Les maladies et les fièvres l'obligent bientôt à quitter la côte ; il va au Bengale. A peine remis d'une fièvre dont les rechutes l'avaient extrêmement affaibli, il veut se rendre à Bénarès. Malheureusement le Bengale est en effervescence ; Bénarès est ruiné de fond en comble et les établissements français sont à la veille de s'effondrer. Anquetil-Duperron tombe de nouveau malade ; pendant sa conva-

lescence, sa pensée lui rappelle la vie calme qu'il menait dans son séminaire de Hollande et il songe sérieusement à entrer dans les missions.

Ayant appris par le chef de la factorerie française de Surate que quelques Parsis sont prêts à lui montrer et à lui expliquer leurs livres, le jeune savant se propose de retourner à Pondichéry qui est à une distance de quatre cent lieues par voie de terre. Le pays entre Chandernagor et Pondichéry est dévasté par la guerre qui a éclaté entre les Français et les Anglais ; la chaleur est accablante et la route coupée par des forêts infestées de tigres. Seul, sans argent, Anquetil-Duperron entreprend cependant ce voyage. Après cent jours de marche à travers des régions plus ou moins désolées, il arrive à Pondichéry. Au milieu des dangers de toute espèce qui l'ont menacé pendant son voyage, il ne s'est pas départi de son rôle d'observateur et décrit en véritable géographe le pays qu'il a traversé.

A Pondichéry il retrouve son frère Briancourt qui est nommé second du Comptoir français à Surate et les deux frères partent ensemble pour la côte de Malabar. Désirant connaître le pays comme il connaît la côte de Coromandel, il le parcourt en divers sens. Il se rend successivement à Calicut, à Goa, à Aurengabad et, pénétrant dans le pays des Mahrattes, visite les monuments de toutes sortes et en particulier les fameux temples d'Ellora ainsi que les établissements des Juifs et des Chrétiens. Il y recueille toutes les traditions et fait de nombreuses observations sur l'état, la religion, les mœurs des différentes nations ainsi que sur le sol et les produits de ce pays. Enfin, à la stupéfaction du chevalier de l'Estrai, il part pour Surate, monté sur un petit cheval en prenant avec lui ses pistolets et son sabre en bandoulière.

A Surate Anquetil-Duperron trouve une colonie de *Guèbres* ou Parsis qui se sont établis depuis longtemps dans le Guzerate(74). Il lui faut cependant surmonter de grandes difficultés,

notamment rompre la barrière des préjugés et des scrupules qui empêchent les prêtres ou *dastours* de révéler leurs secrets à d'autres qu'à leurs coreligionnaires. Grâce à son zèle et à sa persévérance, il se fait admettre parmi les disciples des *dastours* ; sa laborieuse assiduité lui permet d'acquérir en trois ans une connaissance suffisante du Zend et du Pehlvi pour pouvoir commencer la traduction des ouvrages écrits dans ces langues.

Les livres liturgiques l'ayant mis au courant des moindres cérémonies du culte, Anquetil-Duperron veut satisfaire sa curiosité sur un point délicat. Si les manuscrits lui ont révélé les mystères du culte zoroastrien, le temple est resté fermé pour lui comme pour tous les autres étrangers. Le savant nous explique comment l'inépuisable complaisance de Darab lui en a ouvert les portes (75). Il achète les instruments de culte, des Kustis (cordons sacrés), et des Sadies (chemises sacrées) et le 20 juin 1760, par un jour de pluie, vers six heures et demi, pénètre avec des précautions infinies, dans un temple. Habillé en Parsi et suivi à distance d'un seul serviteur, il rejoint Darab qui le conduit à la chapelle du feu où son fils est en train d'officier. Notons que l'entrée de ce Français dans un temple est discutée aujourd'hui encore par les Parsis.

Sa curiosité satisfaite et le premier objet de son voyage rempli, Anquetil-Duperron se met à étudier avec la même assiduité les langues, les antiquités et les lois sacrées des Hindous. Il se procure plusieurs vocabulaires sanskrits et divers fragments des Vedas ; il se dispose à se rendre à Bénarès pour y étudier avec les Brâhmanes locaux, considérés dès lors comme les plus grands savants de l'Inde. La prise de Pondichéry par les Anglais renverse de nouveau ses projets et il ne lui reste plus qu'à rentrer en Europe. Quand il arrive à Paris le 14 mars 1762 après une absence d'environ huit ans, il rapporte avec lui, cent quatre-vingts manuscrits précieux en différentes langues orientales, des monnaies, des médailles et différents objets

de curiosité. Cependant ce savant chargé de dépouilles de l'Orient, se trouve en France plus pauvre que jamais.

L'abbé Barthélémy et ses amis font valoir auprès du ministre son courage, son dévouement et la valeur de son œuvre ; ils obtiennent pour lui une pension sur un journal avec le titre et les appointements d'interprète pour les langues orientales à la bibliothèque royale. L'année suivante (1763), il est nommé au poste d'associé de l'Académie des Belles-Lettres. Alors, goûtant enfin le repos, au milieu de confrères qui l'estiment et l'apprécient, il termine ses traductions des livres sacrés des Parsis. La découverte et la traduction des ouvrages en langues inconnues en Europe et qui sont d'une ancienneté très reculée ne sont pas sans importance. Cependant, quand Anquetil, en l'an 1771, soumet au public, pour la première fois, la traduction des livres sacrés de Zoroastre, il est pris pour un fou par les orientalistes et les érudits d'Angleterre. Les savants d'Europe croient difficilement que la totalité de ces deux livres ait été écrite par Zoroastre, comme le pense le traducteur. Il trouve des contradicteurs même au sein de l'Académie et quelques savants étrangers le jugent très sévèrement. A ces ouvrages traduits du Zend-Avesta, Anquetil joint une relation de son voyage, une vie de Zoroastre, une exposition des dogmes, des rites et des usages des Parsis.

Toujours occupé d'études sur l'Inde, l'Orient devient le domaine de ce savant et il s'est pour ainsi dire identifié aux peuples qui l'habitent. Ce zèle qu'on pourrait presque appeler patriotique le décide de les venger d'une constatation de Montesquieu qui les représente comme entièrement asservis aux rois despotes et leur refuse tous droits de propriété territoriale. Dans son ouvrage sur la *Législation Orientale* paru en 1778, il donne des renseignements inédits sur le gouvernement oriental et opposant un démenti aux témoignages des voyageurs européens, montre que le gouvernement des Mo-

gols n'est pas despotique comme le prétendent les historiens européens.

Dans les premières années de la révolution, le savant étranger aux manœuvres de l'ambition et aux intrigues de la politique, donne à son pays le tribut de ses veilles et de ses lumières. Bientôt, oubliant les désagréments causés par le despotisme mercantile dans l'Inde, ou plutôt s'élevant au-dessus de ces petites considérations, il publie son ouvrage : *Dignité du Commerce et de l'Etat du Commerçant*. L'horizon politique devient plus sombre et Anquetil s'épargne la douleur d'en être le témoin : il s'enferme dans son cabinet et a pour seuls compagnons ses chers livres, pour unique délassement, le doux souvenir de ses chers Brâhmanes et Dastours. Privé de son traitement et de toutes sortes de revenus, il vend de temps en temps quelques-uns de ses livres pour payer son logement et se procurer la nourriture la plus grossière et la plus essentielle. « Dénué de tout, mais s'étant accoutumé depuis longtemps à commander, à tuer ses besoins et ayant asservi son corps à l'emprise de son âme, il régnait souverainement sur lui-même, comme les despotes de l'Orient règnent sur leurs esclaves et se croyait le seul homme véritablement heureux qu'il y eût peut-être en France » (76).

Attristé des malheurs causés par la cupidité des Européens, il s'efforce en vain de leur persuader dans un ouvrage qu'il publie en 1798 sous le titre *L'Inde en rapport avec l'Europe*, qu'il est meilleur pour eux d'avoir des comptoirs au lieu de places fortes, des négociants au lieu de soldats, un crédit stable sur la confiance plutôt qu'une autorité fondée sur la force et maintenue par l'injustice et la tyrannie.

Avec l'aide d'un dictionnaire, il entreprend la traduction des *Upanishads*, livres sacrés des Hindous. Cet ouvrage de 700 pages comporte nombre d'observations savantes, quelquefois profondes et philosophiques. On y reconnaît, dit Dacier, « l'effusion de l'âme d'un solitaire vivement af-

fecté des travers et des faiblesses des hommes, qui a besoin de se soulager par des communications dont la liberté louable en elle-même, s'écarte peut-être quelquefois un peu trop de l'indulgence que le sage doit toujours à ceux qui ne pensent ou n'agissent pas comme lui » (77). L'auteur semble avoir voulu faire de cette œuvre son testament religieux et philosophique. Outre un grand nombre de traits épars dans ses notes, il donne dans l'épître qu'il adresse aux Brâhmanes pour les persuader de traduire en persan les livres sacrés de l'Inde, un tableau triste et complet de sa vie morale et physique. « Vous ne dédaignez pas, s'écrie-t-il, les écrits d'un homme qui est pour ainsi dire, de votre caste ô hommes sages ! Ecoutez, je vous prie, quel est mon genre de vie. Ma nourriture quotidienne se compose de pain avec du fromage, le tout valant quatre sous de France, ou le douzième d'une roupie, et de l'eau de puits ; je vis sans feu même en hiver, je couche sans draps, sans lit de plume, mon linge de corps n'est ni changé, ni lessivé ; je subsiste de mes travaux littéraires, sans revenus, sans traitement, sans place ; je n'ai ni femme, ni enfants, ni domestiques, privé de biens, exempt aussi des liens de ce monde, seul, absolument libre, mais très ami de tous les hommes et surtout des gens de probité ; dans cet état faisant une rude guerre à mes sens, je triomphe des attrait du monde, ou je les méprise ; aspirant avec ardeur par des efforts continuels vers l'Être suprême et parfait, peu éloigné du but ; j'attends avec impatience la dissolution de mon corps » (77 bis).

Ce témoignage n'est point exagéré. Il est confirmé par tous ceux qui ont connu le grand orientaliste. Sa passion pour l'indépendance la plus entière, et la misère qu'il a éprouvée dès sa jeunesse, lui inspirent l'amour le plus vrai pour la pauvreté qu'il regarde comme le plus ferme appui de la vertu. Soit fierté, soit bizarrerie, il refuse constamment toute aide et toute récompense qu'on lui offre. Lorsque Louis XVI avait

assigné des fonds pour récompenser un certain nombre d'hommes de lettres, il aurait voulu faire remettre à Anquetil une somme de 3.000 francs. Un des amis du savant se chargea de cette commission délicate. N'ayant pas réussi à lui faire accepter la somme en question, il la plaça discrètement sur un coin de la cheminée. Il était à peine sorti qu'Anquetil saisissait ce sac et le lançait à la suite de son ami qui le trouve en bas de l'escalier. Il refusa de même une pension de 6.000 francs que le comité d'instruction publique jugea bon de lui accorder. L'aspect de ce savant était si misérable, que dans les rues on le prenait pour un mendiant.

Quand, sous le nouveau régime, il fut reçu à l'Institut, il se trouva trop riche. « Indiquez-moi, je vous prie, dit-il à un de ses amis, quelque honnête famille qui ait besoin de secours; je n'en connais plus aucune; j'ai au moins chaque mois cent francs qui me sont inutiles; je les destine à cet ouvrage ».

* * *

Pierre Sonnerat, voyageur et naturaliste français, né à Lyon en 1749, d'une famille de négociants, entre dans les bureaux de la marine et part pour l'île de France en 1767, en compagnie de son parent Poivre. Comme il a des connaissances en Histoire naturelle, du zèle et des facultés d'observation, Commerson l'emmène avec lui en 1768 aux îles de Bourbon et de Madagascar qu'il explore pendant trois ans. Plus riche d'expérience, il s'embarque de nouveau avec Poivre et visite l'Inde, les Moluques, les Philippines et la Nouvelle-Guinée. De retour à Paris, il dépose au cabinet du Jardin du Roi une collection considérable et variée, en différents genres, d'histoire naturelle et donne en même temps au public l'Histoire de ses voyages, qui lui vaut aussitôt une mission dans l'Inde. Il y repart en 1774 chargé par le gouvernement de continuer ses recherches dans les pays de Coro-

mandel et de Malabar, le golfe de Cambaye et l'île de Ceylan. L'Inde en ce moment est déchirée par les guerres et le sud de la péninsule présente un triste aspect. Ayant quitté la côte de Coromandel, Sonnerat constate que la plupart des villes de l'intérieur ne sont que des ruines éparses où rien ne rappelle l'antique prospérité de ses habitants. « A côté des temples, ces vastes monuments de la magnificence religieuse, dit-il, on ne voit que des masures et des chaumières qui servent d'asyle au riche comme au pauvre » (78).

Il visite ensuite la péninsule de Malacca et la Chine, mais jugeant qu'il pourrait encore porter plus loin ses observations dans l'Inde, il revient à la côte de Coromandel et pendant deux ans parcourt les provinces du Carnate, du Tanjore et du Maduré. La guerre ayant mis fin à ses travaux dans les provinces du Carnate et du Maduré, il se rembarque en 1778 après avoir assisté au siège de Pondichéry. A peine rentré en France, il repart avec une nouvelle ardeur pour l'Inde. Il a fait encore d'autres voyages dont il n'a pas écrit l'histoire et ne rentre en Europe que vers 1805.

Sonnerat a parcouru les pays lointains en observateur éclairé. En rapportant avec lui une collection intéressante d'animaux et de végétaux inconnus jusqu'alors, il a confirmé ses observations et fait profiter les autres de ses découvertes. Le récit de son voyage dans l'Inde est une description très exacte, mais on lui reproche sa trop grande crédulité. Son ouvrage est important à deux points de vue : en ce qui concerne l'histoire des hommes — c'est-à-dire les mœurs, la religion, les sciences, les arts, etc., — et en ce qui concerne l'histoire naturelle.

Tout le premier volume de son travail est consacré aux Indiens chez qui l'auteur a fait le plus long séjour. *Le Journal des Savants*, reproche à Sonnerat d'être favorablement disposé à l'égard de ce peuple qu'il considère comme le plus ancien du monde et comme l'auteur de la civilisation de tous les autres peuples (79). Sonnerat prétend que c'est chez eux

que toutes les nations ont puisé les éléments de leurs connaissances. Contrairement aux autres voyageurs il affirme que c'est la philosophie et les sciences et non pas les richesses qui, depuis des siècles, ont attiré les Européens vers l'Inde. « Les Bacchus, les Semiramis, les Sesostris, les Alexandre et tant d'autres avant eux n'auraient pas porté leurs armes dans l'Inde, s'ils n'y avaient été attirés par la célébrité de cette contrée. On ne vole pas à mille lieues de sa patrie, sacrifier deux cent mille hommes, pour s'emparer d'un pays inculte et sauvage » (80). Dans ces conditions, il est surprenant que Sonnerat ne s'étonne pas qu'un pays riche où tout semble satisfaire le désir de l'homme soit un théâtre de guerres sanglantes. Telle est la condition de l'Inde au XVIII^e siècle. Ce pays est tombé dans l'ignorance et l'abaissement. Sonnerat prétend d'ailleurs que les Indiens ont donné des lois à tous les pays ; il considère le système des castes comme un chef-d'œuvre de législation indienne. Quelquefois il cherche à établir des parallèles entre la religion des Hindous et celles de tous les autres peuples. Il affirme que la religion hindoue n'a subi aucun changement depuis cinq mille ans.

Dans le second volume, l'auteur expose la religion et la mythologie indiennes. Il donne là-dessus quelques détails qui ne sont pas à négliger. « Ces Fables et cette religion, dit-il, n'offrent au premier coup d'œil qu'un tissu d'absurdités incohérentes qui semblent plutôt appartenir à l'imagination, au délire qu'à la raison éclairée ; cependant quelque faiblesse qu'on suppose à l'esprit humain, il répugne de croire que dans tous les temps et dans tous les lieux, on ait voulu le jouer par des fables monstrueuses, qui pour être accréditées n'avaient d'autre recommandation que l'extravagance. Les Philosophes qui se sont appliqués à les approfondir en ont porté des jugements plus favorables, ils ont reconnu que c'étaient autant d'allégories ingénieuses sous lesquelles résidaient la sagesse et la vérité » (81). Notons encore qu'il rejette l'opi-

nion de ceux qui ont prétendu que Brahma et Sarasvati sa femme seraient Abraham et Sara. Les simples rapports des Chrétiens ne peuvent servir de preuve ; d'autant plus que Brahma est plus ancien dans l'histoire indienne qu'Abraham ne l'est dans la Genèse.

Le troisième livre traite encore de la religion des Hindous. La conformité de leurs dogmes avec ceux de tous les peuples de l'Asie ; avec ceux des Chaldéens, des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs et des Romains prouve assez que les religions, différentes en apparence, ont toutes la même origine. Les monuments et les traditions de l'Inde prouvent que ce pays fut le berceau de toutes les religions et que les anciens Brâhmanes en furent les inventeurs. Il les établirent dans leur pays où ils étaient législateurs et prêtres, et bientôt ils eurent comme disciples tous les autres peuples. Telle est la haute idée que Sonnerat se fait des Hindous.

* * *

Le récit de voyage du célèbre astronome Le Gentil a le double mérite d'être écrit par un savant et d'être le fruit d'un long séjour dans les pays lointains.

Guillaume-Joseph-Hyacinthe-Jean-Baptiste Le Gentil, fils d'un gentilhomme de Normandie, naquit à Coutances le 12 septembre 1725. Après avoir commencé ses études dans sa province natale, il vient à Paris. Ne sachant quelle carrière il doit suivre il commence d'abord à étudier la théologie et prend l'habit ecclésiastique. Mais il ne le garde pas longtemps. En étudiant la théologie, il a la curiosité d'entendre quelquefois le célèbre professeur Debis. Les leçons d'astronomie font tort à celles de théologie. Il prend goût à l'astronomie et trouve beaucoup plus agréable d'employer ses soirées à observer le ciel qu'à discuter de vains arguments. Il se fait remarquer par son célèbre professeur dont il mérite

les bontés. Bientôt il devient l'élève assidu de Cassini et fait de tels progrès qu'en 1753 il entre à l'Académie des Sciences ou il se distingue par ses nombreux et intéressants mémoires d'astronomie.

En 1760 une occasion brillante se présente pour lui de montrer son zèle et son dévouement à la science. L'Académie ayant décidé que le passage de Vénus sur le soleil devait être observé dans diverses parties du globe, on envoie Le Gentil à Pondichéry. Les observations en question devaient résoudre la grande question de la parallaxe, permettre d'établir la distance entre les planètes et terminer une discussion que les astronomes poursuivaient depuis des siècles.

Le Gentil part le 26 mars 1760. La traversée est très bonne jusqu'à l'île de France où le savant arrive le 10 juillet. En descendant à terre, il apprend que la guerre entre la France et l'Angleterre ne lui permet pas de se rendre à Pondichéry. Il se prépare à passer à l'île de Rodrigue lorsqu'un aviso arrivé de France au milieu de février 1761, donne ordre d'expédier sans délai une frégate pour Pondichéry. Il s'embarque le 11 mars sur la frégate la *Sylphide*, mais Mahé et Pondichéry venant de tomber au pouvoir des Anglais, l'astronome est obligé de retourner à toutes voiles à l'île de France. Ce n'est donc que chemin faisant, en pleine mer et du pont du vaisseau que Le Gentil a le loisir d'apercevoir le 6 juin le passage de Vénus sur le soleil. D'un observatoire aussi instable, il ne peut étudier avec précision un phénomène dont on espérait tirer des résultats utiles. Mais un savant qui sait observer peut trouver partout et en tout temps mille occasions de satisfaire sa curiosité scientifique. Ainsi Le Gentil fait des observations précieuses sur les moussons, les courants, les marées, les différentes routes des Indes. Croyant ses recherches utiles à son pays, il se décide à faire un noble sacrifice. Comme il se trouve tout près des Indes et qu'un nouveau passage de Vénus sur le soleil doit avoir lieu le

3 juin 1767, Le Gentil se résigne à passer huit ans dans les parages où les circonstances l'ont amené. Il emploie ce temps à faire des observations dans les Iles Mascareignes, à Madagascar, aux Philippines et sur la côte de Coromandel dans l'Inde. Les nombreux détails qu'il a donnés sur ces différentes contrées sont du plus grand intérêt et de la plus exacte vérité. Il a ajouté beaucoup aux renseignements fournis par d'autres voyageurs et ses recherches ont beaucoup contribué à l'étude de la physique, de la navigation, de l'histoire ; mais les informations les plus utiles qu'il nous a données et dont les astronomes lui sauront toujours gré sont relatives à la connaissance toute nouvelle du zodiaque et de l'astronomie des Brâhmanes.

Pour faire ces observations Le Gentil se rend à Pondichéry. Par une nouvelle fatalité le ciel qui est d'azur jusqu'au jour même du passage de Vénus change tout à coup ; il devient sombre et toute observation devient impossible. Ayant de nouveau manqué l'occasion d'observer un phénomène qui ne devait plus se renouveler qu'au bout d'un siècle, l'astronome ne songe qu'à retourner en Europe le plus tôt possible. De nouveau, il éprouve toutes sortes de contrariétés et tombe sérieusement malade de fatigue et aussi de chagrin. Il est obligé de rester longtemps à l'Île de France pour soigner sa santé fort éprouvée. Il rentre enfin à Paris après onze ans et demi d'absence.

Le Gentil se révèle dans son ouvrage un savant éclairé, astronome habile et observateur consciencieux.

* * *

Louis-Marie-Joseph-Olivier, comte de Grandpré, marin et voyageur français, quitte l'Île de France pour l'Inde en 1790. Possédant un vaisseau trop grand et ne pouvant s'en défaire, il se décide d'aller le vendre au Bengale, où il espère

en trouver bon prix. Il arme donc et ne tarde pas à se trouver prêt à prendre la mer. Après une traversée rendue infiniment difficile par l'inexpérience et la lâcheté des matelots noirs, qu'il avait engagés au lieu de marins européens, il arrive à Pondichéry, dix-neuf jours après son départ de l'Île de France.

Au moment où il arrive, cette ville qui fut autrefois « le boulevard des Français dans l'Inde » (82) vient d'être évacuée par les Français. Depuis la dernière guerre entre les Anglais et les Français, toutes les fortifications de la ville ont été rasées à niveau de sol par les voyageurs. « En arrivant à Pondichéry, dit le voyageur, « les yeux sont choqués des ruines que l'on aperçoit. L'église et le couvent des Capucins, détruits pendant le siège de M. de Bellecombe, n'ont point été réparés ; plusieurs autres maisons, sur le bord de la mer du côté du sud, pareillement détruites, ne sont plus que des masures ; le coup d'œil par conséquent en est triste » (83) Cependant, quand on est débarqué, la scène change. Le voyageur ne peut pas se lasser d'admirer la grandeur de la ville. Le palais du gouverneur qui décore la place d'armes, le frappe par son caractère de noblesse et « si tout répondait à ce début, ajoute Degrandpré, Pondichéry serait la plus belle ville de l'Inde ». (84)

La ville de Pondichéry est divisée en deux parties séparées par un fossé : la ville Noire et la ville Blanche ; cette dernière s'étend sur le bord de la mer. La ville Noire possède une population de près de quatre-vingt mille âmes et une cathédrale qui appartient à un couvent de Jésuites français. La ville Blanche est moins grande. Elle contient de très belles maisons pour la plupart sans étages.

Un voyageur qui à cette époque, débarquait dans l'Inde muni d'une somme considérable, trouvait, nous dit Degrandpré, tout ce qui lui était nécessaire pour son séjour dans ce pays ; il n'avait qu'à se donner la peine de choisir. Tout lui

était fourni par les *dobachis* qui se présentaient aussitôt qu'un bateau arrivait et se chargeaient, moyennant argent, de satisfaire à tous les besoins des voyageurs.

De Pondichéry Degrandpré se rend à Calcutta, ville très importante à la fin du XVIII^e siècle et considérée comme une des plus belles du monde. Elle était occupée par les Anglais et paraissait très prospère. Comme Pondichéry, Calcutta est divisée en deux parties : l'une à l'usage des Européens et l'autre des indigènes. La ville Blanche, disposée à la manière européenne, contient de fort belles maisons, de beaux parcs et jardins. On y voit des courses de chevaux et des voitures comme en Europe.

Avant de quitter l'Inde, Degrandpré traverse Madras où il est témoin de la puissance grandissante des Anglais.

La relation de Degrandpré, malheureusement très peu connue, est importante surtout par la lumière qu'il jette sur la politique des Anglais et des Français dans l'Inde et aussi par la description qu'il donne de Madras, Calcutta et Pondichéry. L'historien de l'Inde y trouvera des renseignements très utiles sur la lutte entre les deux peuples européens qui essayaient de fonder un empire dans ce pays.

CHAPITRE IV

Les Missionnaires français.

On n'a pas de faits précis sur l'évangélisation de l'Inde dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Il paraît que les disciples de saint Thomas y prêchèrent, pendant quelque temps, la foi catholique. Les Nestoriens qui y pénétrèrent vers le ix^e siècle répandirent leurs hérésies ; les anciens disciples de saint Thomas les écoutèrent avec une foi aveugle et se rallièrent à eux. Dans les cinq siècles qui suivirent, quelques rares missionnaires choisirent l'Inde comme champ de leurs travaux ; mais leur succès fut médiocre et ceux qui n'y moururent pas, partirent découragés en récitant une dernière prière.

La découverte de la route des Indes Orientales par Vasco de Gama ouvrit un nouveau champ aux activités des missionnaires. Les Portugais, en s'établissant dans l'Inde, s'employèrent à gagner ces nouvelles contrées au Christ. Le roi de Portugal envoya avec ses troupes un vicaire épiscopal et quelques prêtres, premiers missionnaires dans l'Inde depuis le Moyen âge. Débarqués à Calicut, les franciscains commencèrent leur tâche, en convertissant un Brahmane et quelques parias ; mais une révolte contre les Portugais mit subitement fin à cette première œuvre d'évangélisation. Malgré le zèle des rois de Portugal et du vice-roi Alfonse d'Albuquerque, malgré l'enthousiasme des missionnaires, la foi chrétienne ne faisait pas de progrès dans l'Inde. Les Indiens

avaient conçu envers les Portugais une haine insurmontable; la cruauté des conquérants et leurs mœurs dérégées en éloignaient les indigènes. Les Indiens récemment convertis oubliaient leur baptême, et retournaient à leur ancienne foi. « Ce n'est que vers la moitié du siècle que nous voyons les missions languissantes prendre sous l'impulsion de Xavier un essor rapide » (85). Même ce grand apôtre ne pouvait convertir que des gens de basses classes et ceux qui gémissaient sous le joug des Musulmans. Saint François Xavier, le plus grand missionnaire des Indes, ne fit nulle part des miracles plus étonnants que dans ce pays; cependant il ne pouvait persuader aucune personne appartenant à une caste élevée à se convertir. Il se plaint lui-même dans ses lettres de l'aveuglement et de l'opposition de ces peuples.

Après la mort de ce saint, les missionnaires perdirent courage et plusieurs voulurent abandonner un champ aussi stérile. Les missionnaires, en grande partie des Portugais, subissaient les conséquences de la haine attachée au nom de farangis. Ce fut le Père Robert de Nobili qui montra le premier que le mépris des indigènes envers les missionnaires rendait stérile le travail de ces derniers. Jusqu'alors les religieux n'avaient pas respecté les préjugés et les mœurs des Indiens. « Ils s'habillaient et mangeaient de la viande et ne faisaient aucune distinction de castes. Ils n'avaient même pas gagné les sympathies des parias parce que ceux-ci n'avaient pas d'opinion à eux; les hautes castes méprisaient les prédicateurs de l'Évangile, les parias les imitaient » (86). Le Père Robert de Nobili entreprit de faire tomber la barrière. « Pour y réussir, il vécut à la façon des Sanyassis, s'astreignant à un régime sévère de lait, de riz et d'herbes, pris une fois par jour, s'habilla comme les Sanyassis d'une longue robe de toile jaune, d'un voile blanc ou rouge et d'une toque en forme de turban, auxquels il ajouta sur la poitrine, le panul ou cordon distinctif des brahmes, composé de trois

fil d'or et de deux fils d'argent » (87). Dans l'administration des sacrements, aussi bien que dans ses rapports avec les parias, il respecta les préjugés du pays. Beaucoup de religieux de la Compagnie de Jésus suivirent son exemple en s'adaptant aux usages établis et en tenant compte des préjugés des indigènes.

En 1568, Akbar, le roi philosophe qui avait alors vingt-cinq ans et qui s'intéressait vivement aux questions religieuses, écrivit au vice-roi portugais une lettre dans laquelle il le priait d'envoyer à sa cour quelques missionnaires pour discuter avec les Mullahs Mahométans de questions théologiques. Les pères jésuites portugais acceptèrent avec empressement cette invitation et le Père Monserrat qui fut chargé de la mission se mit en route pour Fatehpour où demeurait alors le grand Mogol. Dans les débats entre les Mullahs et les missionnaires, Akbar trouva de chaque côté la même intolérance. Ceci ne pouvait plaire à un homme qui respectait toutes les religions et voyait du bien en chacune d'elles. Les pères jésuites entretenirent l'espoir de convertir l'empereur qui paraissait avoir une grande révérence pour le christianisme ; mais ils ne connaissaient pas assez cet homme remarquable qui considérait les discussions religieuses comme un divertissement intellectuel. Akbar leur donna liberté entière de prêcher leur foi, mais seulement auprès des adultes. Si Akbar et son fils Jehangir semblaient désireux de gagner l'amitié des jésuites et paraissaient avoir un grand respect pour les prêtres, c'était seulement pour s'assurer l'aide militaire des Portugais. Les jésuites portugais jouaient en effet un rôle important dans la politique de leur pays ; ils étaient à la fois des missionnaires zélés et des agents non-officiels du gouvernement portugais.

Telle était la situation quand les jésuites français arrivèrent pour assumer à leur tour le rôle d'évangélistes.

Lorsque sous le règne de Louis XIV, la France eut acquis Pondichéry et quelques autres villes dans le Bengale et sur la côte de Coromandel, « le roi fit passer dans l'Inde des missionnaires habiles, versés dans les sciences de l'Europe » (88). Les Pères Tachard, Fontenay, Bouvet, Gerbillon, Le Comte et Visdelou furent les premiers missionnaires français aux Indes ; ils furent suivis de plusieurs autres qui se répandirent dans divers royaumes de la péninsule.

Vers le commencement du XVIII^e siècle, il y eut trois grandes missions françaises dans le sud de l'Inde. La première était la mission de Maduré qui s'étendait du Cap Comorin jusqu'à Pondichéry. Le véritable fondateur de cette mission fut le père de Nobili (1608). La deuxième était celle de Maïssour, grand royaume au Nord du Maduré. Le Maïssour fut d'abord évangélisé par les Dominicains, mais leur apostolat fut interrompu au bout de quelque temps. Les Franciscains les remplacèrent ; ces prédicateurs ne laissèrent pas de traces de leurs œuvres et ce furent surtout les Jésuites qui fondèrent la mission de ce pays. Dès le milieu du XVII^e siècle, les rajahs de Maïssour avaient assuré leur protection aux missionnaires qui avaient toute liberté d'établir des églises et de convertir les Indiens. Au XVIII^e siècle, le Père Cinamique fixa à Seringapatam le centre de l'administration. Le Père Mauduit fut le premier missionnaire français qui y prêchât l'Évangile.

La troisième mission était celle de Carnate. Elle commençait à Pondichéry et était bornée au Nord par l'Empire du Mogol. Cette mission avait été fondée par des religieux de la Compagnie de Jésus, qui s'y étaient fixés après avoir été chassés du Siam par la révolution. Les plus célèbres d'entre eux étaient les Pères Tachard, Mauduit et Bouchet.

Dans aucune autre partie du monde peut-être, les missionnaires ne trouvèrent de plus grands obstacles que dans l'Inde. L'œuvre d'évangélisation y était devenue très diffi-

cile pour plus d'une raison. Nous avons déjà dit que les Indiens avaient conçu une haine presque insurmontable pour tous les Européens qu'ils appelaient faranguis. Le spectacle de toutes sortes de débauches et de vices auxquels s'étaient adonnés les Portugais, leur avarice, leur ambition, leur cruauté en avaient éloigné les indigènes et personne ne voulait écouter la foi prêchée par les missionnaires. Le régime des castes opposait de tous temps une barrière infranchissable à l'œuvre des missionnaires. En recevant le baptême un Indien devient un « hors-caste », un réprouvé, un être méprisable. Or pour un Indien, il n'y a aucune punition plus dure à supporter que d'être chassé de sa caste. La peur de la perdre a toujours empêché les indigènes de changer de religion.

Comme il est impossible aux Chrétiens de convertir les Indiens, nous voyons les missionnaires s'introduire comme « Sanias Ramabour », c'est-à-dire, comme prêtres ou religieux romains venus aux Indes du Nord afin de s'instruire auprès de leurs confrères les Brahmanes et de les instruire en retour. Pour se mettre à couvert de tout soupçon, les missionnaires deviennent Indiens eux-mêmes. Ils s'habillent à la façon des Brahmanes et s'adaptent aux manières et à la nourriture des Indiens. Ils adoptent leurs usages et apprennent la langue et les coutumes du pays, quoiqu'elles leur paraissent gênantes et rebutantes. Le Père Bouchet dans une lettre adressée à un missionnaire de la Compagnie de Jésus, donne une description très vivante de la vie pénible que les prêtres jésuites menaient dans l'Inde (89). Il constate que la vie des religieux dans les missions de l'Inde est des plus austères ; que la nourriture consiste en riz et en légumes cuits d'une manière peu ragoûtante : que les ceufs, la viande le poisson, le vin et toute liqueur enivrante sont défendues aux missionnaires qui sont d'ailleurs condamnés à des jeûnes fréquents. Il n'est pas permis à un Sanyassi de prendre son

repas le soir et les « brahmes du Nord » doivent se conformer à cet usage. Comme logement, ils ont une cabane de terre couverte de paille, qui devient fort incommode pendant la saison des pluies. « Trois ou quatre vases de terre sont tout le mobilier du missionnaire. Dans l'un il met ce qui lui est nécessaire pour le Saint-Sacrifice de l'autel ; les autres servent à mettre le riz et autres choses semblables. Des feuilles d'arbres tiennent lieu de tables, de plats, de nappes et de serviettes. C'est sur ces feuilles qu'on pétrit en quelque sorte le riz avec les herbes et l'on en fait des petites boules qu'on avale » (90). Les religieux sont obligés de faire de longs voyages pour rendre des visites aux malades et entendre les confessions. En quelque saison qu'ils voyagent, ils ont beaucoup à souffrir à cause de la chaleur, de la pluie, des voleurs et des serpents venimeux. Ajoutons à tout cela la peine que les missionnaires doivent se donner pour apprendre les langues du pays. A un âge déjà avancé les difficultés qu'ils éprouvent à s'assimiler les éléments d'une langue si différente de celles qu'on apprend en Europe sont considérables. Le Père Tachard nous fait connaître d'autres coutumes extrêmement gênantes telles que de se laver tous les matins et avant les repas dans un étang public ou de mener une vie d'extrême solitude.

Ce ne sont pas les seules difficultés qui surgissent devant les missionnaires. Comment prêcher l'évangile à un peuple chez lequel il existe tant de cloisons étanches entre les diverses castes ? Pour le succès de leur apostolat les missionnaires sont obligés de respecter cette institution sociale et de tolérer certains usages établis chez les diverses castes.

Dans les églises destinées aux gens de toutes les classes, il y a des places spéciales pour les parias qui sont séparés des autres par de petites parois. Les parias ne peuvent se présenter à la même table de communion. Pour atteindre les basses castes sans offusquer les autres, les missionnaires

remplissent en cachette leur devoir auprès des parias. Plus tard, ils adoptent un moyen différent. Ils décident qu'il devra y avoir des missionnaires pour les Brâhmanes et les gens de hautes castes et qu'ils seront désormais connus sous le nom de brahmes Sanyassis. Ils créent une autre classe de missionnaires apostoliques pour remplir leur ministère auprès des Indiens des castes inférieures. Ces missionnaires prendront le nom de Pandaram Sanyassis, le mot Pandaram désignant un religieux inférieur au Sanyassi, mais professant la même foi et le même genre de vie.

Pour faciliter leur œuvre évangélique, les missionnaires fondent un autre ordre de serviteurs de Jésus, qui s'appellent des catéchistes. Ceux-ci sont initiés par les religieux aux mystères de la religion catholique. Ils précèdent les missionnaires et vont de village en village enseigner aux autres ce qui leur a été appris. Ils tiennent des registres exacts des personnes qui sont en désaccord, de celles qui ne mènent pas une vie exemplaire et de l'état des endroits qu'ils visitent. Les missionnaires suivent les catéchistes et achèvent l'œuvre commencée par ceux-ci. De même que des prêtres, il y a des catéchistes distincts pour les Brâhmanes et pour les Parias.

Il faut reconnaître que l'œuvre évangélique de ces missionnaires peut être comparée tout à leur avantage à celle des missionnaires portugais de la Compagnie de Jésus et même des religieux français d'autres ordres. Le Père Lavaur et le Père Tachard exceptés, ils n'ont pas joué de rôle politique. L'église catholique dans l'Inde, au xvii^e et au xviii^e siècles, n'a pas beaucoup de dignité et les cérémonies sont pleine d'idolatrie. Les églises des Jésuites français et celle de Pondichéry, dit Degrandpré, sont les seules dans l'Inde où la religion ait conservé la décence qu'elle doit avoir ; « les autres n'offrent dans leurs cérémonies que des comédies burlesques » (91) Les pères jésuites ont compris l'importance

qu'il y avait à instruire les convertis, à gagner leur affection et leur confiance, à employer la persuasion au lieu de la force. Les horreurs de l'Inquisition ont été inconnues chez les pères français et l'intolérance en matière de religion, qui avait aliéné la sympathie des indigènes, n'a jamais été pratiquée par les religieux français de la Compagnie de Jésus. Leur conduite envers les Hindous a été d'une grande sagesse et leur succès n'en a été que plus grand. Les pères Jésuites français ont fait des recherches utiles sur la littérature et les sciences de ce pays. Malgré toutes les difficultés de cette tâche ils se sont mis à l'étude du sanskrit et ont essayé de comprendre le génie et l'esprit des Hindous. Ils ont emporté quelques manuscrits sanskrits très précieux et les lettres qu'ils ont écrites de l'Inde sur les mœurs, la culture et la politique des Indes, quoiqu'elles ne soient pas toujours exemptes de préjugés, ne sont pas sans intérêt pour l'historien de l'Inde.

* * *

L'un des premiers missionnaires français de la Compagnie de Jésus qui aient choisi l'Inde comme théâtre de leur travaux apostoliques, fut le Père Tachard, envoyé par Louis XIV au Siam en 1685. Il y apprit la langue du pays et, l'année suivante, accompagna les ambassadeurs que le roi de Siam avait envoyés à Louis XIV et au Souverain Pontife. Il repartit pour le Siam en 1687, mais deux ans plus tard la mission du Siam ayant été ruinée par la chute du roi et de son ministre, il se rendit avec les autres missionnaires à Pondichéry où il resta jusqu'en 1693. Dans le courant de cette année, après la prise de Pondichéry par les Hollandais, il fut fait prisonnier et envoyé en Europe. Il revient dans l'Inde en 1696 et débarque à Surate. De là, il passe à Chandernagor où il fonde un petit séminaire pour les enfants français et portugais. Son séjour au Bengale fut de courte

durée car il reçut de France l'ordre de se rendre au Siam avec une ambassade qui partait pour ce pays. Le voyage du Père Tachard prit les apparences d'une marche triomphale. Un éléphant de guerre marchait en tête, portant la lettre de Louis XIV ; les trois jésuites suivaient sur d'autres éléphants, les gouverneurs des villes et des provinces les recevaient à chaque étape avec tout l'honneur et les marques de respect imaginables ; enfin le roi leur fit le meilleur accueil » (92). Cependant, l'attitude du roi de Siam manquait de sincérité et le Père Tachard, s'apercevant que sa mission n'avait pas de résultats heureux, choisit de nouveau l'Inde comme champ de son activité. Après avoir visité les divers ports entre Surate et le Cap Comorin, il parcourt la côte de la Pêcherie, et celle de Coromandel. Ce missionnaire était très bon observateur ; les renseignements qu'ils nous a laissés sur ces pays sont précieux et d'une grande exactitude.

Les côtes de Malabar, de Travancor et de la Pêcherie que le Père Tachard parcourut étaient presque toutes chrétiennes et sous l'influence des Jésuites. Le missionnaire fut très touché de l'accueil chaleureux qu'on lui faisait partout où il allait. Les enfants pauvres venaient à sa rencontre au son des tambours et des trompettes, en portant des banderoles en forme de bannière et en tenant à la main de petites clochettes. En apercevant le prêtre, les enfants poussaient de grands cris de joie et s'approchant de lui, se jetaient à ses pieds. Ils reprenaient ensuite leur marche et divisés en deux chœurs se mettaient à chanter les hymnes chrétiens. La croix et les bannières précédaient une sorte de procession. A l'entrée de la bourgade les hommes et les femmes, disposés en deux groupes, se livraient à mille démonstrations de joie.

Chaque missionnaire sur la côte de la Pêcherie avait sous sa protection au moins trois ou quatre mille chrétiens. Les chrétiens de diverses églises rivalisaient les uns avec les autres

dans l'exercice de leurs devoirs religieux. Cependant les parias, ces chers enfants de saint François Xavier se distinguaient selon le Père Tachard, de tous les autres par leur règle et leur attachement à la religion catholique.

Le Père Tachard restera célèbre comme le véritable fondateur de la mission de Carnate. Une fois établi dans le chef-lieu de la colonie française, il envoya des Jésuites à l'intérieur de cette province. Il fonda à Pondichéry des écoles publiques où l'on pouvait élever les jeunes Indiens. A titre de supérieur de la mission française, le Père Tachard prononça l'oraison funèbre de François Martin, fondateur de Pondichéry, mort le 31 décembre 1706.

Considérant que la mission du Carnate était suffisamment bien établie, le Père Tachard résolut de passer dans la province de Bengale. « Ce fut avec regret, écrit-il, que je quittai Pondichéry. Je savais assez la langue Malabare pour confesser, pour catéchiser et même pour lire et comprendre les livres du pays. Il fallait à Bengale commencer à apprendre une langue toute nouvelle » (93). L'âge n'avait donc point ralenti son zèle infatigable.

On a souvent accusé le Père Tachard d'avoir trop mêlé la politique et les affaires temporelles à la religion. Le Père Charles de la Breuille écrivait à son sujet au Père Général de Pondichéry: « Ces affaires de cour auxquelles il était mêlé ne pouvaient avoir que de fâcheux résultats, nuire à l'esprit intérieur, causer l'effusion du religieux vers les choses vaines et curieuses et le rendre délicat, exigeant, sans parler du danger de l'orgueil. Il s'en suivait que la mission était envahie par les séculiers au grand détriment des choses spirituelles et temporelles » (94). Quoi qu'il en soit, le Père Tachard a rendu de grands services à l'Inde ; son Journal et ses lettres contiennent des observations scientifiques et des remarques sur la physique et la géographie, qui sont pour la plupart exactes.

* * *

Le Père Mauduit partit pour la mission de l'Inde en 1685. Il fit son noviciat dans le Maduré où il apprit la langue et les coutumes du pays. Ses supérieurs le choisirent pour fonder la nouvelle mission du Carnate et au début du XVIII^e siècle, il avait déjà commencé son œuvre. En 1701, il entreprit un voyage de deux mois dans le Carnate afin de s'informer des lieux où il pourrait construire des églises et pour prêcher l'évangile dans les territoires situés au nord-ouest de ce pays. Parti de Carouvepondi, qui est situé tout près de Conjeeveram, capitale du Carnate, il s'arrêta à Arcot, grande ville fort peuplée, mais sale et mal bâtie, y prêcha sa religion, et continuant son chemin, se rendit à Velour à l'Ouest d'Arcot. Il y passa pour un Sanyasi d'une grande autorité, ce qui lui attira beaucoup de considération. Traversant ensuite des bois épais et des montagnes inaccessibles, il gagna Kolar située à trente lieues de Pondichéry vers le nord-ouest, dans le royaume de Maïssour. Après un court séjour dans le pays, il se mit en route pour regagner Carouvepondi.

Au dire du Père Tachard, le Père Mauduit fonda deux églises, l'une à Carouvepondi, l'autre à Eroudougan, ville située à trente lieues de Pondichéry vers le nord-ouest. Puis dans l'intérêt de son ministère et pour comprendre les sciences et la philosophie des Brâhmanes, il étudia la langue sanskrite. En 1703 il fut jeté en prison d'où il écrivit en ces termes au Père Tachard : « J'ai été battu, bafoué et meurtri, jusqu'à la mort avec mes bons catéchistes ; mais je suis encore vivant et en état de rendre service à Dieu si mes péchés ne m'en rendent pas indigne. On m'a tout pris et je vous prie de me secourir » (95). Il fut nommé Supérieur du Carnate en 1704 ; sept ans plus tard, victime de la haine des Brâhmanes il fut empoisonné par eux et mourut à Carouvepondi.

* * *

Le Père Papin fut un des premiers missionnaires des Indes Sa présence est mentionnée à Chandernagor en 1698; en 1711 il fut nommé Supérieur du Bengale. Il nous a donné des renseignements intéressants sur l'industrie et la science de médecine chez les Hindous. L'habileté et l'adresse des ouvriers lui semblaient surprenantes. Il mourut à Chandernagor en 1712.

* * *

Comme le Père Tachard, le Père Bouchet fit partie de l'expédition de Siam en 1687; il en fut expulsé par la révolution de 1688, et passa dans la province de Malabar. Il se consacra à la mission de Maduré où il travailla pendant douze ans avec beaucoup de zèle et de succès. Il fonda la fameuse résidence d'Our, près Trichinopoly, y bâtit une très belle église et la statue de la Sainte Vierge qu'il y plaça, devint l'objet d'un pèlerinage où chrétiens et païens affluaient.

Grande était la réputation du Père Bouchet comme missionnaire. Il écrivit de Maduré : « J'ai soin de trente petites églises et d'environ trente mille chrétiens, je ne saurais vous dire le nombre des confessions; je crois en avoir eu plus de cent mille » (96). La mission de Maduré florissait sous sa direction; le Père Tachard le demanda au Père Général et l'obtint pour fonder la nouvelle mission du Carnate. Peu après, il fut nommé supérieur de la nouvelle mission. Le succès de son œuvre apostolique excita contre lui les Brâhmanes. Le Père Tachard parle des persécutions dont le Père Bouchet fut l'objet. « On l'a mis en prison avec ses catéchistes, et on l'a menacé de le brûler tout vif et de lui faire souffrir des tourments qui font horreur; on était sur

le point de lui envelopper les mains avec de la toile de coton trempée dans de l'huile et on devait y mettre le feu lorsque Notre-Seigneur détourna les juges de se servir d'un supplice si violent » (97)

Ses travaux apostoliques n'empêchèrent pas le Père Bouchet de cultiver les sciences et d'envoyer en Europe de longs récits sur les usages, les mœurs, l'administration, la justice et les langues du pays. Il étudia les livres sacrés des Hindous et montra les rapprochements entre l'histoire sainte et l'histoire profane de la Grèce et de Rome. La géographie ne manqua pas de l'intéresser. Parmi les récits de ses voyages se trouvent des descriptions des côtes de la Pêcherie, de Coromandel et de Malabar qu'il avait parcourues à pied.

* * *

Le Père Pierre Martin quitta la Perse pour se rendre aux Indes vers l'an 1700. Aussitôt arrivé à Surate, il passa dans le beau royaume de Bengale dont il s'appliqua sérieusement à apprendre la langue. Au bout de cinq mois, il en savait assez pour pouvoir se déguiser et s'introduire dans une fameuse université de Brâhmanes. On avait alors des connaissances très superficielles sur la religion des Hindous et il fut décidé que le père Martin resterait deux ou trois ans, pour s'initier à fond à l'Hindouisme. Cependant, à cause de la guerre entre les Hindous et les Mahométans, il fut envoyé à Pondichéry où il passa à la mission du Maduré. Il se dépensa pendant quatorze ans dans les postes les plus difficiles, endura la prison et les mauvais traitements, travailla pendant deux ans dans la mission du Carnate et enfin fut prié par les Pères du Carnate d'aller à Rome en qualité de Procureur de la mission (98). Au cours de ses voyages, le Père Martin avait appris plusieurs langues, il pouvait parler et lire avec facilité le turc, le persan, l'arabe, le bengali et le portugais.

* * *

Le Père Pons arriva aux Indes vers 1726. Après être resté pendant quelques années à Tanjore il passa au Bengale, où il fut nommé supérieur de la mission française. Il s'était adonné à l'étude de la littérature indienne et composa une grammaire sanskrite et un traité de poétique sanskrite qu'il envoya en Europe. Dans une lettre au Père du Halde, il a bien résumé ses impressions sur la poésie, la grammaire et la philosophie des Brâhmanes. Il s'intéressa aussi à la science ; avec le Père Boudier il visita Delhi et Jaipour pour y faire des observations scientifiques.

* * *

Le Père Cœurdoux, savant et religieux à la fois, a laissé sur l'Inde des écrits d'une réelle importance. Il débuta dans ce pays en 1732. Il fut d'abord attaché à la mission du Carnate, mais sa mauvaise santé l'obligea à se retirer à Karikal, d'où il passa à Pondichéry, comme supérieur de la mission française. Cet apôtre des Sûdras était aussi le fondateur d'un couvent de Carmélites dont il eut la charge jusqu'à sa mort. Ce couvent subsiste de nos jours.

A l'époque où le Père Cœurdoux exerçait les fonctions de supérieur de la mission française, les religieux de la Compagnie de Jésus furent attaqués avec beaucoup de véhémence par les missionnaires d'autres ordres, surtout par les Capucins. La question des rites Malabars s'était envenimée et l'on accusa furieusement les Jésuites d'avoir trop mêlé le paganisme à la religion catholique en respectant certains préjugés et certaines coutumes des Indiens. Le Père Cœurdoux fut obligé de réfuter les calomnies colportées contre les religieux de sa Compagnie.

Au milieu de tous ces ennuis et tracas, il trouva le temps

d'étudier l'industrie du pays. Il a donné des indications utiles sur les toiles peintes et les mesures itinéraires en usage aux Indes. On cherchait en Europe depuis longtemps l'art de fixer les couleurs et de leur donner cette adhérence qu'on admire dans les tissus indiens. Il est intéressant de noter que ce fut un missionnaire français et non pas un industriel qui fit cette découverte.

* * *

Le Père Calmette avait trente-trois ans quand il partit pour l'Inde en 1725. Débarquant à Pondichéry, il se rendit aussitôt dans le Carnate. La mission du Carnate était alors assez florissante ; d'après ce religieux, le royaume comptait en 1733, seize églises. Le Père Calmette entrevit la possibilité d'établir une nouvelle mission, notamment dans l'Orissa dont le prince avait invité les missionnaires à venir dans ses Etats.

Les lettres de ce missionnaire sont très importantes du point de vue littéraire. Il fut l'un des premiers Européens ayant étudié à fond le sanskrit, la langue savante du pays. Il acheta quelques ouvrages sanskrits pour la Bibliothèque royale de Paris. Parmi ceux-ci se trouvaient les livres sacrés des Brâhmanes. Il avait même essayé de faire quelques vers en sanskrit. En examinant la science et l'art indiens, le Père Calmette trouve aux monuments du pays un air égyptien. Les fables lui semblent tirées d'Esopé ; le Zodiaque ressemble à celui de l'Europe, tout lui rappelle la Grèce. Il mourut en 1740 après avoir collaboré à l'œuvre apostolique de la mission du Carnate pendant une quinzaine d'années.

CHAPITRE PREMIER.

La vie économique et sociale.

DEUXIÈME PARTIE

Les témoignages des Voyageurs.

CHAPITRE PREMIER

La vie économique et sociale.

Voyager dans l'Inde aux xvii^e et xviii^e siècles ne semble pas être plus incommode que de voyager en France ou en Italie à cette époque, quoique les moyens de transport soient bien différents. Assurer le confort et le repos des voyageurs est considéré comme l'un des devoirs principaux des Empereurs Mogols. Aussi les voyons-nous construire des routes bordées d'arbres ombrageux et qui mènent à des villes importantes. Un voyageur fatigué de sa marche et épuisé par la chaleur accablante du soleil, trouve sur le chemin des *chauderies*, espèces de bâtiments où il peut se reposer, préparer son repas et trouver de l'eau à boire.

Au cours des deux siècles dont nous nous occupons ici, les voyageurs français parcourent les différentes parties de l'Inde, depuis le Cachemire au Nord, jusqu'à l'île de Ceylan au Sud de ce pays. Malherbe de Vitré trouve un plaisir exquis à s'asseoir à son aise dans une charrette et à se laisser traîner par des bœufs qui marchent aussi vite que les chevaux. Tavernier juge que ces voitures légères, garnies de rideaux et de coussins, sont bien commodes même pour voyager à longues distances. La Boullaye considère les chevaux bien pratiques pour voyager par terre, tandis qu'Anquetil Duperron croit sage de faire une longue marche avec une caravane de Fakirs. Bernier qui a pris part à l'expédition d'Aureng-Zeb, de Lahore à Cachemire, décrit le spectacle féérique de ce

voyage. Il reste stupéfait à la vue de ce prince mogol qui se déplace avec une foule d'éléphants, de chevaux, de chariots, de palanquins et accompagné d'une armée de femmes de son sérail, d'Omras, de gardes, de porteurs, de marchands, de charpentiers, de fabricants de tentes, d'arroseurs de rues, de cuisiniers et de domestiques de tout grade.

Dans les différents témoignages que les Français ont laissés de leurs voyages on doit s'attendre à une diversité d'opinions. Le climat joue un rôle très important dans le développement du caractère et des mœurs de ses habitants. Aussi dans une contrée aussi vaste que l'Inde on rencontre divers types de races, présentant dans leurs qualités physiques, morales et intellectuelles, une fort grande diversité. Les idiomes, les habitudes et les mœurs offrent également de fréquentes divergences. On trouve peut-être plus de différence entre un Tamoul et un Mahratte, entre un Bengali et un Cachemirien, qu'entre un Italien et un Allemand.

Pendant les deux siècles qui nous intéressent la politique de l'Inde subit de très grands changements. Les fréquentes révolutions qui se produisent dans le pays vers la fin du xvii^e et le commencement du xviii^e siècle, jettent tout en confusion et provoquent la déchéance des arts, des métiers et des industries. L'Inde dont le commerce avec les autres pays du monde est très considérable sous Aureng-Zeb, présente un triste spectacle sous les successeurs de cet Empereur.

Enfin, la diversité des opinions que nous allons exposer s'explique par la différence des tempéraments et de la mentalité de nos voyageurs. Nous pourrions les diviser en deux grandes catégories : ceux qui ont parlé de l'Inde avec sympathie d'une part, et ceux qui l'ont critiquée.

Les premiers comprennent des hommes un peu crédules, tels que Sonnerat, Tavernier, La Boullaye, Thévenot, qui ont peut-être exagéré la valeur de la culture et des sciences de l'Inde ; et, d'autre part, les vrais savants, comme Anquetil

Duperron ou Le Gentil, qui ont observé l'Inde en critiques éclairés et en observateurs fins.

La deuxième catégorie se compose, d'une part d'esprits scientifiques ou pratiques (du type d'un Bernier ou d'un François Martin), qui ont eu peine à comprendre la tournure d'esprit métaphysique des Hindous et d'autre part, des missionnaires déçus.

* * *

Les voyageurs nous donnent un tableau peu favorable de la condition économique de l'Inde au xvii^e et au xviii^e siècles. Les guerres perpétuelles entre les Mogols et les Mahrattes au xvii^e siècle et la lutte des pouvoirs européens pour la suprématie politique au cours du siècle suivant ne pouvaient qu'avoir des effets désastreux sur la vie économique du malheureux peuple.

L'Inde qu'on a toujours considérée comme un pays très riche, n'est en réalité, au dire des voyageurs, que le pays le plus pauvre et le plus misérable du monde. Ce qui frappe l'attention des voyageurs, c'est la disproportion entre la richesse des uns et la misère des autres. Les princes et les seigneurs mènent une vie fastueuse, ils sont suivis d'une foule de domestiques et possèdent les plus beaux et les plus riches palais qu'on puisse imaginer. A côté d'eux les pauvres laboureurs et les misérables ouvriers ont à peine de quoi vivre.

Bernier et Tavernier nous parlent de la détresse dont souffre la plupart de la population rurale dans les territoires des Mogols. Les paysans sont à la merci des fermiers et des gouverneurs avides de s'enrichir sans aucun scrupule. Les malheureux se ruinent définitivement ou abandonnent la campagne pour aller chercher un travail plus sûr et une vie plus tranquille dans les villes. Beaucoup se font fakirs ou mendiants religieux pour ne plus avoir de soucis matériels. Ceux qui ont quelque fortune l'enfouissent sous la terre de crainte

d'être volés. Personne ne veut avouer son aisance car on craint d'éveiller la cupidité des gouverneurs ou des fermiers qui ont un pouvoir absolu sur les paysans. L'agriculture n'est pas très florissante et une grande partie de la terre n'est pas cultivée.

Au XVIII^e siècle, outre l'oppression des fermiers, les paysans souffrent encore des guerres continuelles entre les princes mogols, surtout depuis que les pouvoirs européens y prennent part. Les guerres dévastent les campagnes et les jettent dans la désolation. « Quand un Nabab ou Prince Mogol porte la guerre quelque part, dit Le Gentil, le peuple sans aucune exception déserte, abandonne son pays et va se jeter dans les endroits tranquilles ; semblable à un troupeau de moutons, il a bientôt abandonné le lieu qui lui servoit à pâturer » (99).

Des régions fertiles dans d'autre temps, ajoute-t-il, offrent à perte de vue « l'image du plus affreux désert, comme si le feu eût passé sur ces terres » (100). Chaque guerre réduit le pauvre peuple à une plus grande misère, le prive de ses bestiaux et de ses biens.

* * *

Dans le domaine du commerce et de l'industrie, l'Inde offre au XVII^e siècle un spectacle presque éblouissant. Le commerce en particulier attire des négociants de toutes les parties du monde ; ils se hâtent à Surate, alors le grand centre commercial de ce pays et le grand entrepôt de l'empire mogol. Selon Martin, cette ville offre un spectacle de magnificence et de prospérité difficile à trouver ailleurs. On rencontre dans les rues des hommes de tous les pays et leurs costumes variés font une orgie de couleurs sous la lumière éclatante du soleil tropical. Des marchandises venant de divers parties du monde remplissent les nombreuses boutiques et une grande activité commerciale règne dans la ville. Surate entretient un

commerce florissant avec la Chine, le Japon, l'Europe ; ses bateaux qui exportent de la toile, du coton, du salpêtre, de l'indigo, des épices dans les pays étrangers, rentrent avec de la soie, de l'or et de l'argent. Ce commerce intense enrichit ses marchands, l'argent coule à flots et, selon Martin, dans nul autre pays le crédit n'est obtenu plus facilement. Bernier, dans sa lettre à Colbert, remarque que l'argent une fois entré dans l'Inde n'en sort pas, car les commerçants jugent plus avantageux d'y acheter des épices, du coton et surtout des toiles tant recherchées dans le monde entier. De nombreux tisserands travaillent tranquillement dans leurs huttes ou dans les ateliers à ces belles mousselines et toiles qu'ils vendent aux commerçants étrangers.

Quel triste contraste présente le commerce au XVIII^e siècle ! Les révolutions et les guerres sanglantes d'un côté et la révolution industrielle en Europe de l'autre côté se font également sentir. Les guerres continuelles ont privé les artisans de leur travail. Les nouveaux procédés industriels et le perfectionnement des métiers mécaniques permettent à l'Europe de se passer des tissus de l'Inde qui est menacée d'une ruine totale. Tel est le tableau déchirant qui s'offre aux yeux des voyageurs.

* * *

Le Système des Castes. — En parlant de la vie sociale dans l'Inde, notamment de tout ce qui concerne les mœurs de ses habitants, nous nous bornerons aux seuls Hindous, car c'est surtout sur ce peuple que les voyageurs nous ont donné des renseignements intéressants.

Le trait qui attire surtout l'attention d'un étranger est l'organisation rigide de la société en castes. La division la plus ancienne et la plus ordinaire est celle qui classe les Hindous en quatre castes principales. La plus distinguée de toutes est celle des *Brâhmanes* ; ensuite viennent les *Kshatrias* ou

Râjas ; celle des *Vaiçyas* qui exercent l'agriculture et le commerce et enfin, les *Sûdras* ou laboureurs et esclaves. Il y a encore une multitude de gens qui s'appellent *Parias* et auxquels est refusé l'honneur d'être admis au rang de caste.

Chacune des quatre castes a ses propres attributions qu'elle doit suivre. Le sacerdoce et ses diverses fonctions pour les Brâhmanes ; la profession militaire sous toutes ses formes pour les Kshatrias ; l'agriculture, le commerce et l'élevage pour les Vaiçyas ; la part des Sûdras est une sorte de servitude. Toutes les castes sont divisées en d'innombrables autres castes. Il n'est pas facile de ranger ces subdivisions selon un ordre hiérarchique ; car les castes méprisées dans un endroit sont fort estimées dans un autre. La subdivision même varie selon les localités et des castes qui existent dans une région ne se retrouvent pas ailleurs.

La caste des Brâhmanes comporte trois principales catégories qui sont ramifiées au moins en vingt subdivisions chacune. Les lignes de démarcation sont tellement prononcées que le mariage entre les diverses sous-castes sont défendus. Les trois castes principales des Brahmanes sont les *Vaidiguers* ou *Pandjancarers* qui appartiennent à la secte de Siva ; ils font des almanachs et dirigent les cérémonies du mariage et des funérailles ; les *Sivebramnals* accomplissent les cérémonies dans les temples de Siva ; les *Strivaichevonals* sont des Brâhmanes vishnouites. Tous ces Brâhmanes se distinguent par les signes qu'ils se font sur le corps, les bras, le front et les épaules.

Les castes des Kshatrias et des Vaiçyas sont aussi divisées en un grand nombre de sous-castes, mais la caste ou les subdivisions sont les plus nombreuses est celle des Sûdras. Comme ce sont ces derniers qui exercent les professions mécaniques et accomplissent presque tous les travaux manuels et que personne d'après la coutume de cette caste ne peut exercer deux professions à la fois, les Sûdras sont répartis en nombreuses branches distinctes. Il existe ainsi dans quelques

endroits certaines castes qui ne se retrouvent plus nulle part et qui ont des coutumes très particulières.

Ce que les Français ne peuvent approuver chez les Hindous, c'est le mépris et l'indifférence que les autres castes témoignent pour les Parias, regardés comme les esclaves nés de l'Inde. L'origine de cette catégorie sociale leur semble remonter à une époque fort reculée ; elle paraît avoir été formée d'individus chassés des diverses castes soit pour leur mauvaise conduite, soit pour n'avoir pas obéi aux lois de ces castes. Ils sont hors de toute caste et regardés comme des gens infâmes, souillés, abominables et réprouvés (101).

Sonnerat nous donne un triste tableau du misérable sort des Parias. Ils ne peuvent pas entrer dans la maison d'un Indien d'une autre caste. S'ils ont quelque travail à exécuter dans une maison, on pratique une porte qui leur est exclusivement réservée. Les malheureux entrent les yeux baissés, accomplissent leur travail et sortent sans oser regarder ailleurs ou rien toucher. Ils n'osent pas regarder dans la cuisine, car s'ils le faisaient, les Indiens seraient obligés de brûler tous les ustensiles (102).

A en croire Dellon, la tyrannie exercée contre les Parias est portée à l'extrême chez les Naires de Calicut. Ces gentilshommes qui ont une grande opinion de leur noblesse, ont la plus grande aversion pour les Parias qui s'appellent *Pouliats* dans cette région. Les autres castes les considèrent comme les plus vils des hommes et presque indignes de vivre. « Ils n'ont point de maison établie ; ils sont errants et vagabonds par les campagnes, se retirent, sous les arbres, dans des cavernes ou sous de petites cabanes faites avec des feuilles de palmier » (103). Il leur est défendu de se servir d'aucune étoffe ; ils couvrent leur nudité d'écorces d'arbres ou de feuilles entrelacées. Leur malpropreté et leurs habitudes grossières contribuent à augmenter l'horreur et le mépris qu'on a pour eux.

L'indifférence avec laquelle ces êtres supportent leur misérable état est vraiment étonnante. Sonnerat remarque que le nombre des Parias est si grand que « s'ils voulaient sortir de l'opprobre où on les tient, ils seraient en état d'opprimer les autres castes ; mais ils y sont absolument insensibles » (104).

* * *

L'esprit et le caractère hindous. — L'esprit hindou tellement différent de celui d'un Européen a beaucoup frappé les voyageurs qui n'ont pas manqué de faire à ce sujet des observations très fines.

Ce que les voyageurs remarquent surtout chez les Hindous, c'est leur esprit religieux. La religion chez les Hindous ne se borne pas à la discussion des théories philosophiques abstraites. Ils ajoutent que si les inclinations, les habitudes, les mœurs présentent de fréquentes divergences suivant les localités, il y a beaucoup de traits qui sont communs aux diverses tribus à cause des croyances religieuses qui les réunissent. L'uniformité des préjugés, des manières et des règles de civilité leur donne un air de famille qu'on ne peut pas méconnaître. La religion fait partie intégrante de leur vie. Chaque action, chaque coutume ont la religion pour base. Les Hindous, doux et pacifiques, soumis depuis des temps immémoriaux aux envahisseurs et aux révolutions, ont gardé leur religion malgré toute la tyrannie et les persécutions des Musulmans. Le Père Bourzes se plaint que l'ignorance et la crainte religieuse dans lesquelles l'Hindou est entretenu par les Brâhmanes, le rendent très superstitieux. En effet, la superstition sous le nom de religion gouverne ses actions et sa manière de penser. Les Brâhmanes pour en tirer avantage lui ont inspiré une doctrine de fatalisme et pour cette raison ont introduit la science d'astrologie. L'Hindou, convaincu que les astres ont une influence sur la vie des hommes, que les astrologues

peuvent contrôler, s'empresse de consulter ces imposteurs dans toutes les affaires d'importance.

L'homme dans ce pays est la créature du destin, il n'en est pas le maître, il n'a pas de libre arbitre ; ce qui doit arriver arrivera. Il est facile de convaincre des gens sans principes, mais on ne peut pas les persuader d'agir conformément à la vérité connue. « Quant on leur reproche quelque vice ou qu'on les reprend d'une mauvaise action, ils répondent froidement que cela est écrit sur la tête et qu'il n'ont pas pu faire autrement. Si vous paraissez étonné de ce langage nouveau et que vous demandez à voir où cela est écrit, ils vous montrent les diverses jointures du crâne de leur tête, prétendant que les sutures mêmes sont les caractères de cette écriture mystérieuse » (105).

Deux autres traits qui caractérisent l'Hindou, sont l'orgueil et l'attachement qu'il a pour sa caste et sa race. Comme il ne connaît que des pays qui sont inférieurs au sien en art et en culture, l'Inde est dans son esprit la reine des nations, sa caste est d'origine divine et les autres hommes comparés à lui ne sont que des barbares. Les Mogols conquérants du pays n'ont pu gagner ni son esprit ni son estime. Les Européens ne sont à ses yeux que des gens médiocres. Toutes les nations, il est vrai, s'estiment volontiers supérieures aux autres, mais aux Indes, rien ne se trouve de niveau.

Après la caste vient la famille. Les membres de la famille sont très attachés les uns aux autres ; il existe entre eux une paix et une harmonie qui attire l'attention des étrangers. « Les Indiens, dit La Boullaye Le Gouz, demeurent trois et quatre familles dans une même chambre avec une paix et concorde qui n'est pas croyable ; les frères et les sœurs s'aiment uniquement ; la puissance du mari sur la femme s'étend jusqu'à la mort » (106).

L'Hindou a un grand respect pour la tradition. Il est persuadé qu'il n'y a rien au monde d'aussi bien réglé que ses

usages et ses pratiques. Cette idée est si profondément enracinée dans son esprit que les grandes révolutions que l'Inde a subies n'ont point opéré d'altérations appréciables dans sa manière de penser et d'agir. Ce trait de son caractère lui a empêché de faire des progrès et d'avancer avec le reste du monde. Essayer de le faire penser ou agir autrement que ne faisait son père est chose impossible ». Parmi les Gentils, dit Luillier, on trouve tant de vénération pour leurs parents que quelque menace ou promesse qu'on leur fasse, rien ne peut les obliger à travailler autrement que comme leurs pères leur ont enseigné ; et quand on leur demande la raison pour laquelle ils n'ont pas suivi le modèle qu'on leur a donné, ils répondent que leurs pères n'ont jamais travaillé autrement (107).

Tous les Français sont unanimes à constater le naturel hospitalier et charitable de l'Hindou. Il ne renvoie jamais un pauvre qui a demandé son aide sans l'avoir secouru. L'hospitalité parmi les gens de la même caste est sans bornes. Il est surtout charitable envers les voyageurs et les pauvres passants. C'est une très ancienne coutume chez ce peuple de ne laisser passer aucun voyageur sans lui offrir quelque chose et le faire reposer un moment.

La religion de l'Hindou porte avec elle la douceur, la paix, la tranquillité, elle lui apprend à appliquer sa charité jusqu'aux animaux ; il lui est défendu de faire aucun mal même à la vermine qu'il jette en quelque lieu où elle puisse chercher sa subsistance. Certains jours de fête on n'allume ni lampes, ni chandelles, et on ne fait pas de feu, de crainte de brûler les ailes des moucherons. La Boullaye a vu plusieurs fois les Indiens faire voler des tourterelles qui se trouvaient sur son chemin, de crainte qu'il ne les frappât avec sa canne. Sauver une vache de la boucherie est considéré chez eux comme un acte de charité. Thévenot avait rencontré un homme fort charitable envers les fourmis. Cet homme portait de la farine



Indienne de la Côte d'Orisa.

1850

1850

101

dans un sac ; il mettait une poignée dans tous les endroits où il rencontrait des fourmis. Ce même voyageur nous dit avoir vu également à Surate un hôpital pour les oiseaux et les animaux.

Le Père Papin a une impression favorable des qualités morales de l'Hindou, qui a, selon ce missionnaire, d'excellentes dispositions pour le christianisme. « Les Indiens, dit-il, sont fort sobres, et n'excèdent ni dans le boire, ni dans le manger ; ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre » (108). Tavernier loue la fidélité conjugale et les mœurs pures de ces gens. D'autres voyageurs affirment, au contraire, que l'Hindou est plus porté à la débauche que ne le sont les Européens, et que sa réserve vis-à-vis des femmes n'est qu'apparente. La gravité et le sang-froid apparents de l'Hindou ne l'empêchent pas d'être rancunier et vindicatif. Il est aussi d'une très grande mollesse. La paresse est son défaut incorrigible. Selon Luillier, les ouvriers sont tellement inertes qu'ils travaillent seulement lorsqu'ils ne peuvent faire autrement pour satisfaire leurs besoins les plus pressants, et juste assez pour s'assurer le strict nécessaire. Détail curieux, il leur arrive de manger à la fois toutes les provisions qu'ils ont pu se procurer et ensuite de rester plusieurs jours sans aucune nourriture.

Une autre faiblesse qu'on trouve chez l'Hindou est la poltronnerie ; sauf les tribus guerrières, les Hindous ne se montrent pas très courageux. Mais dans l'ensemble, l'impression que les voyageurs nous donnent de l'esprit et du caractère de l'Hindou est plutôt favorable.

* * *

Le mariage. — La plus grande affaire pour un Indien, l'acte le plus important de sa vie civile est le mariage. Un célibataire est considéré comme un membre inutile de la

société et un veuf s'empresse de se remarier, autrement il est regardé comme un homme sans état. Les Hindous sont tellement persuadés qu'ils sont nés pour se reproduire qu'ils se remarient tous, sauf les pénitents et les Sanyassis. Ils regardent la stérilité comme une malédiction et se remarient jusqu'à ce qu'ils aient des enfants. Quant aux femmes, elles sont toutes obligées de se marier, car c'est une opinion universellement reconnue dans l'Inde que les femmes sont créées pour satisfaire la sensualité des hommes et pour propager l'espèce. L'âge de mariage pour une fille est de cinq à neuf ans.

Sauf les personnes d'un rang élevé, telles que les *rajahs*, les princes, les ministres, la polygamie n'est pas tolérée parmi les Hindous. Même chez les grands elle est regardée comme une infraction aux lois et aux usages. On ne donne aux principaux dieux qu'une femme. Brahma a pour épouse Sarasvati ; l'épouse unique de Vichnou est Lakshmi et celle de Siva Parvati. Si un homme d'un rang inférieur vit avec plusieurs femmes, une seule peut avoir le titre et le nom d'épouse. Les autres ne sont que des concubines et leurs enfants n'ont pas le droit d'hériter des biens de leur père, si ce dernier meurt sans avoir disposé d'une partie de ses biens en leur faveur. Cependant il y a un cas où un homme peut se marier légalement avec une seconde femme avant la mort de la première ; c'est quand sa femme ne lui donne pas de fils et qu'elle est déclarée stérile après une longue cohabitation.

Un usage qui paraît choquant aux Français est celui qui permet à un homme de se marier jusqu'à l'âge de soixante ans ou davantage, tandis que les filles sont mariées le plus tôt possible. Quelle est la conséquence d'une telle coutume ? Les pauvres femmes se trouvent veuves à un âge très jeune. Une fois veuves, elles sont destinées à mener une vie austère et retirée.

Ce qui est remarquable dans ces mariages, c'est que l'inclination des futurs époux n'est pas du tout prise en considé-

ration. Le choix est laissé entièrement à la discrétion des parents. La beauté et les autres qualités corporelles ne les regardent pas. C'est surtout à la pureté de la caste qu'ils font attention.

Les Hindous ont quatre manières d'arranger les mariages (109). La première, la plus honorable et la plus distinguée, est celle qui est en usage chez les gens riches. Le père de la jeune fille refuse dans ce cas de recevoir la somme d'argent qu'il a le droit d'exiger des parents du fiancé. La seconde manière, c'est quand les parents du fiancé et de la fiancée partagent entre eux toutes les dépenses. La troisième manière qui est la plus usitée est celle où les parents de la jeune fille exigent de ceux du garçon tout ce qu'ils ont droit d'exiger d'eux. La quatrième manière qui n'est adoptée que par les gens qui n'ont absolument rien, est celle où les parents de la jeune fille paient toutes les dépenses.

Le mariage d'un Hindou ne peut pas avoir lieu sans qu'on ait consulté un Brâhmane qui examine les horoscopes des deux fiancés et fixe le jour et l'heure favorables pour la célébration du mariage. Celle-ci dure plusieurs jours et comporte des banquets, des fêtes, des processions pour lesquels les Hindous ne manquent pas de faire des prodigalités. Il y a des gens qui dépensent à cette occasion tout ce qu'ils possèdent ou contractent des dettes qu'ils ne peuvent jamais acquitter.

* * *

Les Funérailles. — Parmi les Hindous, comme chez toutes les nations, les honneurs rendus aux morts dépendent du rang que ceux-ci occupent pendant la vie. Les funérailles des Brâhmanes et des Kshatrias se célèbrent avec beaucoup de faste tandis que celles des Sûdras sont plus simples. Sonnerat remarque que les cérémonies funèbres ne sont pas les mêmes dans toutes les castes et dans tous les endroits. Elles varient

autant que les coutumes qui se pratiquent dans différentes tribus. Selon ce voyageur un Européen qui assisterait aux obsèques d'un Hindou les trouverait tragi-comiques.

On ne peut pas garder un mort longtemps dans la maison qu'il est censé souiller. On se dépêche donc de faire les obsèques de cet hôte incommode. Aussitôt qu'un malade a les yeux fermés, tous les amis et les parents se réunissent pour déplorer le triste événement. Alors commencent les lamentations et les chants funèbres que les assistants chantent ensemble et sur un ton approprié à la circonstance. Les femmes surtout remplissent le voisinage de leurs cris, en même temps qu'elles s'arrachent les cheveux et se roulent par terre. Tout cela a l'air d'une comédie, plutôt que d'une véritable douleur.

Pendant ce temps on fait des préparatifs pour les funérailles. Un Brâhmane préside aux cérémonies funèbres, il est assisté par le plus proche parent. Ce que Sonnerat désapprouve c'est de voir les Brâhmanes inspirer aux Hindous une grande frayeur des tourments de l'autre vie, afin d'exploiter la charité et la générosité des parents et des amis du défunt. Outre le don d'une vache, qu'on fait au *purohita* ou prêcheur hindou, on distribue aussi d'autres cadeaux à tous les Brâhmanes qui y assistent.

Quand les prières pour le repos de l'âme du défunt sont faites, on procède aux sacrifices; on récite à l'oreille du mort des *mantras* ou formules mystiques; on pince le nez du mort, on lui jette de l'eau sur le visage et on remplit la salle du bruit des tambours et des trompettes, afin de le réveiller s'il n'était qu'endormi. On lave le cadavre et on se fait laver les cheveux; on l'enveloppe dans une toile neuve et pure et on le met sur un brancard jonché de fleurs. Le plus proche parent donne le signal du départ et marche lui-même en tête du convoi portant un vase de terre qui contient du feu. Les parents et les amis le suivent, en pleurant et en chantant des éloges du défunt. Sonnerat nous apprend que chez les secta-

teurs de Siva, les cadavres sont enterrés ; chez ceux de Vichnou ils sont brûlés.

Un usage antique et atroce dont la fréquence a d'ailleurs beaucoup diminué au xvii^e et au xviii^e siècles, grâce à l'influence des Mahométans et plus tard des Européens, est de faire un devoir aux veuves de se brûler volontairement sur le bûcher de leurs maris. Quelle est l'origine de cette coutume inhumaine et détestable ? Il est difficile de le dire. Cette pratique révoltante a pu avoir pour cause soit la méfiance des maris (car les femmes étant obligées de se sacrifier avec leurs époux ne chercheraient jamais à se défaire d'eux par le poison), soit des motifs de vaine et fausse gloire. Les femmes montrent généralement une ténacité et un héroïsme dont il est difficile de donner une idée. Avec un sang-froid et un courage étonnants, elles montent sur le bûcher, mettent le feu elles-mêmes et se laissent dévorer par les flammes sans le moindre signe de douleur. Les Brâhmanes encouragent cette pratique pour des motifs d'avarice, car tous les bijoux dont se parent les pauvres femmes avant de monter sur le bûcher appartiennent à ces gens. Il y a une autre coutume beaucoup plus révoltante encore, c'est celle qui consiste à enterrer les veuves par degrés au lieu de les brûler.

* * *

— *L'enseignement.* — Dans l'enseignement aux Indes, les Français remarquent l'absence totale d'un système fixe d'éducation. Il n'existe aucun établissement public consacré d'une manière spéciale à propager l'instruction. Bénarès est l'un des centres intellectuels et scientifiques de l'Inde, mais Bernier ne se montre pas enthousiaste pour ce « sanctuaire » qui jouit d'une réputation chez les Européens. « Il existe dans cette ville, dit ce voyageur, l'école générale, et comme l'Académie de toute la gentilité des Indes » (110) où se rendent

tous ceux qui s'appliquent à l'étude. Il n'y a pas de collège et de classes ordonnées comme en Europe. Les Hindous ne connaissent pas les règlements d'ordre et de discipline qui peuvent imprimer aux études un caractère de continuité et d'ensemble. Leurs écoles ressemblent à celles des anciens. Les maîtres sont dispersés à travers la ville et tiennent leurs classes dans leurs maisons ou dans les jardins des faubourgs. Ces maîtres ont quatre, dix ou tout au plus quinze disciples qui passent environ douze années avec eux. Toutes ces études sont froides, parce que la plupart des Indiens sont paresseux et qu'il n'y a pas d'émulation et d'espoir d'arriver à quelque chose.

Les élèves commencent par s'initier à la langue sanskrite, puis se consacrent à l'étude de la philosophie, des Pourânas et des livres sacrés et finissent par l'étude de plusieurs sciences comme l'astrologie, l'astronomie, les mathématiques, etc.

De semblables écoles existent dans certaines grandes villes ou dans l'enceinte de certains temples ; les Brâhmanes y donnent des leçons gratuites ou payées, mais la qualité de l'enseignement dépend entièrement de la personnalité et de l'érudition des professeurs. D'autre part on rencontre un grand nombre de Brâhmanes savants qui n'ont point puisé leur savoir dans une de ces écoles publiques. Ils en sont entièrement redevables à leurs parents qui leur ont donné une éducation privée. C'est presque toujours ainsi que les sciences se transmettent de famille en famille, de génération en génération et deviennent héréditaires.

Pour l'éducation des enfants, les Indiens ont des écoles publiques installées sous les arbres ou sous des auvents dans les villes et dans les villages. L'instruction s'y borne à peu de chose. On apprend aux élèves à calculer, à écrire et à lire. Les jeunes garçons sont accroupis par terre, tenant d'une main un petit livre fait en feuilles de lataniers, d'environ dix pouces de longueur, et de l'autre main un petit stylet ou

poinçon qu'ils emploient pour écrire (111). La méthode qu'on emploie dans ces écoles, consiste à faire apprendre tout par cœur. Ce mode d'enseignement ne semble pas très pratique aux voyageurs parce qu'il tend à prolonger le temps des études. Les enfants chantonnent très haut leur leçon. Le maître est armé d'un rotin dont il se sert pour maintenir l'ordre. L'éducation des filles se fait à la maison. Elles apprennent les choses qui concernent la religion, savent bien lire et faire le ménage.

CHAPITRE II

La vie politique sous les Mogols

Quel que soient les changements politiques qui se passent dans l'Inde aux xvii^e et xviii^e siècles, le Mogol est le souverain légal de l'Inde. Même les nouveaux Etats qui s'établissent, reçoivent leur autorité de lui. Les Anglais et les Français obtiennent de lui des *Divanis* ou la ferme des impôts.

En apparence le gouvernement des Mogols est despotique et autocrate. Bernier nous le représente comme tel. Le roi dans les capitales, les gouverneurs dans les provinces imposent à tout le monde leur volonté et leurs caprices. Il n'y a pas de sécurité de propriété, le souverain étant propriétaire de toute la terre de son royaume ; l'industrie et le commerce souffrent beaucoup à cause du pouvoir arbitraire du roi et des gouverneurs de provinces, et la justice est très mal administrée (112). L'Inde, selon Bernier, est dans un état pitoyable ; il n'y a que misère et pauvreté parmi le peuple et tous les maux dont souffrent les malheureux proviennent de deux défauts majeurs du gouvernement : l'incapacité et le pouvoir arbitraire des souverains et le mauvais système d'impôts fonciers (113).

L'une des causes principales de l'instabilité et de la faiblesse du gouvernement des Mogols, est l'incapacité des rois, suite naturelle de la mauvaise éducation qu'ils reçoivent dans leur enfance et dans leur jeunesse. Aureng-Zeb, nous dit Bernier en analysant les causes de la dépravation des sou-

verains asiatiques, déclare que leur mauvaise éducation les rend incapables de remplir leur devoir avec sagesse et prévoyance. En sortant des murs du sérail, ces naifs sont facilement éblouis par toutes les nouveautés qu'ils voient autour d'eux. Malgré leur allure de dignitaires sérieux, ils sont tous mous et indignes de leur rang. Au lieu de s'occuper des affaires du gouvernement ils perdent leur temps à boire et à s'amuser avec les concubines. Insensibles aux conseils des sages, ils préfèrent obéir à leurs propres idées et sont guidés dans leurs actions par des motifs intéressés.

Les Empereurs de l'Hindoustan sont comme tous les despotes des pays orientaux dont l'ambition et l'avarice n'ont aucune limite et qui à force de vouloir tout posséder perdent tout ; à vouloir être trop riches, ils finissent par se ruiner (114). Ces despotes veulent être plus absolus que ne permettent les lois de Dieu. Il n'existe pas dans l'Inde cette noblesse, cette riche bourgeoisie, ces gros marchands, qui en Europe réussissent quelquefois à tenir en échec le pouvoir absolu du roi. Les *Omerahs* (115) ou Seigneurs de la Cour sont entièrement à la merci de l'Empereur ; leur sort dépend de sa bonne volonté. Les *Omerahs* ne peuvent être propriétaires, ni jouir d'un revenu indépendant comme le fait l'aristocratie en France et dans d'autres pays européens. C'est le souverain qui leur donne une pension, c'est lui qui les en prive. Après la mort d'un *Omerah* sa propriété passe aux mains de l'Empereur qui peut la donner à qui bon lui semble. La noblesse, l'aristocratie, les riches propriétaires de terres, qui jouent un rôle important dans la politique des pays européens, ne comptent pour rien dans l'Inde. Il n'y a ni duchés, ni marquisats, ni des classes de propriétaires qui subsistent de leurs revenus et patrimoines (116). Une fois dépourvus de leur revenu, les *Omerahs* deviennent des personnages insignifiants et sans pouvoir. Un incident comme celui de Runnymède dans l'histoire d'Angleterre ne peut avoir lieu dans l'Etat du grand

Mogol. Priver les *Omerahs* récalcitrants et rebelles de leurs pensions et de leurs revenus et les donner aux autres est un moyen très facile de les tenir subjugués.

Si le roi jouit d'un pouvoir absolu, les gouverneurs, les gens de milice, les fermiers qu'il envoie dans les provinces ne sont pas moins absolus. Le roi, propriétaire du terrain, donne aux gens de milice ou aux gouverneurs des terres à titre de pensions qui s'appellent *jahguirs*. Ces gens lèvent les impôts et donnent tous les ans une certaine somme au roi, comme les fermiers. Même lorsque le roi se réserve une partie de la terre, gouverneurs et fermiers gardent une autorité sur les paysans et beaucoup plus grande sur les artisans et marchands des villes, bourgades et villages (117). Il en résulte qu'il n'y a pas « de grands seigneurs, ni parlements ni présidiaux, comme en Europe » (118) dont ces gens peuvent avoir peur, ni cadis ou juges assez puissants pour réprimer ou contrôler leur cruauté. Il n'y a personne à qui un artisan ou un marchand opprimé par ces gouverneurs puisse faire appel. Ceux-ci abusent de leur autorité, surtout quand ils sont loin des capitales telles que Delhi ou Agra. Chacun vit dans une crainte perpétuelle de ces gens et affecte de paraître pauvre et gueux, très simple dans la façon de vivre, dans le boire et dans le manger. Les malheureux cachent leur argent dans la terre où il est très souvent perdu sans que le roi ni l'Etat, ni qui que ce soit en profite. Les terres dans ces conditions ne se cultivent que par force et de grands espaces deviennent inutilisables, car personne ne veut faire la dépense d'entretenir les fossés ou les canaux d'irrigation.

Presque personne n'est à l'abri de la cruauté de ces gouverneurs et fermiers : « Les rois, quelque bonne volonté qu'ils puissent avoir pour leurs peuples, ne sauraient presque jamais leur faire rendre la justice et empêcher les tyrannies surtout dans ces grands Etats, dans les provinces éloignées de leurs villes capitales ». La tyrannie des gouverneurs va

jusqu'à l'excès. Ils laissent mourir de faim le paysan et l'artisan. Il est vrai que le Grand Mogol envoie dans les provinces des gens qu'on appelle les *Vekanevis* et qui lui écrivent tout ce qui s'y passe, mais il arrive presque toujours qu'ils s'entendent avec les gouverneurs pour mieux voler et opprimer les malheureux.

Dans de telles conditions le commerce et l'industrie ne peuvent pas être florissants. Le trafic languit et il n'y a pas la même activité que dans les pays occidentaux, car qui voudrait travailler tant pour un tyran qui pourrait le priver de tout, ou du moins de tout le plus beau et le meilleur ? (119).

Si les commerçants sont protégés par quelque homme de la milice, ils peuvent risquer de grandes entreprises commerciales, mais même dans ce cas les patrons les traitent comme leurs esclaves et font leur part comme bon leur semble.

Les arts et les métiers sous ce système de gouvernement fleurissent bien moins qu'ils ne le feraient autrement. « Car quel cœur et quel courage pourrait avoir un artisan pour bien étudier et s'appliquer au travail, quand il voit qu'entre le peuple qui est presque généralement gueux ou le veut paraître, il ne se trouve personne qui considère la beauté et la délicatesse de son travail, chacun ne cherchant que le bon marché et que les grands ne les payent que très mal et à leur fantaisie », (120). Les artisans reçoivent très peu d'encouragements et par conséquent l'industrie souffre beaucoup.

Pour compléter le tableau de ce gouvernement despotique, Bernier donne quelques détails sur l'administration de la justice. Dans l'Inde, les opprimés et les malheureux n'ont aucun refuge pour échapper à l'injustice et la cruauté des juges. La loi qui règne et qui décide toutes choses est le bâton ou le caprice des gouverneurs. Le voyageur français en vient à conclure que si la justice est bien administrée dans l'Inde,

c'est parmi les plus pauvres qui n'ont pas de moyens de corrompre les juges et d'acheter les témoins.

D'un autre côté, nous avons le témoignage d'Anquetil Duperron, qui contredit presque toutes les constatations faites par Bernier. Si le gouvernement des Mogols est généralement despotique, affirme Anquetil Duperron, il n'a pas les effets funestes que déplorent Montesquieu et Bernier. Le gouvernement despotique est un monstre qui n'existe pas et qui ne peut exister nulle part (121). Le gouvernement de l'Hindoustan, ajoute-t-il, n'est pas arbitraire, ou du moins, il ne l'est que par abus, comme ce fut le cas du gouvernement romain sous Néron, Domitien, Commode. « L'abus du pouvoir dans les mains de ces Princes fera-t-il jamais dire que de leur temps l'Empire Romain fut, par sa constitution, sans lois ? » (122). Si les voyageurs se contredisent les uns les autres, c'est parce qu'ils ont pris l'état de violence pour l'état légal et que des motifs d'intérêt leur ont fait représenter les choses comme elles ne sont pas. Avancer que les Gouvernements des Mogols appliquent un système suivi de violence et d'injustice, « c'est confondre l'abus de l'autorité dans les mains de tel chef indien avec les principes de l'administration dont il est chargé » (123).

Dans son ouvrage sur la *Législation Orientale*, Anquetil Duperron soutient que les Empereurs Mogols ne sont pas aussi arbitraires qu'on a voulu les représenter, qu'il y a des lois dont les souverains eux-mêmes sont obligés de tenir compte, qu'il existe dans l'Inde la plus entière liberté en matière de religion ; que les sciences, les arts, l'agriculture et le commerce sont en honneur dans l'Orient ; qu'il y a des lois écrites et des coutumes ayant force de lois selon lesquelles les particuliers sont jugés ; qu'il y a des propriétés, jardins, maisons, biens mobiliers ; que les enfants, même les filles, ont droit d'hériter des biens de leur père.

Anquetil Duperron cite La Boullaye pour montrer que les

souverains qu'on croit imbéciles ont la prudence d'accumuler des trésors pour des guerres. Ils savent brider l'autorité des gouverneurs grâce à leurs *Vékanevis*, et ont appris le moyen de faire entrer l'argent dans leur Etat et de ne pas l'en laisser sortir. Comme La Boullaye il pense que « si les Européens se servoient aussi bien de la politique des Indiens, que de leurs drogues pour la santé du corps, tout en iroit mieux, l'autorité des Roys seroit plus affermie et les sujets plus contens » (124).

Selon Anquetil Duperron, il y a entre l'Empereur et ses sujets des devoirs réciproques. Il cite les paroles que les savants ont mis dans la bouche d'Aureng-Zeb parlant à son précepteur : « Ne devais-tu pas, flatteur que tu es, m'apprendre quelque chose de ce point si important à un Roi, quels sont les devoirs réciproques du souverain envers ses sujets, et des sujets envers leur souverain ? » (125).

L'illustre savant réfute l'opinion de Bernier selon lequel les affaires du Gouvernement sont réglées par le caprice d'un seul homme. La Gazette de la Cour du Mogol, qui paraît tous les deux jours, nous apprend que chaque jour, les ministres se rendent au Palais, que l'Empereur confère avec eux sur les affaires de l'administration. C'est donc un véritable conseil d'Etat. On rend compte dans ce Conseil de tout ce qui se passe dans les différentes provinces de l'Empire : des affaires étrangères qui intéressent l'Etat, des dépenses militaires, de l'emploi des revenus du Prince. Les Grands, le peuple, l'Empire entier sont instruits de cette façon d'administrer. Il y a de plus des lois que les souverains sont obligés de respecter. Avant de succéder au trône ils doivent avoir le consentement des Grands et celui du Cazi.

En principe l'autorité des gouverneurs des provinces n'est non plus ni illimitée ni arbitraire. Là-dessus encore Anquetil Duperron cite le fait que, malgré les prescriptions, l'escla-

vage demeurait encore extrême sous Aureng-Zeb et ses successeurs. Cependant, il ne faut pas blâmer le système de juridiction. « S'il y a un abus de pouvoir, c'est le reproche général qu'on fait et qu'on a presque toujours fait avec plus ou moins de raison sur toute la surface du globe, aux Cours de Justice » (126). Anquetil Duperron remarque que les princes Musulmans suivent les lois qui se trouvent dans le Coran et dans les Commentaires et que les Indiens ont aussi leurs livres de droit et de jurisprudence. Il prouve par une foule de faits que les Indiens ont un code de lois par lequel la volonté du Prince est circonscrite, qu'il y a des professeurs dont le devoir est d'enseigner gratuitement le droit et les coutumes. Dans chaque district, il y a des cours de Justice lesquelles, à en croire Anquetil Duperron, jugent en toute liberté de conscience. (127).

Les voyageurs nous apprennent que toutes les religions sont permises dans l'Inde. Les missionnaires chrétiens remplissent les fonctions de leur ministère sans être molestés. Les Mahométans et les Hindous exercent librement leurs religions respectives. Ce n'est pas là le caractère d'un despote qui craint que les nouvelles idées ne troublent la paix. Anquetil Duperron cite les voyageurs pour montrer la tolérance religieuse des Mahométans. L'Empereur Akbar s'était fait instruire dans toutes les religions. Il avait fait traduire en persan, par son ministre Abu Fuzl, les livres sacrés des Hindous. Shah Jehan, fils de Jehangir, mettait les intérêts politiques au-dessus de ceux de la religion et montrait publiquement son indifférence pour l'Islam. Dara Shakoh, fils aîné de Shah Jehan, a eu à son service un Pandit pour l'instruire dans la religion des Hindous. Ce prince a fait traduire du sanskrit en persan, par des Brâhmanes de Bénarès, les textes sacrés des Hindous qui s'appellent les *Upanishads*. Enfin Aureng-Zeb qui est très souvent représenté comme un fanatique, a jugé convenable de pousser la complaisance pour les

Rajas de ses Etats jusqu'à faire des sacrifices à la manière des Hindous.

Anquetil Duperron n'est point d'accord avec Bernier en ce qui concerne l'état des arts et des métiers dans l'Inde. Les Indiens, croit-il, montrent une dextérité étonnante à fabriquer des bijoux et des voitures. Le travail d'orfèvrerie, la dorure, la broderie, la peinture sur vases, ont attiré des commerçants de toutes les parties du monde (128). Les arts utiles sont déjà fort avancés, y a-t-il un pays où l'art de tisserand soit porté plus haut que dans le Bengale ? « On connaît les belles mousselines, dit Anquetil Duperron, qui nous viennent de cette contrée. Ces bâtiments somptueux que l'on voit dans les villes de l'Inde, ces quays d'une lieue et demie construits à Delhi par Aureng-Zeb, les chaussées dont les grands étangs sont revêtus, sont des preuves que l'Architecture y est étudiée, y a des règles » (129).

Bernier nous représente les artistes et les artisans accablés sous le joug de leurs patrons. Duperron au contraire nous donne l'exemple des artisans du pays de Miral qui se révoltent et se montrent assez puissants pour chasser Tarkhan, leur Gouverneur. « Sont-ce là ces peuples abrutis par la crainte qui osent à peine porter un morceau à la bouche de peur de mourir avant que de l'avoir digéré ? » (130). S'il arrive quelquefois qu'ils sont opprimés par les gouverneurs ou les grands seigneurs, « c'est une violence qui se voit aussi dans les Monarchies, dans les Gouvernements mixtes, et qui ne tient pas au Despotisme de l'Orient » (131).

Si le commerce n'était pas en sécurité, les Européens seraient-ils tentés de braver mille dangers, pour venir chez les Hindous, négocier avec eux ? Si le commerce n'était pas considérable, les Européens auraient-ils exposé des milliers d'hommes pour quelques milliers de roupies ? Ce n'est pas avec les Rajas et les Nababs, mais avec des particuliers que les étrangers trafiquent. La confiance, l'exactitude, avec

lesquelles les artisans exécutent les commandes, pourraient-elles avoir lieu dans un état chancelant ? (132). Il y a dans l'Inde comme en Europe des banquiers qui donnent des lettres de change non seulement pour les diverses parties de l'Inde, mais aussi pour des pays étrangers. Peut-être les Indiens ne connaissent-ils pas certains moyens de s'enrichir, tels que le trafic « en chair humaine qu'on appelle en Europe la Traite des Nègres » (133). Ils ne sont pas assez avancés en cela, mais dans le commerce honnête des marchandises, les Indiens ont autant de confiance, d'aisance et de solidarité que tous les peuples des pays libres.

La partie de l'ouvrage où Anquetil Duperron traite de la propriété dans l'Inde est la plus intéressante. Il renverse la théorie de Bernier et d'autres voyageurs selon lesquels le roi serait le seul propriétaire de la terre dans ce pays. Le Mogol a ses domaines, les particuliers ont les leurs et ceux-ci sont protégés. Un exemple très frappant est celui d'une femme hindoue qui a plaidé contre Aureng-Zeb son droit d'hériter la propriété de son mari et qui fut maintenue dans sa succession.

Anquetil Duperron cite le témoignage du voyageur anglais, Thomas Roe, selon lequel il y a dans l'Inde trois classes d'hommes, — marchands, artisans et laboureurs —, qui ne vivent pas de pensions du prince et peuvent laisser leur bien à leurs enfants. « Ces trois classes, dit Anquetil Duperron, forment la moitié des sujets du Mogol. Ajoutez les particuliers, qui sans être de ces trois classes, ne reçoivent pas de pensions du Prince, le clergé et ceux qui ne sont pas riches et vous aurez plus des trois quarts des habitants de l'Inde » (134). Pour encourager le commerce dans les villes maritimes le Prince permet aux marchands de laisser leur propriété à leurs enfants.

Il subsiste encore dans l'Inde de nobles familles et des princes hindous qui possèdent des biens héréditaires depuis

longtemps, jusqu'à des portions de certaines provinces et qui paient des impôts au Grand Mogol sans craindre d'être déposés. Les Sikhs, qui possèdent la plus grande partie du Penjab, du Multan, et du Sind, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire jusqu'au Sind et toute la région des environs de Delhi, vivent en république et reconnaissent le droit de propriété. La ville d'Agra, sur la rive de la Jumna, appartient à un clan appelé les Jates. Les Rajas d'Odeypour dont les Etats sont près du Marwar, prétendent, à cause de la noblesse de leur race, avoir la prééminence sur tous les autres Rajas. Voilà donc chez les Hindous la noblesse, les principautés héréditaires.

Il y a encore une classe d'hommes comme les gouverneurs, ou les fermiers, qui reçoivent en bénéfices des *Jahguirs*, c'est-à-dire des terres qu'ils tiennent de l'Etat et qui constituent leur domaine particulier et héréditaire.

Anquetil Duperron montre par de nombreux exemples que le Mogol est propriétaire seulement de son domaine, que le droit des premières possessions est sacré et que le despotisme tel qu'il existe dans l'Inde n'est pas opposé aux successions. Le Despotisme et le Régime arbitraire sont deux choses, continue l'auteur. Celui-ci n'est pas plus le gouvernement de l'Indoustan que celui de l'Europe sous certains Rois (135).

Voici deux caractéristiques tout à fait contradictoires du gouvernement des Mogols. Chacun des deux voyageurs donne des renseignements très utiles sur le gouvernement indien. Il semble cependant que Bernier, en parlant du despotisme illimité des Empereurs mogols, en tire des conclusions un peu trop générales. Ce philosophe regrette qu'il n'existe pas dans l'Inde une puissance constante pour réprimer le pouvoir despotique de l'Empereur comme en Europe. Il est vrai que sous le système féodal en Europe les barons ou les seigneurs féodaux savaient restreindre les rois, non pour protéger les

intérêts des masses, mais pour agrandir leur propre pouvoir.

On sait d'ailleurs que les nobles ne jouaient pas de rôle actif dans la politique du pays sous Louis XIV en France et Jacques I^{er} en Angleterre. Les devises *Divine Right of Kings* de Jacques I^{er} et de *l'Etat c'est moi* de Louis XIV prouvent que ces deux rois n'étaient pas moins autocrates ni moins despotes que l'Empereur mogol Aureng-Zeb.

En tout cas, quelle que soit la nature de la monarchie indienne, un fait est évident : la personne principale y est le souverain. Certains voyageurs nous ont fourni des renseignements sur Aureng-Zeb, le plus puissant des Empereurs mogols du xvii^e et du xviii^e siècles, ainsi que sur la vie à la cour des Mogols. Bernier en parlant d'Aureng-Zeb avant son avènement au trône, nous le présente comme « secret, rusé et dissimulé au possible » (136). Il fut longtemps fakir, c'est-à-dire pauvre derviche ou dévot qui avait renoncé au monde et abandonné toute prétention à la couronne. Il lui manquait cette galanterie d'esprit et cette personnalité agréable qui caractérisait son frère Dara. Il sut gagner l'affection et le respect de son père qui ne pouvait s'empêcher de l'estimer. De tous ses frères Dara craignait surtout ce *nemazi*, « ce grand faiseur d'oraisons » (137). Ce n'est que par la ruse, les intrigues et la trahison la plus perfide qu'Aureng-Zeb réussit à se proclamer Empereur.

Aureng-Zeb Empereur ne manquait pas cependant de qualités très estimables. Tous les voyageurs Français qui l'ont connu ont été impressionnés par son zèle religieux. Ils ont constaté que le Grand Mogol menait une vie de la plus grande austérité. Tavernier et Chardin nous peignent la vie simple et austère que mène Aureng-Zeb. Le premier nous fait connaître que l'Empereur s'est imposé une pénitence très sévère et qu'il s'abstient de la viande. Il est devenu tout maigre et pâle, car il ne vit que de légumes et de friandises et jeûne souvent. Ce monarque se couche par terre quand il fait la

pénitence et pour toute couverture il n'a qu'une peau de tigre. Cependant de l'avis de Tavernier, le zèle que l'Empereur montre pour sa religion est plutôt un moyen de faire oublier qu'il a usurpé son trône. Chardin est étonné de voir l'Empereur gagner sa vie en vendant des chapeaux qu'il brode lui-même et en copiant des extraits du Coran. Un jour qu'on lui demandait de fonder des hôpitaux il répondit qu'il comptait rendre le pays si florissant qu'il n'y aurait pas de pauvres dans le royaume.

Bernier et La Boullaye Le Gouz admirent son sens de la justice. Un discours remarquable d'Aureng-Zeb met en lumière son caractère. Un de ses plus anciens et plus importants Omerahs voyant que ses multiples affaires et l'activité perpétuelle de son esprit pourraient nuire à sa santé, lui conseille de se reposer ; là-dessus l'Empereur se tourne vers les autres Omerahs et leur dit : « Vous autres savants, n'êtes-vous pas tous d'accord qu'il est des temps et des conjectures si pressantes qu'un roi doit hasarder sa vie pour ses sujets, et se sacrifier pour leur défense, les armes à la main ? Cependant ce délicat ne veut pas que je me peigne l'esprit et que je sois obligé de consacrer mes veilles et mes soirs et quelques jours de ma vie pour le bien public et me semble me vouloir porter par ses raisons de santé à ne songer qu'à la passer doucement et à abandonner entièrement les affaires et le gouvernement aux mains de quelque visir ; et ne sait-il pas que la providence m'ayant fait naître fils de roi et m'ayant destiné à la couronne, elle m'a par conséquent fait naître, non pas pour moi seul, mais pour le bien et le repos du public, et pour procurer une vie tranquille et heureuse à mes sujets, autant que la justice, l'autorité royale et la sûreté de l'Etat le peuvent permettre ? » (138).

Une autre fois quand son frère le prie de s'occuper davantage de conquêtes et d'étendre les limites de son empire, Aureng-Zeb lui fait répondre. « Celui-là, est un grand roi qui

s'est dignement acquitté de ce grand et auguste métier et devoir des rois, de faire rendre la justice à leurs sujets » (139).

* * *

Quelles que soient les vues et les habitudes des Empereurs Mogols dans leur vie privée, la cour impériale est l'image même de la magnificence, du raffinement, de la dignité et de la splendeur royale. Même Aureng-Zeb, ascète austère dans sa vie privée, est obligé de suivre la tradition et d'avoir une cour fastueuse.

Le Grand Mogol sans une cour brillante, sans bijoux éblouissants et courtisans richement vêtus, ne ferait aucune impression sur l'esprit des multitudes accoutumées depuis des siècles à rendre hommage à un souverain auguste entouré de splendeur.

L'Empereur tient sa cour tantôt à Delhi, tantôt à Agra. Dans les grandes occasions telles que la fête du souverain et les fêtes nationales, le spectacle dans la salle d'audience ou le *Diwani-Khas* à Delhi est assez imposant pour justifier l'inscription qui se trouve sur le portail : « S'il y a un paradis sur terre, c'est ici ». Quel spectacle de splendeur féérique que ce *Diwani-Khas* ! Les murs, les piliers et même le plafond sont ornés de pierreries qui forment des mosaïques d'une beauté difficile à imaginer. Les peintures, œuvre des artistes de la Cour, et les costumes multicolores des *Omerahs* et des seigneurs complètent ce tableau d'une beauté inoubliable.

L'approche de l'Empereur est annoncée par le son aigu des hautbois, par les cymbales et les tambours. Bientôt le souverain entre dans la salle et s'installe sur le trône qui est une merveille de magnificence. Bernier nous décrit Aureng-Zeb assis sur ce fameux trône du Paon. « Le roi, dit-il, paraissait, assis sur son trône dans le fond de la grande salle de l'*Am-Kas* magnifiquement vêtu. Sa veste était d'un satin blanc à petites

fleurs et relevée d'une fine broderie d'or et de soie ; son turban était de toile d'or, et il y avait une aigrette dont le pied était couvert de diamants, d'une grandeur et d'un prix extraordinaires, avec une grande topase orientale, qu'on peut dire être sans pareille, qui brillait comme un petit soleil ; un collier de grosses perles lui pendait au col jusque sur l'estomac, de la façon que quelques gentils portent ici leur gros chapelet. Son trône était soutenu par six gros pieds qu'on dit être d'or massif et tout semé de rubis, d'émeraudes et de diamants » (141).

Les princes et les parents entourent l'Empereur ; les *Omerahs* se tiennent debout « sur une estrade couverte d'un grand dais de brocart avec de grandes franges d'or et enfermée d'un balustre d'argent » (141). Une tente qu'on nomme *aspek* aussi longue et aussi large que la salle, est tendue dans la cour. Elle est entourée d'un grand balustre couvert de plaques d'argent. Trois piliers de la grosseur et de la hauteur d'un mât de barque et quelques autres plus petits, tous couverts de plaques d'argent soutiennent la tente. Elle est rouge à l'extérieur et doublée à l'intérieur de beaux *chittes* (toiles peintes au pinceau) de Masulipatam, travaillés spécialement ; les couleurs sont vives et les fleurs si naturelles et si variées qu'on dirait un parterre suspendu. C'est ainsi que paraît la grande salle de *Diwani-Kas*. Comme chaque *Omerah* a l'ordre de parer selon ses désirs une de ces galeries à arcades, qui se trouvent autour de la cour et comme chacun veut la sienne plus belle, ce n'est que brocart du haut en bas, et que riches tapis par terre (142).

La nuit de son anniversaire, le roi se fait peser avec beaucoup de cérémonies dans une grande balance ; l'or massif, qui tient lieu des poids est distribué ensuite aux pauvres et aux chômeurs. Une ancienne coutume veut que les *Omerahs*, à ces grandes occasions, fassent au roi de beaux cadeaux en proportion de leurs appointements. Les nouveaux arrivés à la

cour et les ambassadeurs des pays étrangers ne peuvent pas se présenter devant l'Empereur sans lui faire des cadeaux qui sont quelquefois extraordinairement grands.

Sous le règne de Shah Jehan et de ses prédécesseurs, les danseuses ou *Kenchenys* jouaient un rôle important dans les réjouissances de la cour. Pour la plupart elles étaient jolies, bien mises et savaient très bien chanter et danser à la façon du pays. Elles divertissaient le prince de leurs danses voluptueuses ; mais Aureng-Zeb, puritain et ascète, n'admit jamais ces danses à sa cour.

Un autre divertissement qui termine ces fêtes et qui est inconnu en Europe est le combat des éléphants, auquel assistent le roi, les dames de la cour et les *Omerahs*. Ils jouissent de ce spectacle de divers appartements de la forteresse ; et le peuple se presse en foule vers la place sablée, en face de la rivière, pour assister à ce divertissement (143).

Même les jours ordinaires, la salle d'audience présente une apparence d'animation. Le roi paraît assis sur le trône qui est placé dans une espèce de large embrasure ou de grande fenêtre beaucoup plus élevée que la salle. Quelques-uns de ses fils se tiennent à ses côtés ainsi que des eunuques, dont les uns chassent les mouches avec des queues de paon, d'autres l'éventent avec de grands éventails ; d'autres encore se tiennent immobiles dans des attitudes de grand respect et de modestie, prêts pour les divers services. Au-dessous et autour de lui le prince voit tous les *Omerahs* et les ambassadeurs, tous debout sur un divan entouré d'un balustre d'argent, les yeux baissés et les mains croisées sur le ventre ; plus loin se trouvent dans la même attitude respectueuse les *mansebdars* ou petits *Omerahs* ; plus en avant dans la salle et dans la cour se presse une grande foule de toutes sortes de gens ; car c'est là que le roi, chaque jour, sur le midi, donne une audience générale. La levée dure ordinairement une heure et demie et pendant ce temps le roi se divertit à regarder les

plus beaux chevaux de ses écuries, qui passent en revue devant lui. On amène alors les éléphants bien lavés et peints en noir avec deux grosses raies de peinture rouge sur la tête, une belle couverture en broderie sur le dos et des clochettes d'argent autour du cou. Tous ces divertissements sont une sorte d'intermède qui précède les affaires sérieuses.

CHAPITRE III

Les Arts et Métiers

Aux xvii^e et xviii^e siècles, les arts mécaniques et les arts libéraux dans l'Inde comme dans tous les pays orientaux sont encore dans l'enfance. La machine n'existe pas. Les connaissances hydrauliques sont nulles. Fort souvent même les artistes et artisans manquent d'outils nécessaires pour accomplir leurs travaux; ils y suppléent dans une certaine mesure par une adresse manuelle et une habileté surprenantes (144).

La tyrannie d'un gouvernement despotique, la chaleur accablante d'un soleil tropical, un étroit attachement aux anciennes coutumes, sont les facteurs qui ont paralysé le progrès des arts. Avides, ignorants, et corrompus par leur vie sensuelle et la mollesse du sérail, les princes indiens ont rarement favorisé ou récompensé comme ils le méritent les délicats artistes qui meurent souvent plus misérables que les laboureurs ou les plus humbles ouvriers (145).

De même qu'ils ont toujours conservé les anciens outils, les artistes et les artisans de l'Inde ont toujours gardé les secrets et les procédés que leurs ancêtres utilisaient depuis les temps immémoriaux. Ils n'ont pas eu au cours des siècles d'autres secrets de métiers que ceux-ci. Les différentes castes des orfèvres, des tailleurs de pierre, des maçons, des tisserands ont assuré la pérennité de leur technique par transmission familiale. Ainsi ces « secrets » ne risquent pas de se perdre,

s'il est vrai en revanche que les techniques irrémédiablement fixées ne peuvent évoluer ni progresser (146).

* * *

Peinture. — Bernier parle avec admiration des œuvres d'art, d'une grâce affinée et d'une délicatesse incomparable, notamment des peintres et des miniaturistes de la Cour Mogole du XVII^e siècle. Il nous cite comme « un ouvrage merveilleux » (147), l'ornementation picturale d'un bouclier, représentant les combats d'Akbar et que le peintre avait mis sept ans à réaliser. Les artistes, dit cet auteur, ne manquent ni d'habileté ni de talent, ni de patience, mais seuls les encouragements venus de haut font défaut pour que les œuvres de valeur fleurissent avec abondance. Les artistes, ajoute-t-il, ne possèdent peut-être pas toute la technique nécessaire pour donner à leurs personnages l'éclat de la vie ; mais cela pourrait leur être enseigné par de bons professeurs qui leur apprendraient les règles indispensables de l'art (148).

Bernier nous décrit en détail les conditions d'existence de ces artistes. Ils constituent deux groupes importants. Ceux qui ont quelques prééminence sont attachés au service d'un roi ou de quelque *Omerah* puissant et ne travaillent que pour lui ; selon Bernier, les Arts, dans l'Inde ont pu conserver toute leur fraîcheur et toute leur beauté grâce à ces mécènes. Les artistes de la deuxième catégorie travaillent pour le commerce et pourraient être appelés artistes de bazar. Ils n'ont pas de talent très personnel. Ce sont d'excellents imitateurs qui se bornent à pasticher les peintres de la cour ou à exécuter de multiples copies des miniatures les plus célèbres. Ils travaillent dans les *Kar-Kanays*, sortes d'ateliers, sous la surveillance d'un patron. Ils sont payés à la journée, pas toujours selon leur mérite, mais selon le bon vouloir de leur employeur. Et ce n'est pas toujours l'espoir

du gain ou de la renommée qui les incitent à travailler mais aussi la crainte du *korah* ou fouet. L'infériorité des œuvres d'art que l'on voit à Delhi et à Lahore, n'est pas seulement due au manque de talent, mais surtout à l'abandon moral dans lequel se trouvent les artistes. Si on les encourageait, les beaux-arts fleuriraient.

Thévenot qui était dans l'Inde en même temps que Bernier, nous donne une description plus complète de l'état de cet art au XVII^e siècle. Les peintures de l'Inde, constate-t-il sont presque toutes grossières et ne conviennent pas au goût des Européens. Les meilleures sont celles d'Agra ou de Delhi. Cependant celles d'Agra sont pour la plupart indécentes et représentent des postures lascives (149). Les peintures de Delhi lui plaisent davantage, car on y trouve des sujets d'histoire assez bien exécutés, tels que les batailles et les victoires des princes. « L'ordonnance y est observée ; les personnages ne manquent pas de l'attitude qui leur est nécessaire et les couleurs y sont très belles ; mais ils font mal ressembler les visages » (150) Les artistes sont assez habiles à faire des miniatures, mais comme la plupart d'entre eux ne gagnent pas assez, ils ne s'appliquent pas à leur ouvrage avec l'exactitude nécessaire, et ils ne songent qu'à les vendre le plus rapidement possible et à en tirer de l'argent pour vivre.

Ce qui frappe Degrandpré chez les peintres hindous, est l'absence d'ateliers bien équipés. « Quant aux peintres, dit-il, ils n'en ont que pour les toiles ; ils en étendent une pièce dans leur cour, et s'asseyent auprès, car dans tout, il ne savent travailler qu'assis. Leurs outils consistent en un ou deux pinceaux de bois de bambou dont la pointe est écrasée, ce qui la réduit en fils assez gros. Avec ces mauvais pinceaux trempés dans de la couleur contenue dans une espèce de cornet de bois, ils dessinent et peignent les plus belles indiennes que nous pouvons à peine imiter en Europe.

Ils tiennent leur pinceau entre le second doigt et l'index, comme ils font la plume quand ils écrivent, mais dans ce talent ici, leur patience ne leur est pas fort nécessaire, car ils dessinent avec une promptitude admirable » (151)

Sonnerat n'a trouvé rien d'extraordinaire chez les Indiens qui « trouvent admirable un tableau chargé de rouge et de bleu dont les personnages sont vêtus d'or » (152). Ils n'ont aucune idée de perspective et n'arrondissent pas les objets. En un mot, « leurs meilleures peintures ne sont que de mauvaises enluminures » (153).

* * *

Sculpture. — La sculpture de l'Inde n'a pas été jugée de la même façon par tous les voyageurs. Sonnerat est d'avis que le goût de la sculpture n'est pas développé suffisamment dans ce pays. On ne cherche jamais à imiter la nature ; les draperies sont raides et grossières. Les statues qu'on voit dans les temples sont mal dessinées et mal exécutées. « On y remarque des bras et des jambes cassés, des têtes n'appartiennent point aux corps » (154).

Degrandpré et Le Gentil admirent beaucoup l'adresse des sculpteurs qui font preuve d'une patience inimaginable. Pour tailler le granit de la plus grande dureté, ils n'ont à leur disposition qu'un petit ciseau pointu ou une espèce de poinçon et un marteau. C'est avec ces mauvais outils qu'ils tirent de la carrière les immenses blocs de granit dans lesquels ils façonnent les statues et les colonnes de leurs pagodes. Ces ouvrages, quelque grossiers qu'ils soient, sont dignes d'être admirés par les Européens, car c'est avec la patience seule que les sculpteurs indiens viennent à bout de toutes les difficultés. Le Gentil remarque « qu'ils ont la patience de tailler et de former horizontalement, dans la carrière, la colonne avec le poinçon et le marteau, en sorte

qu'elle ne tienne plus qu'à un filet sur la longueur et en dessous, après quoi ils achèvent de détacher la colonne en rompant ce filet, toujours avec les mêmes outils » (155). Les colonnes façonnées ainsi ont vingt quatre pieds de hauteur et une base de six pieds. Il y a des colonnes dont le piédestal comporte des figures sculptées dans le même bloc ; il y en a d'autres très petites qui supportent des figures d'éléphants faites de la même pièce.

Les temples indiens portent l'empreinte des temps les plus reculés et prouvent l'antiquité, la patience, la richesse, l'adresse et la superstition du peuple qui les a bâtis. Selon Sonnerat, les pyramides d'Égypte sont de bien « modestes monuments » auprès des temples de Salcette et d'Ellora. Les figures, les bas-reliefs, les milliers de colonnes sculptées dans le même rocher témoignent d'un travail de mille années au moins. Thévenot nous donne une description vivante des pagodes d'Ellora, si renommées à cause de leurs merveilleuses sculptures. Au milieu d'une vaste plaine de bonne terre bien cultivée, on ne voit rien d'autre que des pagodes taillées dans le roc. En entrant par un portique taillé dans le rocher d'un gris noir, on voit de chaque côté une figure d'homme gigantesque également taillée dans le roc. Toutes les murailles sont couvertes de figures taillées dans le même rocher. Quand on a passé ce portique, on se trouve dans une cour carrée de cent pas. « Les quatre murailles sont le roc même qui est haut de dix toises en cet endroit, et est perpendiculaire au plan et taillé aussi uni que si c'était du plâtre où que la truelle y eut passé. Je voulus avant toutes choses visiter les dehors de cette cour et je vis que ses murailles ou plutôt le rocher est suspendu et qu'on l'a creusé en dessous ; en sorte que le vide y fait une galerie haute de près de deux toises et large de quatre à cinq. Elle a le rocher pour plafond et elle n'est soutenue que sur un rang de colonnes taillées dans le roc, et éloignée du fond de

la galerie d'environ une toise, en sorte qu'il semble que ce soient deux galeries. Tout y est fort bien taillé et certainement c'est une merveille de voir une si grande masse en l'air qui paraît si peu appuyée qu'on ne peut s'empêcher de frémir lorsqu'on y entre » (156).

Au milieu de la cour, il y a une chapelle dont les murailles sont couvertes de figures représentant diverses sortes de bêtes. A l'extrémité de la cour se trouve un escalier qui mène à une plate-forme longue d'une lieue et demie, remplie de superbes tombeaux, de chapelles et de temples taillés dans les rochers. « Il y a quantité d'autres Pagodes le long du roc et l'on ne voit autre chose durant plus de deux lieues. Elles sont toutes dédiées à quelque saint des Gentils, et la figure du faux saint à qui chacune est dédiée est sur une base au fond de la Pagode » (157).

Les pagodes sont si anciennes qu'on ne connaît pas exactement la date de leur construction. Les Gentils d'Aurengabad ont une tradition d'après laquelle toutes ces pagodes grandes et petites sont l'œuvre des géants des temps les plus reculés. La vue de ces temples nombreux et spacieux, pleins de figures et de colonnes entièrement taillées dans le roc, offre un spectacle étonnant. « On peut dire avec vérité, remarque Thévenot, que ces ouvrages surpassent la force humaine, et qu'au moins les gens du siècle dans lequel ils ont été faits, n'étaient pas tout à fait barbares, quoique l'Architecture et la Sculpture n'y soient pas aussi délicates que chez nous » (158).

* * *

Architecture. — L'Architecture de l'Inde, très différente de celle de l'Europe, a un style qui convient au climat chaud du pays et qui n'est pas dénué de beauté. On chercherait en vain des édifices de styles gothique ou roman qui sont l'orgueil des villes européennes. Par contre, les grandes

villes de l'Inde, telles que Delhi et Agra, déploient des beautés architecturales qui plaisent aux Européens. Ce qui frappe Bernier dans la ville de Delhi, c'est que les rues principales sont larges, bien pavées et ornées d'arcades. Dans les nombreuses rues d'importance secondaire se trouvent les maisons des Mansebdars ou petits Omerahs, qui ont l'air confortable. Il y en a très peu qui soient bâties de briques ou de pierres ; plusieurs sont faites d'argile et de paille. On peut voir des maisons bâties de boue et couvertes de chaume ; ainsi Delhi ressemble plutôt à un groupement de villages, qu'à une capitale d'un grand pays.

Degrandpré voit deux ordres dans l'architecture : « un très gros et très court dont les moulures tiennent du toscan ; l'autre effilé plus long et qui se termine à un chou ; non pas pareil à celui du corinthien mais qui le remplace sans avoir ses grâces » (159). Sonnerat constate que l'architecture chez les Indiens n'est assujettie à aucune règle. Les temples importants ont quelque chose de noble et de majestueux et offrent un caractère de grandeur qui excite l'admiration des voyageurs. Il existe même aujourd'hui dans l'Inde des monuments d'architecture qui sont d'une plus grande antiquité que ne le sont les ruines des Egyptiens ou des Grecs. Les nombreuses colonnes érigées à l'intérieur des temples n'ont pas de proportions fixes. Il y en a dont la base est très grosse et qui montent en s'amincissant comme un cône ; il y en a d'autres au contraire dont le sommet est plus gros que la base qui est très mince. Un autre exemple de l'irrégularité de l'architecture indienne est la forme des grandes tours placées au-dessus des portes à l'entrée des temples : on y voit des étages tantôt très bas, tantôt très élevés (160).

Si les temples offrent un spectacle agréable, les belles mosquées, les tombeaux et les mausolées, ainsi que les palais de rois et des grands seigneurs, sont d'une grandeur superbe et qu'on ne se lasse pas d'admirer, notamment à Agra. La

mosquée qui s'appelle *Gam'a Masjid* est d'une architecture superbe ; elle est bâtie sur un rocher, au milieu de la ville. Des quatre côtés de la mosquée partent de fort belles rues. Pour arriver aux portes, il y a vingt-cinq ou trente degrés de pierre. « Les trois entrées sont magnifiques, ce n'est que marbre, et leurs grandes portes fermantes sont couvertes de plaque de cuivre, très bien travaillées ; au-dessus de la principale porte qui est de beaucoup plus magnifique que les deux autres, il y a plusieurs petites tourelles de marbre blanc qui leur donne beaucoup de grâce, et sur le derrière de la mosquée s'élèvent trois grands dômes de front qui sont aussi de marbre blanc tant dehors que dedans ; celui du milieu est bien plus gros et plus élevé que les deux autres. Tout le reste de la mosquée, je veux dire depuis ces trois dômes jusqu'à la grande porte est sans couverture à cause de la chaleur du pays » (161). Cet édifice, ajoute Bernier, n'est pas construit suivant les règles et ordres d'architecture que les Européens jugent indispensables ; néanmoins il n'y a rien qui choque la vue ; au contraire tout y paraît tellement bien proportionné, bien conduit et bien entendu qu'une église bâtie dans ce style ne saurait être considérée comme laide.

L'Inde est très riche en mausolées ; le plus beau d'entre eux est celui que Shah Jehan fit élever en mémoire de sa femme favorite Taj-Mahal, réputée pour sa beauté éblouissante. Cet édifice tant admiré par Bernier, Tavernier et Thévenot, est considéré même de nos jours comme un des plus beaux du monde.

A l'extrémité Est de la ville d'Agra près de la rive du fleuve Jemna, dans un jardin d'une beauté exquise, s'élève un dôme de marbre blanc sous lequel Taj-Mahal dort son dernier sommeil. Cet édifice est si splendide que Tavernier déclare n'avoir rien vu de plus beau de toute sa vie et Bernier croit qu'on doit le mettre au nombre des merveilles du monde

plutôt que les masses informes des pyramides d'Égypte qui ne sont que des blocs de pierres arrangés en degrés les uns sur les autres.

Au sortir d'Agra, vers l'Est, on entre dans une longue et large rue pavée ; en suivant le rempart on trouve sur la moitié de la longueur un grand pavillon carré qui donne accès au jardin dans lequel se trouve le célèbre Taj-Mahal. Ce pavillon bizarre, construit en pierre rouge n'a ni colonnes, ni corniches taillées selon les ordres d'architecture qu'on trouve en Europe. Cependant il ne laisse pas d'être plaisant et mérite, selon Bernier, sa place dans les livres d'architecture européens. » Ce n'est presque qu'arcades sur arcades et que galeries ou divans sur galeries disposées et pratiquées de cent façons différentes et cependant tout paraît magnifique, assez bien entendu et bien conduit et rien n'y choque la vue ; au contraire tout y rit et l'on ne peut se rassasier de la regarder » (162).

En entrant dans le jardin on trouve diverses allées d'arbres, des parterres et un canal qui le divise en deux dans toute sa longueur. Au bout d'une longue allée, se trouve un dôme de marbre pur entouré d'une quantité de tourelles de la même matière, qui descendent par degrés. Quatre grandes arcades soutiennent toute la machine dont trois sont entièrement fermées à jour ; la quatrième est fermée de la muraille. La partie concave du dôme a des caractères entaillés qui font un très bel effet et tout le mur depuis le haut jusqu'en bas est revêtu de marbre. « Il n'y a endroit, dit Bernier, qui ne soit travaillé avec art et qui n'ait sa beauté particulière. L'on ne voit partout que Jachen ou Jad, que de ces sortes de pierres dont on enrichit la chapelle du Grand-Duc à Florence, que jaspe et que plusieurs autres espèces de pierres rares et de prix, mises en œuvre en cent façons, mêlées et enchâssées dans le marbre qui contient le corps du mur ; les carreaux de marbre blanc et noir, qui font le pavé en sont rehaussés

avec toute la délicatesse et la galanterie imaginable » (163). Au-dessus du dôme se trouve la chambre qui contient le tombeau de la reine.

A côté du dôme on trouve deux pavillons de la même architecture, entourés d'arbres et de parterres et derrière lesquels le fleuve Jemna coule doucement. Tout cela donne un air féerique à cet endroit qui ravit le cœur du visiteur.

* * *

Musique. — Le goût des Hindous pour la musique, notent les voyageurs, est si marqué qu'à chaque réunion, si peu nombreuse soit-elle, qu'à chaque fête religieuse ou civile, ils ont des musiciens pour réjouir la compagnie. Cependant la musique vocale aussi bien qu'instrumentale est dans le même état d'imperfection que les autres arts et elle n'est pas plus avancée qu'elle ne l'était il y a deux ou trois mille ans. Les instruments de musique paraissent à Sonnerat faits pour accompagner la voix. Ceux qui font le plus de bruit, sont pour eux les plus beaux et les plus harmonieux. Quant à leurs chants, ils sont sans harmonie. L'un chante haut, l'autre bas, sur quatre à cinq notes qui commencent par une espèce de bourdonnement elles vont en augmentant jusqu'à la fin du verset où elles éclatent (164).

Bernier nous communique ses impressions au sujet de la musique qu'il avait entendue à la cour du Grand Mogol. Tout d'abord l'orchestre composé de trompettes, de hautbois et de cymbales, ne produit qu'un vacarme qui étourdit le Français et lui paraît insupportable. Peu à peu, il s'y habitue, il la trouve très agréable, majestueuse et fort mélodieuse, pourvu qu'on l'entende de loin.

* * *

Danse. — La danse qui dans l'Inde est d'origine sacrée et passe pour un art de nature divine, n'est pas en grand honneur à l'époque qui nous occupe. Cependant, de même que le chant, elle a sa place dans les cérémonies religieuses des Hindous. De même les mariages, les réunions importantes, les solennités familiales sont autant d'occasions de faire venir des danseuses (165).

Les danseuses sacrées, que les Portugais ont appelées « Bayadères » et qui s'intitulent *devadâsis* (esclaves des dieux), sont entretenues aux frais des temples ; elles sont tenues à chanter et à danser deux fois par jour, matin et soir à l'intérieur du temple et à exhiber leur art dans toutes les cérémonies publiques. Le vulgaire les considère d'ailleurs comme des prostituées soumises au bon plaisir des desservants du temple qui disposent d'elles à leur gré et vendent leurs faveurs à tout venant.

Les récits des voyageurs ont valu à ces femmes une grande renommée. Degrandpré la juge cependant très surfaite. A son avis, leur toilette n'est pas aussi séduisante qu'on l'a prétendu. La seule chose qui rehausse leur beauté, ce sont leurs yeux cernés artificiellement d'un grand cercle noir dont l'effet est excellent sur leur visage et qui donne « une incroyable vivacité à leurs coups d'œil » (166).

Le Gentil estime l'habillement de ces femmes infiniment plus décent que celui des danseuses de théâtre en Europe. Leurs danses consistent « en tours de souplesse et de force » (167), en mouvements et postures lascives ; si elles n'étaient pas très habillées, leurs danses manqueraient de modestie, ce qui ne doit pas être le cas en public.

L'impression des voyageurs est que les *devadâsis* sont de toutes les femmes du monde le plus décentement vêtues.

Degrandpré se montre peu enthousiaste pour leur habillement qui est riche, mais sans goût. Leur tête et leur cou sont couverts de bijoux d'or, de pierreries et de fleurs. Les bijoux qu'elles portent aux narines révoltent les Européens ; leurs oreilles sont chargées d'incroyables anneaux d'or et de pierreries ; elles portent aux chevilles des anneaux d'or et d'argent. Le Gentil, par contre, les trouve très gracieuses dans ces vêtements qui ont quelque chose de majestueux et de noble qu'on ne peut trouver chez les danseuses européennes.

* * *

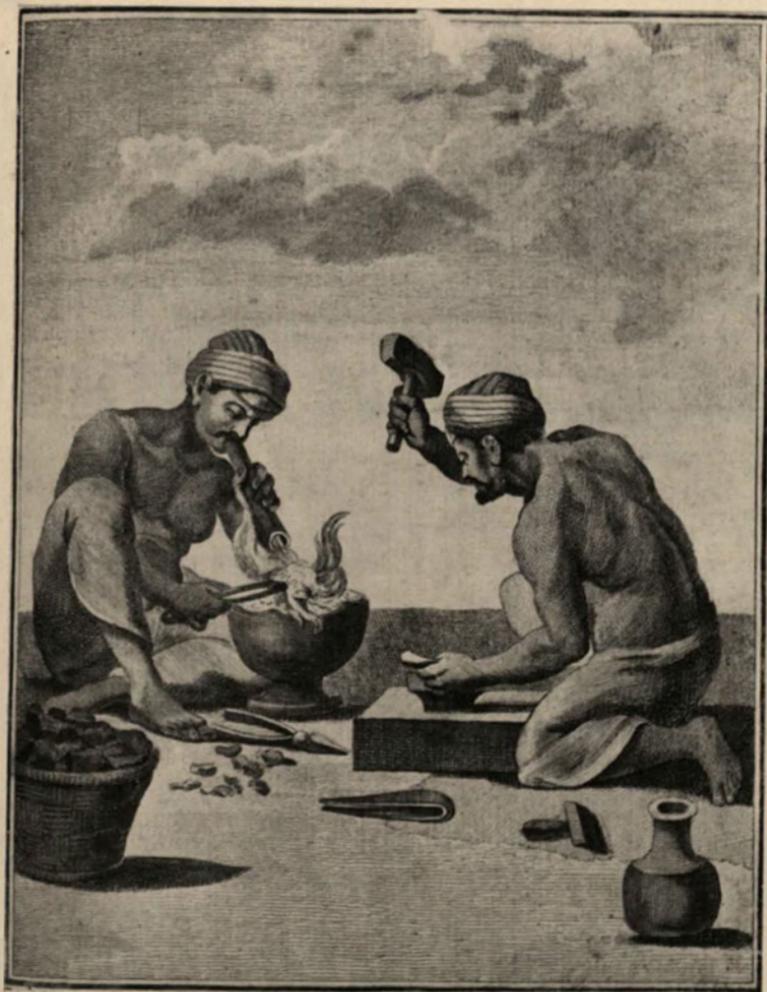
Les Métiers. — Les métiers dans l'Inde paraissent très simples parce qu'en général les Hindous emploient rarement des machines et ne se servent que de deux ou trois outils où les Européens en emploieraient plus de cent. Avec ces outils, dit le Père Papin, ils imitent si parfaitement les articles de fabrication européenne qu'on ne peut pas apercevoir de différence entre l'original et la copie ; mais ils emploient un mois à ce que les ouvriers européens font en trois jours (168). Les Hindous, selon ce missionnaire, font preuve d'une adresse et d'une habileté surprenantes dans l'exécution de leur travail. La toile qu'ils fabriquent est d'une si grande finesse qu'on pourrait en faire passer avec la plus grande facilité une pièce fort longue et fort large à travers une bague. Le Père Cœurdoux trouve qu'ils ont des moyens très simples pour exécuter les peintures sur toile qui sont tant admirées (169). Le Père Papin remarque que les Hindous sont fort adroits à faire des raccommodages. Ils peuvent si bien raccommoder une pièce de mousseline déchirée en deux qu'il serait impossible de découvrir l'endroit où elle a été rejointe.

Les orfèvres ne sont pas mieux outillés que les autres artisans. Lorsqu'on en a besoin, on envoie chercher un ou-

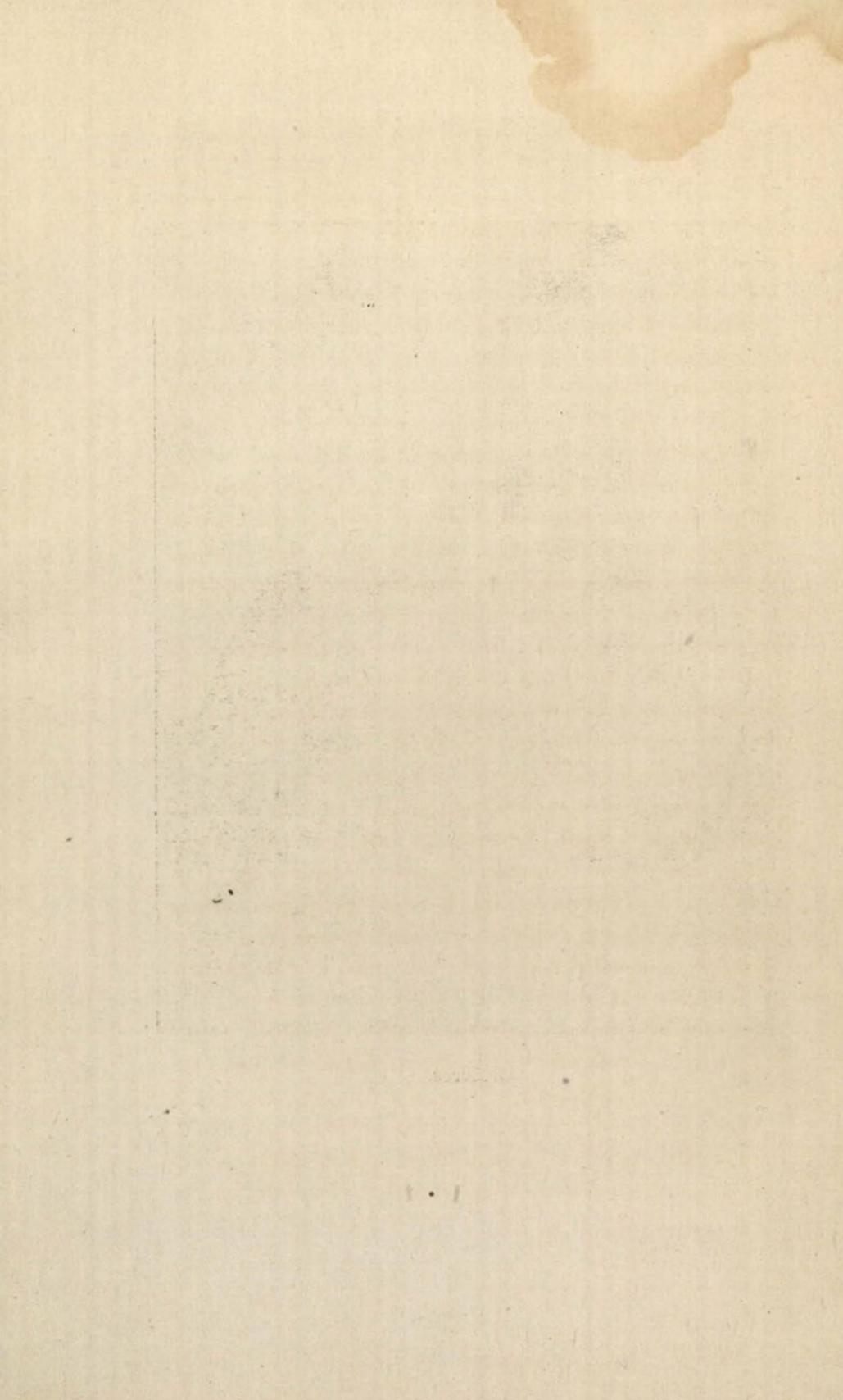
vrier en or ou en argent qui vient s'établir dans un coin de la cour ; un marteau, une enclume, une mauvaise lime, une forge portative et un creuset, voilà tous ses outils. Avec cela il travaille toute une journée pour faire une bague ou d'autres articles qui ne demandent pas de dessin compliqué. Le Père Papin et Sonnerat trouvent que les orfèvres travaillent en filigrane avec beaucoup de délicatesse et imitent parfaitement les ouvrages d'Europe.

Avec des outils tellement simples, les Indiens, grâce à leur patience et à leur industrie peuvent produire des ouvrages qui sont de la plus grande perfection. Thévenot admire beaucoup leur manière de travailler l'agate, le crystal et autres pierres fragiles, manière que ne possèdent pas les orfèvres lapidaires européens. « Quand les Indiens veulent orner des vases ou des coffres, outre les cercles d'or qu'ils y mettent, ils gravent sur ces vases des fleurs et d'autres sortes de figures et ils y enchâssent aussi des pierreries. Ils coupent des feuilles d'or pour garnir les vuides des figures, ils mettent plusieurs morceaux les uns sur les autres, et les enchâssent si adroitement dans les creux, avec un fer qui est fait comme un bassin, qu'il semble que ce soit de l'or d'orfèvrerie ; les vuides sont entièrement remplies » (170).

Les charpentiers ne sont pas moins adroits. Ils n'ont d'autres outils que le rabot, le vilebrequin, le marteau et une sorte d'herminette. A l'aide de ces outils et surtout à force de patience, ils arrivent à exécuter tous les ouvrages dont on leur donne le modèle. Ils n'ont pas d'établi. Assis par terre, ils assujettissent la pièce de bois entre leurs doigts de pieds ; ils emploient peu l'herminette qui les forcerait à rester debout ; ils préfèrent attaquer au ciseau même les plus grosses pièces afin de pouvoir travailler assis. Les scieurs de long fixent le morceau de bois entre deux solives plantées dans le sol. Nonchalamment assis sur un petit banc, ils mettent trois jours à fendre la planche qu'un ouvrier euro-



Orfèvres.



péen eût fendue en une heure. On a beau leur montrer des moyens plus commodes et plus rapides de scier le bois, leur esprit conservateur se refuse à accepter des procédés de travail nouveaux pour eux (171).

Les forgerons font preuve de la même habileté et ne sont pas embarrassés pour façonner n'importe quel objet. Ils s'installent devant la maison de leur client, font un petit trou dans le sol et y allument du feu. Ils placent leur forge devant un petit mur en pisé qu'ils élèvent eux-mêmes. Aussi devant leur feu ils l'animent au moyen de soufflets de cuir, tandis que de leur pied ils présentent la pièce au feu et l'assujettissent. Quand le fer est chaud, ils cessent de souffler et sans se lever exécutent leur travail. Avec un marteau, deux peaux de mouton et une enclume, ils peuvent se charger de toute la ferronnerie d'une maison en construction (172).

De l'avis de Degrandpré, de tous les métiers celui des cordonniers est le mieux outillé. Pour coudre le cuir, les Hindous se servent d'un petit outil qui ressemble à un crochet, et qu'ils manient avec autant de facilité que d'habileté. Quand il leur faut faire une paire de souliers, ils prennent mesure du patin, vont tuer un cabri, en tannent la peau et l'apportent à leur atelier l'après-midi. Pour prendre les mesures ils mettent le pied du client dans leur main : il leur suffit de le palper pour faire ensuite un soulier qui n'incommodera pas et ira très bien. Les procédés dont se servent ces ouvriers sont fort ingénieux, mais les matériaux qu'ils emploient sont détestables (173).

CHAPITRE IV

Les Sciences

Un fait est évident : les voyageurs du xvii^e siècle n'ont pas compris la beauté et la profondeur de la littérature et des sciences de l'Inde. Les Brâhmanes, seuls dépositaires des sciences dans ce pays, ont été trop peu communicatifs à l'égard des Européens, pour leur révéler leurs trésors littéraires et scientifiques qu'ils cachaient même aux Hindous d'autres castes.

Les Brâhmanes, sauf quelques rares exceptions, ont toujours cultivé les sciences comme leur héritage. Lire et étudier la littérature et les sciences sont des crimes pour tous sauf pour les Brâhmanes et pour les Rajpoutes qui peuvent être admis dans les sanctuaires de ces derniers (174). Il a été à peu près impossible pour les voyageurs de ce temps d'avoir accès auprès des savants hindous, ce qui les a empêchés de comprendre l'esprit et l'âme de l'Inde. De plus, la plupart des voyageurs ont été des gens de commerce ou des hommes d'esprit, curieux sans doute, mais plus désireux de nouer des relations commerciales entre la France et l'Inde que d'approfondir les richesses littéraires et scientifiques du pays. En tout ce qui concerne les recherches littéraires et scientifiques, Bernier est le meilleur témoin de ce siècle ; mais lui non plus n'a pas été capable d'apprécier la sagesse de l'Orient. L'orgueil d'une civilisation européenne qui ne connaissait qu'elle-même, l'intransigeance de la culture classique française arri-

vée depuis peu à la perfection, l'esprit de moquerie légère qui touche au sarcasme, l'ont fait s'écrier : « Toutes ces grandes impatiences que je viens de vous raconter, m'ont souvent fait dire en moi-même que si ce sont là les fameuses sciences de ces anciens brahmanes des Indes, il faut qu'il y ait bien du monde trompé dans les grandes idées qu'on en a conçues » (175).

Au XVIII^e siècle, surtout vers la fin, la rigidité des Brâhmanes s'était quelque peu détendue et les Européens plus persévérants, riches d'ailleurs de l'expérience de leurs aînés ont été plus à même d'entrer dans les arcanes de ces sciences jusque-là jalousement gardées. Les voyageurs de ce temps, écrivains estimables, observateurs attentifs, critiques éclairés tels que Sonnerat, Anquetil Duperron, Le Gentil, plus capables et plus heureux que leurs prédécesseurs, ont su comprendre et révéler à l'Occident les sciences de l'Orient. Remarquons cependant, en passant, que même ces voyageurs n'ont parlé nulle part de la sagesse et de la littérature des Indes.

En faveur des voyageurs français, il faut reconnaître que la littérature indienne trop religieuse, hermétique et lyrique, ne peut être appréciée que par un groupe de savants et de personnes familières avec les idées philosophiques et religieuses des Hindous. C'est le mérite des voyageurs du XVIII^e siècle d'avoir été les premiers à essayer de rapprocher l'Orient et l'Occident par le moyen d'une intelligence plus sympathique de leurs cultures respectives.

* * *

Grammaire Sanskrite. — Nous avons chez nos voyageurs deux témoignages contradictoires relatifs à la grammaire de la langue sanskrite. Bernier est persuadé qu'il n'existe pas dans l'Inde de grammaire sanskrite ayant tant soit peu de valeur et que les premiers travaux linguistiques vrai-

ment sérieux avaient été publiés par les deux pères jésuites Kircher et Roa.

Le Père Pons, par contre, considère la grammaire de la langue sanskrite comme une des plus belles sciences. « Jamais l'analyse et la synthèse, dit-il, ne furent plus heureusement employées que dans leurs ouvrages grammaticaux ». A Anoubhout, affirme ce missionnaire, revient l'honneur d'avoir rédigé le premier une grammaire qui, malgré son extrême concision, est la plus connue à cause de son antiquité. Ce livre s'appelle *Sarasvat* ou ouvrage digne de Sarasvati, déesse de la parole et la parole même. Plus tard, à l'aide de la *Sarasvat* un autre Brâhmane du nom de Panini composa une grammaire très détaillée qui fut ensuite abrégée par Aramadisvar sous le règne du roi Jamour. L'ouvrage de Kalap, de l'avis du Père Pons, est bien fait, mais c'est Anoubhout qui est le père de la grammaire Sanskrite.

Le même témoin rend hommage aux Brâhmanes pour la perfection de ces grammaires. La langue la plus riche du monde a été réduite par l'analyse à un petit nombre d'éléments primitifs, qu'on peut considérer comme le *caput mortum* de la langue. Selon lui, à l'aide de ces règles de combinaisons d'affixes, un étudiant ne sachant rien que la grammaire peut tirer plusieurs milliers de mots sanskrits d'une seule racine ou d'un élément primitif.

Mais comme la signification des termes varie beaucoup selon l'usage, leur sens est déterminé par les dictionnaires. Il en existe dix-huit, composés selon différentes méthodes, les plus connus sont ceux qui s'intitulent *Visvâbidhânâ*. En dehors de ces dictionnaires généraux les Hindous ont des termes propres à chaque science et qui sont expliqués dans l'introduction des livres scientifiques. D'ailleurs les Brâhmanes, pour donner à leur savoir un air de mystère et plus d'importance, ont enveloppé de termes mystérieux les choses les plus connues (176).

* * *

Histoire. — Le Père Pons trouve que le goût des Hindous pour le merveilleux et la fiction les a empêchés de cultiver l'histoire. Cependant il existe dans les palais des princes « des monuments suivis de l'histoire de leurs ancêtres, surtout dans l'Hindoustan, où les princes sont plus puissants, et rajepoutes de castes » (177). Il y aurait même dans le Nord plusieurs livres qui s'appellent *Natak* et qui, selon les Brâhmanes, sont de purs récits des faits, sans aucun mélange de fables.

Les Mogols, contrairement aux Hindous, aiment l'histoire et celle de leurs rois est très bien enregistrée. Les rois ont leurs historiens, qui, loin d'embellir les actions des membres de la famille royale, les notent avec assez de fidélité. Akbar, en pardonnant à son fils sa révolte, lui dit : « On lira à jamais dans les chroniques de la nation que le premier des petits-fils de Tamerlan, Jihangir, attenta aux jours de son père » (178). Quand Aureng Zeb ordonne qu'on écrive l'histoire de ses conquêtes, le chef des historiens lui demande : « Quelles couleurs pourrai-je donner à l'emprisonnement de votre père, au massacre de vos trois frères ? » Mais ce ne sont pas seulement les événements publics qui sont rapportés dans ces chroniques, on y relate aussi les détails de la vie privée des rois. Anquetil Duperron affirme qu'il a toujours existé dans l'Inde, des archives déposées dans les palais des rois.

On y notait les événements remarquables, les actions héroïques des sujets, etc. Dans certaines écoles et dans les bibliothèques, publiques, on trouverait même des histoires étendues de l'Hindoustan, des cartes géographiques, des ouvrages d'Astronomie, de Morale, de Métaphysique, de Politique, de Médecine.

N'oublions pas les Gazettes de la Cour de Delhi, qui, selon le même témoin, auraient été répandues dans tout l'Empire.

« Des nouvelles publiques dans l'Hindoustan, qui marquent jour par jour et non dans ce style ampoulé qu'on reproche aux Orientaux, ce qui se passe d'important à la Cour et dans les provinces, un pareil monument à de quoi étonner » (179).

On parle dans ces Gazettes des principaux ministres qui se sont rendus au palais de l'Empereur, des ambassades, des personnages d'importance ; des officiers recherchant une place présentés au Grand Mogol. Il y est question de mutations d'officiers du Palais, des présents offerts au roi, des ventes faites au profit de l'Etat ; d'aumônes distribuées aux Fakirs ; des nouvelles reçues de différentes provinces de l'Empire. Tout cela est relaté avec une simplicité et une impartialité qui ferait croire qu'il s'agit d'un pays étranger (180).

Cette impartialité attribuée aux historiens hindous par Anquetil Duperron nous paraît assez problématique ; on n'ignore plus aujourd'hui que la flatterie régnait en maîtresse à la Cour des derniers Mogols. Les historiens qui étaient attachés à la personne du roi et en dépendaient entièrement, trouvaient certainement plus de profit à exagérer ses vertus et à cacher ses défauts, qu'à le juger avec impartialité.

* * *

Géographie et Cosmographie. — Les Hindous ne possèdent pas d'ouvrages de géographie remarquables. Selon le Père Calmette, les géographes de l'Inde ne connaissent pas la vraie forme de la terre. Il l'imaginent plate et limitée au nord par le Caucase, au Sud par l'île de Ceylan, à l'Est par la Chine et à l'Ouest par leur pays (181).

Bernier est frappé de l'ignorance des Hindous en matière de cosmographie. La terre, disent les Indiens, est plate et triangulaire, disposée en sept étages, chacun d'une beauté différente.

« Chaque étage est séparé du suivant par une mer l'une des ces mers est de lait ; l'autre de sucre ; la troisième de beurre ; la quatrième de vin et ainsi de suite. Au milieu se trouve le « *Someire* » (182) ; le premier étage a des *deutas* pour habitants, qui sont très parfaits, le second en a aussi, mais qui sont moins parfaits et ainsi des autres en diminuant toujours de perfection, jusqu'au septième, qui est le nôtre, c'est-à-dire celui des hommes, qui sommes bien moins parfaits que tous les *deutas* ; toute cette masse est soutenue sur la tête de plusieurs éléphants, qui causent les tremblements de terre quand ils se remuent » (183).

* * *

Médecine. — Les avis des voyageurs sur les connaissances médicales des Hindous sont très partagés. Le Père Papin remarque que les Indiens ont des remèdes fort simples et qui produisent des effets extraordinaires. Une personne qui souffre d'une migraine peut être vite guérie en prisant une sorte de poudre faite d'écorce sèche de grenade et mélangée avec un peu de poivre. Pour le mal de tête ordinaire on donne un mélange de sel ammoniac, de chaux et d'eau. Les vertiges se guérissent en buvant du vin où l'on a trempé quelques graines d'encens. Pour guérir l'épilepsie, on brûle jusqu'à l'os avec un bouton en or le front du malade au moment du paroxysme (184). Un médecin, ajoute ce missionnaire, devine le mal du malade en tâtant le pouls ; il est assez rare qu'il se trompe, car c'est une science où les Hindous sont très experts.

Bernier au contraire affirme que toutes les connaissances des Hindous en médecine se bornent à un grand nombre de petits livres écrits en vers et qui ne sont que des recueils de recettes. La pratique médicale des Hindous est assez différente de celle des Européens ; elle est fondée sur le principe que l'abstinence est un remède souverain ; qu'un malade

ne doit prendre que peu de nourriture ; que les bouillons de viande qui se corrompent dans l'estomac d'un fiévreux sont la pire chose pour un malade. Les médecins de ce pays font très rarement des saignées et seulement dans des cas exceptionnels.

Sonnerat remarque que dans l'Inde toutes les maladies sont difficiles à guérir, faute de médecins instruits. Les Hindous, dit-il, « donnent toute leur confiance à un empyrique, qui souvent était blanchisseur, tisserand ou serrurier trois mois auparavant, et qui ne pouvant plus vivre, faute d'ouvrage, se fait médecin » (185). On rencontre partout dans l'Inde des charlatans qui se font passer pour des médecins. Une autre chose à remarquer, c'est qu'il n'y a pas de médecins plus savants que les autres et qui jouissent d'une haute réputation. Presque tous les Indiens possèdent quelques recettes qui sont transmises de père en fils et qui leur servent de ressource dans la misère. Les remèdes internes ne sont pas très répandus ; on se sert plutôt d'onguents et de cataplasmes.

En tout ce qui a rapport à la chirurgie Bernier juge les Indiens ignorants. L'anatomie leur est également inconnue. Ils n'ont jamais disséqué un cadavre humain, ni celui d'un animal et se contentent de dire des sottises à ce sujet. Ils ont une telle horreur de la chair qu'ils se sauvent s'ils voient un Européen opérer sur un corps humain. Cependant ils sont convaincus qu'il y a dans l'homme cinq mille veines, ni plus ni moins.

* * *

Mathématiques et astronomie. — Toutes les parties des mathématiques ont été cultivées par les Brâhmanes ; l'algèbre ne leur fut pas inconnue et d'après Sonnerat, c'est à l'Inde que les Arabes ont emprunté les chiffres qu'ils introduisirent plus tard en Europe. Au XVIII^e siècle, dit le Père

Pons, les Hindous sont assez versés en arithmétique, mais seulement en ce qui concerne la pratique. Dès leur enfance, ils apprennent l'art de calculer mentalement. Ils possèdent une certaine méthode mécanique par laquelle ils calculent sur les doigts par le seule force de l'imagination (186).

L'astronomie, ou plus exactement l'astrologie, fut toujours le principal objet des études mathématiques des Brâhmanes, parce que la superstition des Hindous la leur rendait utile. Le Gentil observe que cette science, quoiqu'elle soit imparfaite dans l'Hindoustan, y est cependant plus avancée qu'elle n'est en Chine. L'astronomie des Brâhmanes, prétend le même auteur, ressemble à celle des anciens Chaldéens. Selon lui, les Brâhmanes modernes doivent toutes leurs connaissances aux anciens Brâhmanes et ceux-ci aux Chaldéens.

L'époque la plus renommée de l'astronomie indienne fut celle du roi Salivagenam qui s'intéressait beaucoup à cette science ; (187) le règne de ce roi est aussi célèbre dans l'Inde parmi les Tamouls que celui de Nabonassar l'est chez les Chaldéens. Salivagenam mourut en l'an 78 après J.-C., ce qui prouve que les Brâhmanes savaient calculer les éclipses du Soleil et de la Lune à une époque où « le Nord de l'Europe était encore dans les ténèbres de l'ignorance et de la barbarie » (188). Comme les autres sciences, l'astronomie dans l'Inde a fait très peu de progrès dans les dix-sept cents ans qui ont suivi la mort du roi Salivagenam. Les astronomes contemporains paraissent à Le Gentil très peu curieux. Ils n'ajoutent rien à ce qui leur a été transmis, ils ne font aucune observation astronomique, ni aucune espèce de recherche. Le Père Pons cependant nous parle du fameux astrologue royal, le Maharaja Jay-Sing, dont l'observatoire, célèbre même de nos jours, prouve sa passion pour cette science.

Les Brâhmanes, dit le Père de la Lane, possèdent les tables des anciens astronomes dont ils connaissent l'usage

pour prédire les éclipses, mais ils ne sont pas fort habiles dans cette science. « Tout consiste dans une pure mécanique et dans quelques opérations d'arithmétique ; ils en ignorent tout à fait la théorie et n'ont nulle connaissances des rapports et des liaisons que ces choses ont entre elles (189). Le Gentil est étonné de voir la vitesse et la facilité avec lesquelles les astronomes font leurs calculs sans plume ni crayon. Pour trouver les phases d'une éclipse ils se servent des cauries (espèces de petits coquillages) qu'ils rangent sur une table ou plus souvent par terre et qu'ils manient très adroitement en récitant des vers. Ils mettent trois quarts d'heure pour arriver à un résultat pour lequel des Européens demanderaient au moins deux heures.

Cette méthode de calculer est plus rapide, plus expéditive que celle des Européens, mais elle a l'inconvénient de ne conserver aucune trace des calculs puisqu'on les efface à mesure qu'on avance. Si l'on se trompe, il faut tout recommencer, mais les savants hindous travaillent avec tant de calme et de sang-froid qu'il est très rare qu'ils fassent une erreur. Leurs règles de calculs astronomiques sont écrites en vers qu'ils savent par cœur et qui tiennent lieu de formules. A l'aide de ces vers et de leurs cauries, ils arrivent à prédire les éclipses du soleil et de la lune avec la plus grande promptitude. L'emploi des stances sanscrites est pour les Brâhmanes à la fois un procédé mnémotechnique et un moyen de mieux cacher leur science au reste du monde.

Le Père de la Lane et Bernier s'attachent à nous démontrer que les Brâhmanes ont un faux système astronomique et qu'il n'y a point d'extravagance qu'il ne racontent au sujet des mouvements du soleil et des autres planètes. Ils donnent une explication singulière de l'éclipse de la lune et du soleil. La cause de ces phénomènes, croient-ils, est un démon, « ce noir vilain » qui s'empare de la pauvre lune et « l'infecte » (190). Ils prétendent aussi que la lune et le soleil sont des Deutas

(divinités). Ils croient que la lune est au-dessus du soleil et qu'elle est lumineuse d'elle-même. « Ils veulent que le soleil après avoir éclairé la terre aille se cacher derrière une montagne imaginaire qu'ils placent au milieu de la terre et qu'ils font de je ne sais combien de mille lieues de hauteur, et à laquelle ils donnent la figure d'un pain de sucre renversé en sorte que le jour ne soit chez eux que lorsque le soleil se retire de derrière cette montagne » (191). De plus, on ne peut pas les persuader que la terre soit ronde ; ils lui imaginent quelque forme bizarre. Il faut remarquer qu'ils ont les douze signes du Zodiaque avec les mêmes noms qu'en Europe.

Le voyageur qui a le mieux approfondi l'astronomie des Brâhmanes est Le Gentil. Il a fait des recherches très utiles sur la théorie de la durée totale du monde partagée en quatre âges d'un nombre incroyable d'années. Cette théorie suivant laquelle le monde est vieux de quatre millions trois cent vingt mille ans semble d'abord le produit d'une imposture grossière et ridicule, mais Le Gentil à l'aide d'une scrupuleuse attention et d'une grande sagacité a réussi à découvrir qu'il ne s'agit là que d'une combinaison des révolutions de l'équinoxe et que les quatre âges en question sont des périodes astronomiques du mouvement des planètes en longitude, que l'on peut faire varier et remonter à l'infini.

CHAPITRE V

La Religion et la Philosophie.

« O Dieu, dans chaque temple, je vois ceux qui te voient et tu es loué dans toutes les langues de la terre... Tantôt, je fréquente les cloîtres chrétiens et tantôt les mosquées ; mais c'est toi seul que je cherche partout » (192).

* * *

La tolérance religieuse des Hindous. — Les voyageurs français sont fort impressionnés de voir la tolérance qui règne aux Indes en matière de religion. Akbar, Shah Jehan, Jihangir se montrent d'un esprit large, d'une tolérance parfaite en ce qui concerne les questions religieuses. Malherbe de Vitré nous fait connaître qu'Akbar a secoué le joug des croyances musulmanes, qu'il accepte comme base unique de la religion, « la foi en un Dieu souverainement juste et bon » (193) et que du reste « il laisse à tous la liberté la plus entière de vivre à leur guise ». « Les mahométans, dit Hiriart, sont les maîtres, toutefois chacun vit en liberté de conscience... Mais en ceci ils s'accordent tous et connaissent un Dieu pour moteur » (194). Aureng Zeb est beaucoup moins tolérant que ses devanciers ; sa méfiance et ses persécutions des Hindous lui font perdre leur sympathie et sont une des causes principales de la chute de l'empire mogol. Au XVIII^e siècle l'Inde est dans un état anarchique. En politique et en religion tout n'est que confusion.

La Boullaye trouve que les Hindous, considérés dans l'ensemble sont très tolérants au point de vue religieux. Il cite l'observation qu'un habile Brâhmane lui avait faite une fois à ce sujet. « Toute créance que l'on a de Dieu est bonne », dit le savant Hindou ; « je ne m'estonne pas pourquoy vous ne desirez pas vous faire de ma Religion, pourquoy donc vous estonnez-vous de ce que je ne me fais pas de la vostre, il faut laisser le monde comme il est, il y a plusieurs chemins pour aller à Birampour, les uns plus droits et plus courts que les autres, mais enfin l'on y peut venir, de mesme est-il du Ciel et du Paradis ou chacun peut monter de quelque Nation ou Religion qu'il soit, parce que c'est la patrie commune, et la demeure destinée aux âmes de ceux qui auront bien fait en cette vie, et se seront portez à suivre les Vertus qu'ils auront connues » (195).

Cette tolérance frappe d'autant plus les voyageurs qu'ils observent à l'intérieur de l'Hindouisme — la grande religion dont ils s'occupent surtout — une foule de divergences religieuses de détail. « Dans la même ville, dans la même tribu, note Sonnerat, les gens soumis aux mêmes lois, aux mêmes usages et célébrant les mêmes fêtes ne s'accordent pas sur la présence de leurs Dieux » (196). Ce qui étonne les voyageurs chez les Hindous, c'est que les Dieux inférieurs, comme les animaux sacrés de l'Egypte, sont célébrés et adorés dans un endroit tandis qu'ils sont méprisés ou méconnus dans un autre (197). Cette diversité de détails peut cependant être ramenée à un fonds commun. Nous ne relèverons donc dans les récits des voyageurs que les observations relatives aux croyances et aux cultes qui appartiennent à la majorité des Hindous. Comme les documents sur l'Islam nous manquent et que le Bouddhisme est presque effacé aux XVII^e et XVIII^e siècles, nous ne parlerons pas de ces religions.

* * *

L'Indien est-il idolâtre ? — Est-il vrai que le peuple hindou soit idolâtre, qu'il ignore l'existence d'un Etre Suprême, créateur de l'univers ? Le Brahmanisme est-il une religion polythéiste et les Hindous rendent-ils hommage à des idoles, des pierres, des troncs d'arbres et même à des outils, comme pensent quelques missionnaires ? N'ont-ils aucune idée d'un Dieu omnipotent et juste, créateur de l'univers ? Sonnerat déclare que l'Hindou sage n'est point idolâtre et ne fait aucun cas des superstitions que les Brâhmanes ont tirées des fables absurdes et ridicules pour maintenir le peuple dans l'erreur d'adorer une multitude de Dieux (198). Le Gentil, de son côté est d'accord avec le voyageur anglais Holwell « que les Européens ont tort de représenter les Hindous comme un peuple stupide et plongé dans l'idolâtrie la plus grossière ; que leur erreur vient de ne pas assez connaître ce peuple ; qu'une simple description de la religion et des cérémonies d'un peuple ne suffit pas pour nous le faire connaître ; qu'un voyageur doit pousser ses recherches plus loin, s'il veut s'instruire, car de dire simplement que les Indiens adorent un tronc d'arbre, une pierre, une idole, ce discours ne sert qu'à nous faire mépriser ce peuple ; si au contraire, ce voyageur possédait assez la langue des Indiens pour découvrir l'étymologie des mots et des expressions dont ils se servent et pour pénétrer les mystères de leur théologie, il serait en état de nous faire voir que ce culte est fondé sur des principes » (199).

Les voyageurs s'accordent à dire que les Hindous cultivés ont des connaissances assez précises du vrai Dieu et que c'est à lui et non aux idoles qu'ils adressent leurs prières. Voici la réponse qu'un sage Brâhmane a donnée à Bernier : « Nous ne croyons point que ces statues soient ou Brahma

même ou Bechen lui-même et ainsi des autres, mais seulement leurs images, représentations et nous ne leur rendons ces honneurs qu'à cause de ce qu'elles représentent ; elles sont dans nos *deuras* (temples Z. B.) parce qu'il est nécessaire, pour bien faire la prière, qu'il y ait quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit ; et quand nous prions, ce n'est pas la statue que nous prions, mais celui qui est représenté par la statue et du reste, nous reconnaissons que c'est Dieu qui est le maître absolu et le seul tout puissant » (200). Le Père de la Lane traduit un passage qui se trouve dans un livre appelé *Panjangan* pour montrer l'idée exacte qu'ont les Hindous de Dieu : « J'adore cet Etre qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude, cet Etre dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités ; cet Etre qui est l'origine et la cause de tous les êtres et qui les surpasse tous en excellence ; cet Etre qui est le soutien de l'univers et qui est la source de la triple puissance » (201). Quand on demande à un Hindou, dit Sonnerat, comment il se représente Dieu, il répond ainsi : « Il m'est aussi difficile de le représenter, qu'à vous de figurer la voix qui sort de la bouche, ou les sons que rend une cloche ; nous les entendons ; de même tout m'annonce un Etre suprême sans que pour cela je puisse le définir, ni le prendre sous une forme sensible » (202). Les voyageurs ont l'impression que la religion des Hindous, autrefois pure et simple, a dégénéré au cours des siècles, et que leur goût inné pour le merveilleux leur a fait accepter des croyances et des cérémonies à la fois absurdes et extravagantes.

Les questions que les voyageurs se posent au sujet de l'idolâtrie des Hindous peuvent ainsi, quant au fond, être formulées de la façon suivante : les innombrables dieux qu'on rencontre dans l'Inde, sont-ils distincts ou bien ne sont-ce que des manifestations variées, voire des symboles, d'un seul Etre Suprême ? En particulier la *Trimûrti* (Trinité hindoue)

représente-t-elle trois dieux différents ou la triple incarnation d'une seule divinité ? Les voyageurs généralement ne se donnent pas la peine d'approfondir ce problème, mais se bornent à rapporter une foule de mythes et de légendes, trop connus de nos jours pour qu'il soit utile de les reproduire ici.

* * *

De la pratique de la vertu, de la métempsycose, du paradis et de l'enfer. — Le cœur des Hindous, d'après les voyageurs, n'est pas aussi extravagant que leur esprit. Les missionnaires eux-mêmes, à quelques rares exceptions, affirment que les préceptes généraux qui se trouvent dans les livres sacrés de ce peuple, ne sont pas opposés aux premiers principes de la nature. Sonnerat trouve la morale des Hindous très pure et leurs vertus identiques à celles des Européens (203). Les vertus principales que chaque Hindou doit pratiquer sont la connaissance et la charité ; la dernière se pratique assez fidèlement chez ces gens.

Les devoirs généraux imposés à tous les Hindous sans distinction de caste ou de tribu, sont d'adorer l'Être suprême, d'invoquer les dieux inférieurs, de montrer du courage dans l'adversité, d'aimer son prochain, d'avoir pitié surtout des malheureux, de suivre le chemin de la vérité, de s'abstenir de l'adultère, d'étudier ou d'entendre lire les histoires divines, d'être charitables, de prier et de tenir le corps propre en prenant des bains fréquents (204).

En outre, des devoirs spéciaux sont assignés aux diverses castes et aux diverses conditions. Les femmes sont tenues à faire le ménage, à se faire aimer de tous les parents, à être fidèles à leurs maris et à essayer de les rendre meilleurs. Les Brahmesaris ou jeunes Brâhmanes doivent être modestes, sobres, silencieux, faire leurs prières, étudier les Védas, respecter leurs Gourous (maîtres) et les servir. Les

solitaires doivent se nourrir seulement de fruits ou de racines sauvages, d'un peu de farine et de riz. Il faut qu'ils aillent chercher leur nourriture tous les jours, qu'ils demeurent dans des grottes loin des agglomérations des hommes, qu'ils s'habillent d'écorce d'arbres. Ils doivent passer leur vie à méditer sur les Védas et à identifier leurs âmes avec l'Être suprême. Un ascète particulièrement courageux quitte le bâton et la cruche et devient « muet, sourd, imbécile et fou » (205). Les devoirs des séculiers consistent à faire le bien pour l'amour de Dieu, à entendre les sermons des sages, à n'avoir aucun attachement pour les biens de la vie qu'ils doivent regarder comme un songe, à faire des ablutions et des prières. Les artisans sont tenus à faire les devoirs de leur état. Celui qui se conduit avec prudence, douceur et sagesse, disent les livres sacrés, fût-il de la caste la plus basse, sera estimé dans ce monde et récompensé dans l'autre ; car certainement il n'y a qu'une bonne conduite qui rend essentiellement noble, la noblesse de naissance n'étant qu'une distinction inférieure et arbitraire.

Sonnerat parle favorablement des vertus morales des Hindous. Des sacrifices sanglants ne leur sont pas recommandés. « Le véritable sacrifice est celui de l'âme ; les ignorants adressent leurs vœux à des idoles façonnées par la main des hommes ; mais le sage adore Dieu en esprit. Celui qui méprise son corps, triomphe bientôt de son désir et se rend la vertu facile » (206). S'il est vrai que dans les temps anciens les Hindous sacrifiaient des animaux et même des hommes, cette pratique est contraire aux dogmes religieux de ces gens paisibles et doux. Les cérémonies religieuses donnent souvent lieu à de bonnes œuvres telles que de bâtir des temples et des maisons de repos pour les voyageurs, creuser des étangs, planter des allées, etc. Mais seules les âmes de ceux qui ont mené une vie éminemment vertueuse et qui se sont adressés au Dieu unique seront admises dans le lieu

de béatitude éternelle, où elles obtiendront la gloire pour récompense. Elles seront délivrées de l'enveloppe mortelle et n'auront plus le malheur de renaitre. Elles seront en Dieu et Dieu sera en eux. Quant aux âmes des hommes qui ont mené une vie en partie vertueuse et en partie pécheresse, mais en qui la vertu l'emporte sur le vice, elles jouiront du bonheur dans le paradis pendant une période de temps plus ou moins considérable selon leur mérite, après quoi elles seront renvoyées sur la terre pour y recommencer leurs transmigrations. Celles-ci auront lieu jusqu'à ce que les âmes soient tout à fait purifiées. Donc, c'est uniquement à leurs bonnes ou mauvaises œuvres dans la vie antérieure que les hommes sont redevables des biens ou des maux qu'ils éprouvent sur terre. On rencontre dans le monde des riches et des pauvres, des malades et des bien portants ; des heureux et des malheureux ; des gens beaux et des gens laids. Tout cela n'est pas l'effet du hasard, mais bien le résultat des actes commis dans une vie antérieure (207).

Selon les livres sacrés des Hindous, les méchants seront soumis dans l'autre vie à des supplices épouvantables. Ceux qui n'ont pas contemplé la grandeur de Dieu seront jetés dans l'enfer où ils souffriront des traitements cruels. Alors Yamen, juge incorruptible et sévère, les condamnera selon leurs péchés. Ainsi ceux qui n'auront pas suivi les règles de la religion seront jetés sur des monceaux d'armes tranchantes où ils souffriront pendant autant d'années qu'ils ont de poils sur leurs corps. Ceux qui n'auront pas respecté leurs parents seront brûlés dans un feu dont les flammes monteront très haut. Les médisants et les calomnieux seront contraints à s'étendre sur des lits de fer rougis au feu et à supporter des odeurs épouvantables. Les adultères embrasseront des statues rougies au feu. Les voluptueux, les fainéants, les menteurs et ceux qui n'ont pas eu de pitié des malheureux et des animaux y seront également tourmentés.

Quoique les Brâhmanes croient à l'éternité des récompenses ils ne semblent pas admettre l'éternité des peines. Les âmes des pécheurs, disent-ils, seront tourmentées pendant des milliers d'années ; ensuite, elles seront renvoyées sur la terre pour animer de nouveaux corps et s'y purifier par des peines qui dépendront de leurs souillures.

Au bout de diverses transmigrations, après avoir acquis le degré de pureté exigé, les âmes se réunissent à Dieu et forment une partie de Lui.

Les Hindous admettent que l'âme du méchant passe tantôt dans le corps d'un homme de la plus basse caste, tantôt dans un insecte, un reptile, un oiseau, un animal.

Les voyageurs notent que les Hindous ont l'habitude d'appuyer leurs conceptions sur des comparaisons poétiques plutôt que sur le raisonnement logique. « Comme l'homme est dans une maison », disent-ils, « qu'il y habite et qu'il a soin d'en réparer les endroits faibles, de même l'âme de l'homme est dans le corps ; elle y loge, elle s'étudie à le conserver et à en réparer les forces quand elles défont. De plus, comme l'homme sort de sa maison quand elle n'est plus habitable et va loger dans une autre, l'âme de même abandonne son corps quand quelque maladie ou quelque autre accident le met hors d'état d'être animé et se met en possession d'un autre corps ; enfin, comme l'homme sort quand il veut de sa maison et y retourne de la même manière, il y a pareillement de grands hommes dont l'âme a le pouvoir de se dégager du corps pour y revenir quand il lui plaît, après avoir parcouru plusieurs endroits de l'univers » (208).

Une autre comparaison est celle du navire et du pilote. Comme le pilote conduit un navire vers des pays lointains, le gouverne à son gré, lui fait faire le tour des îles et longer les côtes, le radoube s'il est endommagé et enfin l'abandonne quand il menace de couler, de même l'âme anime le corps de l'homme, le conduit partout, lui fait faire de

longs voyages, cherche des remèdes quand il est malade, et enfin, quand le corps vient à périr, l'abandonne pour en chercher un autre.

Une autre comparaison encore que les Hindous emploient souvent consiste à assimiler le corps à une prison. Les âmes, on vient de le voir, sont obligées d'entrer successivement dans divers corps pour expier les péchés qu'elles ont commis dans une autre vie. Même les dieux subalternes qui sont fort au-dessus des hommes sont soumis à cette loi. « Or, disent les Indous, si les dieux sont obligés d'animer des corps pour se purifier et pour faire pénitence dans des prisons, pourrez-vous douter que les âmes, après avoir commis des péchés dans une autre vie ne soient pareillement obligées de demeurer dans les corps qu'elles animent comme dans autant de prisons ? » (209).

Quelle est, selon nos voyageurs, l'idée que les Hindous se forment de la nature de l'âme ? Celle-ci n'est à leurs yeux qu'une parcelle de la substance de Dieu même, cet Etre souverain qui se répand dans toutes les parties de l'univers pour les animer. C'est Dieu seul qui peut vivifier et faire naître de nouveau les êtres. « Représentez-vous, disent-ils, plusieurs millions de vases, grands, petits, médiocres, tous remplis d'eau ; imaginez-vous que le soleil frappe d'aplomb sur ces vases ; n'est-il pas vrai que dans chacun d'eux il grave son image, que l'on y voit un petit soleil ou plutôt un amas de rayons qui proviennent directement du corps brillant de cet astre ? C'est ce qui se passe dans le monde ; les vases sont les différents corps dont l'âme émane de Dieu, de même que les rayons émanent du soleil » (210).

D'autres philosophes prétendent que Dieu n'est qu'un air extrêmement subtil dont les âmes forment une partie. Après la mort d'un homme, son âme va se réunir avec Dieu si elle est suffisamment purifiée par plusieurs métempsycoses.

Comme Pythagore et Platon, les philosophes Hindous

enseignent que « Dieu a créé les âmes et qu'il les a ensuite attachées aux astres pour y contempler les idées de toutes les choses créées » (211). Il leur a donné ensuite la liberté la plus entière et leur a révélé une partie de la beauté céleste. Peu à peu elles sont arrivées à découvrir la souveraine vérité en elle-même et à y trouver leur béatitude. En abusant de leur liberté, ces âmes se sont laissé éblouir par les beautés créées et ainsi ont perdu leur parfaite félicité. Pour les punir Dieu les détacha des astres et les fit entrer dans les corps grossiers. Si dans cette situation elles font un bon usage de leur liberté et se purifient par une vie exemplaire, elles peuvent, après quelques transmigrations, retourner à leur premier état et se réunir de nouveau aux astres. Sinon elles descendent dans des corps encore plus grossiers pour être punies et purifiées. Les transmigrations continuent jusqu'à ce que les âmes atteignent un degré suffisant de perfection.

* * *

Livres religieux. — Le sanctuaire des Brâhmanes, inaccessible aux yeux du vulgaire, est leur littérature religieuse. Ce qui élève cette caste infiniment au-dessus des autres Hindous, est l'étude de la religion et de la philosophie.

La plupart des voyageurs n'ont donné sur ces vastes sujets que des renseignements très superficiels. La sainteté des Védas, l'excellence de leurs préceptes sont assez connus de nos jours ; nous ne croyons donc pas qu'il soit nécessaire de critiquer les remarques peu fondées et absurdes de quelques-uns des voyageurs. Pour Bernier les Védas ne contiennent que des « inepties ; pour le Père Calmette, autant, avoue-t-il, qu'il peut en juger par le peu qu'il en a vu, ce n'est « qu'un recueil des différentes pratiques superstitieuses et souvent diaboliques des anciens richis ou pénitents » (212).

Sonnerat est fort impressionné par l'antiquité de ces

œuvres qui, selon les Indiens, furent écrites par le dieu Brahma sur des feuilles d'or. Il en révéla la signification aux Mounys qui les expliquèrent aux Brâhmanes. Les Védas, au nombre de quatre, s'intitulent l'Ezour-Véda, le Rig-Véda, la Sama-Véda et l'Atharva-Véda. Ils traitent de toutes les sciences. En cela, ils diffèrent des livres sacrés des autres peuples qui ne sont que des ouvrages historiques et dans lesquels il n'est question ni d'astronomie, ni d'Histoire Naturelle, ni d'autres sujets semblables.

Ces ouvrages d'un style très élevé contiennent de si nombreuses obscurités qu'ils restent incompréhensibles à la plupart des lecteurs. Les Brâhmanes les plus doctes ont écrit là-dessus des commentaires en nombre infini. Les premiers qui s'appellent des *Sastras* traitent de la médecine et de la jurisprudence. Il y en a d'autres intitulés *Upanishads* qui constituent la base de la philosophie hindoue. Les Brâhmanes du xvii^e et du xviii^e siècles ne peuvent guère expliquer ces commentaires mêmes à cause de leur connaissance insuffisante de la langue sanskrite. Quelques-uns de ces « savants » apprennent à lire et à réciter machinalement sans comprendre le sens de ce qu'ils débitent. Il faut mentionner également les dix-huit *Pouranas* ou Commentaires des Védas et un nombre infini d'ouvrages de ce genre dont la signification n'est pas comprise par la majorité des « savants » hindous.

Parmi les ouvrages modernes, il y en a « qui sont écrits d'un style sentencieux, composés avec beaucoup de méthode, remplis de pensées nobles et de traits d'éloquence ». Il y en a qui présentent la morale ornée de fiction, d'autres l'enseignent au moyen d'allégories. Il s'en trouve encore qui renferment des sentences et des maximes. Mais presque tous les ouvrages mêlent à ces beaux préceptes les mythes de leurs divinités. Cependant, tous ces livres ont le même but, qui est d'exhorter les hommes à pratiquer la vertu.

* * *

Les cultes religieux. — Les édifices destinés aux cultes religieux, observent les voyageurs, sont tellement nombreux dans l'Inde qu'il n'y a guère de village ou de hameau qui n'ait son temple. Parmi les bonnes œuvres que pratiquent les riches pour obtenir la rémission de leurs péchés, l'édification de temples est la plus méritoire. De sorte qu'en plus des temples érigés dans tous les villages, on en rencontre une grande quantité disséminés dans les bois, sur les bords des étangs, sur les grands chemins, dans les endroits isolés et surtout au sommet des montagnes.

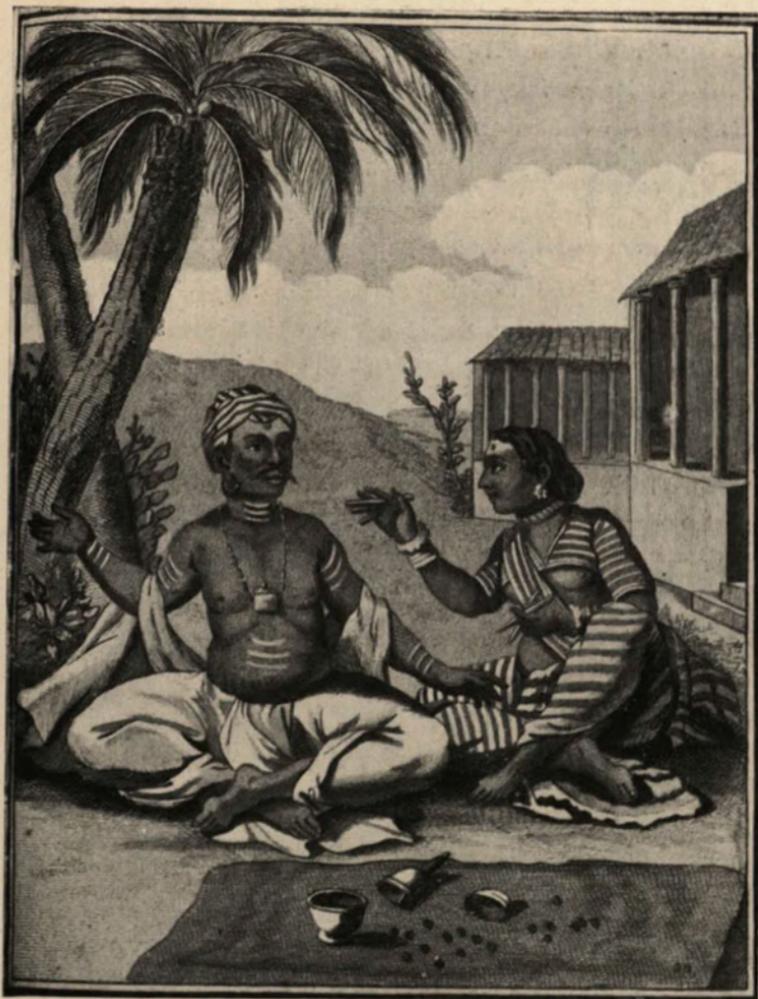
Sauf quelques exceptions, pense François Martin, ces temples offrent une apparence très misérable ; ils sont fort bas, sans proportions et très obscurs. Pour toute lumière ils n'ont que celle que peut donner une porte très basse et très étroite qui en constitue l'entrée. Lorsqu'on pénètre dans ces lieux sanctifiés, on est suffoqué par la mauvaise odeur des chauves-souris qui y habitent, des lampes qui éclairent ces lieux si sombres et par les miasmes délétères qui sortent des monceaux de fleurs fraîches et fanées.

Les idoles dans les temples, de même que les dieux domestiques, parés d'habits plus ou moins somptueux et de riches bijoux, paraissent fort désagréables aux Français. De plus les attitudes qu'on donne à ces statues paraissent choquantes et grotesques aux voyageurs. Cependant les cérémonies religieuses qui se pratiquent dans les temples ne manquent pas de les intéresser. Ils constatent également le grand nombre de fidèles qui desservent ces sanctuaires. Outre les sacrificateurs qui occupent le premier rang il y a là les syndics, les directeurs, les collecteurs, les trésoriers et une foule d'autres ministres chargés de la recette, de l'administration et de l'emploi des revenus du temple.

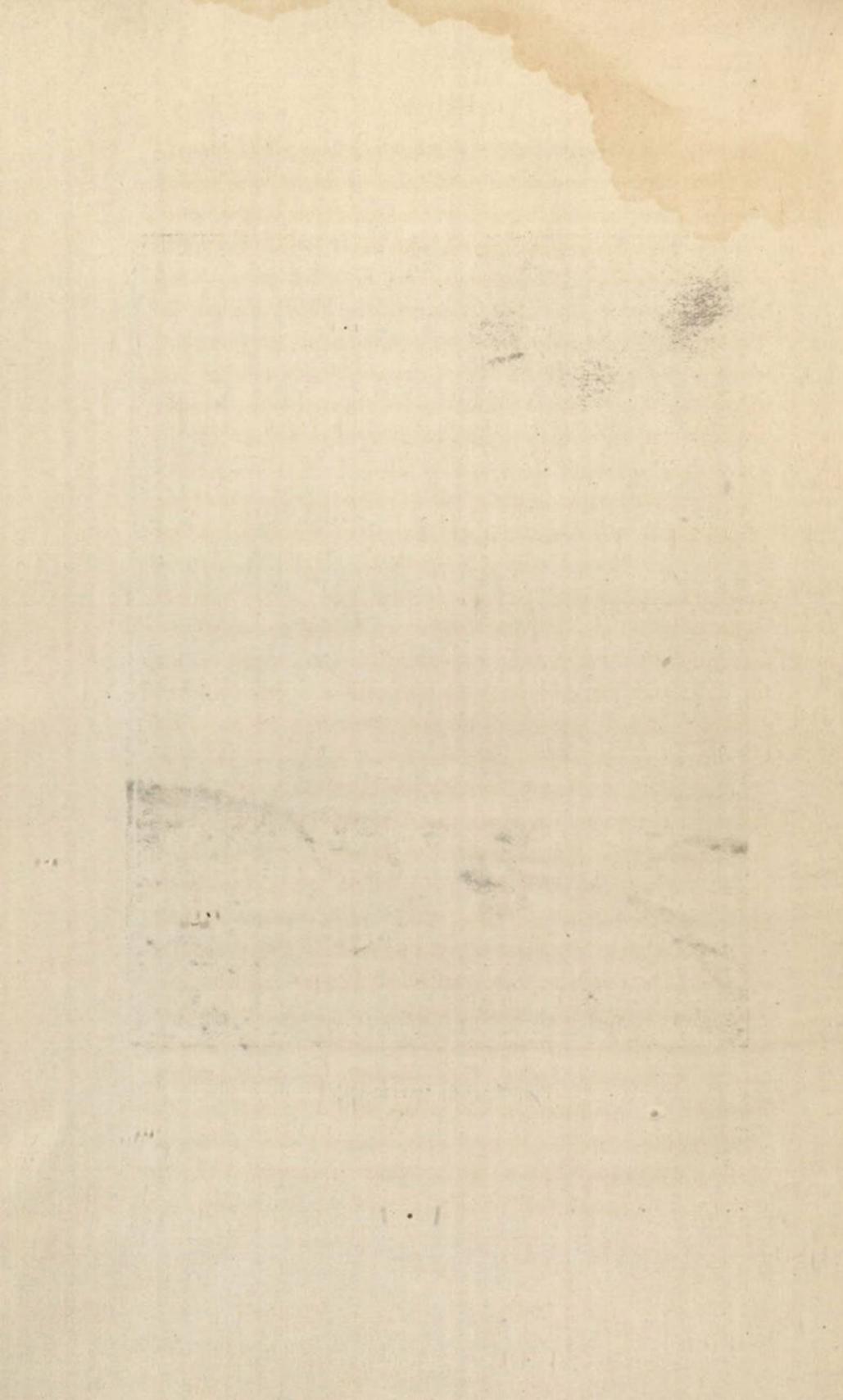
Sonnerat nous fait voir les prêtres officiants qui offrent régulièrement deux fois par jour le sacrifice à leurs dieux. On commence la cérémonie par laver l'idole qui est l'objet de l'hommage. Souvent, un groupe de fidèles zélés va en procession à la rivière chercher l'eau destinée à cet usage. Après avoir baigné l'idole on procède à la *poudja*, c'est-à-dire aux cérémonies qu'exige journellement le culte des différentes divinités. On oint l'idole de beurre et d'huile odoriférantes, on la pare de son habillement, de pierreries et d'ornements, on lui présente des lampes à beurre ou à l'huile et on la comble de fleurs qu'on lui jette en quantité déterminée (213). Pendant tout ce temps l'officiant est enfermé seul dans le sanctuaire et pour appeler l'attention des dévots sur les diverses cérémonies, il fait sonner de temps en temps une petite cloche. Ce que les voyageurs ont trouvé de remarquable dans ces cérémonies, est la présence des danseuses et des musiciens qui ne restent pas oisifs pendant tout le temps que durent les cérémonies.

Quoique la religion des Hindous soit pure en théorie, constatent les voyageurs, elle est souillée en réalité par des pratiques répréhensibles. Les Brâhmanes ont recours à toutes sortes de charlatanisme et de stratagèmes pour ranimer la ferveur des fidèles et obtenir d'eux l'argent nécessaire aux dépenses.

Les missionnaires observent que les Brâhmanes trouvent les oracles très commodes pour exploiter le peuple. L'Idole elle-même harangue les multitudes stupéfiées qui n'ont pas la perspicacité de s'apercevoir qu'un rusé fripon caché dans ses flancs prononce les mots qui paraissent sortir de la bouche du Dieu. On prétend que cette statue est capable de prédire l'avenir. Les réponses qu'elle donne renferment toujours, comme les oracles de la Grèce et de Rome, un sens ambigu qui permet aux Brâhmanes de se tirer habilement d'affaire dans tous les cas (214).



Poutchari de Darma-Raja.



Quelquefois les oracles sont rendus non pas par la bouche des idoles mais par celle des personnes supposées être possédées par des démons. Les convulsions horribles, les contorsions et les grimaces de ces prétendus possédés sont capables d'effrayer les plus intrépides. Dans les moments de calme, ces malheureux se plaignent que leur crise ait pour cause l'indifférence qu'on a montrée pour les divinités. Pour apaiser le démon, on pratique des sacrifices et, en se prosternant devant le possédé, on lui fait des offrandes. C'est un moyen très commode d'inspirer la crainte et la terreur et de réchauffer la foi chancelante (215).

Les Brâhmanes trouvent dans les miracles une excellente branche d'industrie. Il y en a qui prétendent pouvoir apporter un remède à tous les maux et guérir toutes les maladies, même ressusciter les morts.

La religion des Hindous, comporte, disent les voyageurs, des pratiques encore plus infâmes. Plusieurs temples d'importance ont des *Devadasis* ou servantes des dieux dont la fonction est de danser devant les idoles deux fois par jour. Ces danseuses sont aussi désignées sous le nom de prostituées, car ces femmes débauchées font publiquement trafic de leur charme. L'indécence et la licence des Brâhmanes ne s'arrêtent pas ici. Il leur faut encore des épouses pour leurs dieux. Aussi lorsqu'ils voient des femmes à leur gré, soit mariées, soit libres, ils trouvent moyen de les faire amener dans la pagode où la cérémonie du mariage a lieu (216). Ainsi se peuple le sérail des Brâhmanes. Ces prêtresses jouissent du privilège d'être les épouses de leurs divinités, tant qu'il leur reste jeunesse et charmes ; mais dès qu'elles montrent des traces de vieillesse, on leur fait annoncer le divorce par la bouche des interprètes. Dans les fêtes, observe Bernier, que les Hindous célèbrent en l'honneur de leurs divinités, ils se livrent à toutes sortes d'extravagances. Ces fêtes durent huit à dix jours et sont caractérisées surtout par des processions

nocturnes. Plusieurs temples en ont une ou deux par an. Dans ces marches religieuses, l'idole est portée sur des brancards magnifiques ou traînée sur des chars massifs à quatorze ou à seize roues. Sur cette machine superbe sont sculptées des figures des monstres à deux têtes, des corps à moitié hommes et à moitié bêtes, des têtes gigantesques et horribles, des singes ou des diables. L'idole vêtue de ses habits les plus riches, ornée de bijoux, est placée au milieu du char couvert de jolies toiles peintes, de fleurs, de guirlandes et de feuillages. Un groupe de danseuses montées sur le char s'occupe de soigner l'idole et de lui procurer de la fraîcheur en agitant des éventails. D'autres personnes, montées sur le char en dirigent les mouvements et animent par des vociférations répétées la foule qui le traîne. La richesse, l'éclat éblouissant des décorations, les innombrables flambeaux qui dissipent l'obscurité de la nuit, la détonation continuelle des pétards, les sons aigus des trompettes et d'autres instruments, les fracas étourdissants des tambours forment un spectacle qui ravit les Hindous. Sans compter les danseuses, les Brâhmanes et les ministres des temples, on peut évaluer à des centaines de milliers le nombre des pèlerins qui se pressent à ces fêtes. Bernier déclare avoir vu à la fête de Jagrenath « des personnes si folles et si éperdues de fausses croyances et superstitions, qu'elles se jettent le ventre à terre sous ces larges pesantes roues qui les écrasent, s'étant laissé persuader qu'il n'y a action si héroïque ni si méritoire que celle-là » (217).

Bien qu'à chaque fête de cette espèce plusieurs fanatiques se sacrifient ainsi, les Brâhmanes, au lieu d'arrêter ces pratiques infâmes, entretiennent le peuple dans ces erreurs et ses superstitions ; c'est cette complicité des Brâhmanes qui révolte le plus les voyageurs. Il faut remarquer ici que les voyageurs ont trop généralisé le jugement qu'ils ont porté sur les danseuses sacrées. Une pareille institution dans les temples hindous devait choquer les étrangers. Les *devâ-*

dâsis qui, dans les premiers siècles de l'hindouisme menaient une vie pure et impeccable, consacrant leur vie au service de leur dieu et aux œuvres de bienfaisance, étaient tombées plus tard au rang des prostituées. Cependant il faut nous rappeler que ce mal n'existait que dans quelques provinces de l'Inde méridionale. Les temples du nord et du sud-ouest ne connaissaient pas d'institution si monstrueuse.

* * *

Les Religieux. — Les religieux hindous offrent aux étrangers un spectacle à la fois curieux et répugnant. Rien n'est plus repoussant aux yeux des voyageurs que la vue des pénitents qui en l'honneur de leurs divinités se condamnent à des privations très rigoureuses et aux tourments les plus pénibles. Incapables de faire la distinction entre ces religieux de divers genres et de diverses sectes les voyageurs les ont désignés sous l'appellation commune de fakirs. Bernier croit que les dévôts européens comparés aux pénitents hindous sont des novices, tant ceux-ci peuvent supporter d'austérités. Tavernier affirme que ces fakirs tant révéérés par le peuple sont en réalité des scélérats et des paresseux qui se font dévôts quand ils ne trouvent pas le moyen de gagner leur vie. Ces religieux dont le nombre dans l'Inde se monte à 1.200.000 trompent par leur faux zèle leurs coreligionnaires qui les regardent comme des saints (218). Les Français constatent avoir vu pourtant des pénitents qui quittaient biens et familles pour mener la vie la plus austère, se condamnaient à passer tout le reste de leur vie dans une posture gênante comme par exemple, à tenir les mains levées vers le ciel, au point de ne pouvoir prendre de nourriture qu'à l'aide d'un secours étranger ; d'autres font de longs pèlerinages, tout nus, les pieds chargés de lourdes chaînes ; d'autres restent debout pendant plusieurs jours en réprimant le souffle. Sonnerat raconte avoir vu un fanati-

que qui s'était traversé les joues et la langue avec un fer (219). De tous les Fakirs, les Jauguis mènent la vie la plus austère.

Les plus vénérés de tous les religieux hindous sont les Sannyasis qui se dévouent entièrement à leurs divinités et font vœu de pauvreté, de chasteté et de sobriété. Les hommes de toutes les castes, sauf les Pariahs, peuvent être Sannyasis. Ils errent de tous côtés entièrement nus, la tête rasée, ne possédant rien, ne tenant à rien, ne vivant que d'aumônes et ne mangeant que pour éviter la mort. On croirait qu'ils sont les descendants des anciens Brâhmanes tant leur vie est simple et austère.

Il y a de plus, les religieux de la secte de Siva et ceux de la secte de Vichnou. Les Pandarons ou religieux de Siva sont tenus en grande vénération. Ils se barbouillent le corps et le visage de cendres de bouse de vache ; chantent les louanges de Siva et vivent d'aumônes. Ils diffèrent des Sannyasis en ce qu'il leur est permis de se marier et de vivre en société soit avec leur famille, soit avec les autres Pandarons (220).

Les Caré-Pabré pandarons, les Paéni-Caoris et les Cachi-Caoris sont diverses espèces de Pandarons qui ont leur façon particulière de faire la pénitence. Les Caré-Pabré pandarons font vœux de garder le silence. Pour demander l'aumône, ils entrent dans les maisons et frappent des mains sans rien dire. Les Paéni-Caoris portent les offrandes que les Hindous font à certains temples. Les Cachi-Caoris sont chargés de porter l'eau du Gange de la ville de Cachi (Bénarès) pour la distribuer au peuple qui la regarde comme de l'eau sainte.

Les religieux de la secte de Vichnou s'appellent les Tardins (221). Ils vivent aussi d'aumônes, mendent en dansant et en chantant les louanges de Vichnou. Ils s'accompagnent d'un plateau de cuivre qu'ils battent avec une baguette. Plusieurs anneaux creux et pleins de cailloux qu'ils portent sur la cheville du pied leur servent encore d'accompagnement et de mesure pour le chant et pour la danse. Les « Satardévans »

et les « Vaichenavins » forment des castes à part dans lesquelles les autres Hindous ne peuvent entrer. Ils naissent religieux, peuvent se marier et vivre en famille. Les Satardévans vivent d'aumônes et accompagnent leurs chants à l'aide d'instruments ressemblant à des guitares. Les Vaichenavins se distinguent par un petit vase de cuivre qu'ils portent sur la tête et qui leur sert à mettre l'aumône qu'ils reçoivent.

Il est difficile pour un Français de concevoir la variété des supplices volontaires que s'infligent les religieux qui font profession de se tourmenter ainsi eux-mêmes. Le fond du caractère de ces pénitents est fait d'orgueil, car ils se croient parfaits en sainteté et craignent la souillure, à tel point qu'ils se gardent bien de se laisser toucher par les Européens ou par les gens de basse caste. Enfin, les religieux si vénérés par les Hindous apparaissent aux voyageurs comme des scélérats, des hypocrites, des gens indignes de vénération.

Il nous semble que le témoignage des voyageurs sur les religieux hindous est un peu exagéré. Peut-être n'ont-ils pas eu l'occasion de rencontrer les véritables religieux menant une vie sainte et austère dans les endroits éloignés des villes et où ces voyageurs n'ont pas pénétré. N'oublions pas qu'à cause des révolutions et des crises économiques il y avait une foule incroyable de charlatans et d'affamés qui se faisaient religieux pour s'assurer de quoi vivre. Les Français abusés par ces prétendus zélateurs ont trop vite généralisé ce qui n'était vrai que pour quelques cas.

et les républicains, les uns se sont égarés dans les
 querelles des autres, les autres se sont égarés dans les
 querelles de la vie et de la mort. Les républicains
 ont vécu d'espérance et de désespoir, les autres de
 désespoir et de désespoir. Les républicains
 se distinguent par un seul trait de caractère, ils
 ont été et ils sont à jamais les républicains.

Il est difficile pour un Français de concevoir la vanité des
 espérances républicaines, car elles sont les
 espérances de la liberté, et la liberté est le fond de
 la vie humaine. Les républicains ont fait de la
 liberté le principe de leur existence, et ils ont
 voulu que la liberté soit le principe de la vie
 humaine. Les républicains ont voulu que la
 liberté soit le principe de la vie humaine, et
 ils ont voulu que la liberté soit le principe de
 la vie humaine.

Il n'est possible que la république des Français soit
 une république, car elle est la république des
 Français, et elle est la république des Français.
 Les républicains ont voulu que la république
 soit le principe de la vie humaine, et ils ont
 voulu que la république soit le principe de la
 vie humaine. Les républicains ont voulu que
 la république soit le principe de la vie humaine,
 et ils ont voulu que la république soit le
 principe de la vie humaine.

Les républicains ont voulu que la république
 soit le principe de la vie humaine, et ils ont
 voulu que la république soit le principe de la
 vie humaine. Les républicains ont voulu que
 la république soit le principe de la vie humaine,
 et ils ont voulu que la république soit le
 principe de la vie humaine.

CONCLUSION

En concluant notre étude, nous essayerons d'indiquer la valeur et l'importance des récits des multiples voyageurs que nous avons passés en revue. Notre intention n'est pas de nous étendre sur ce sujet ; nous examinerons brièvement jusqu'à quel degré ces hommes ont contribué à mieux faire connaître un pays qui restait encore mystérieux pour l'Occident.

La relation des voyages des Français au cours du xvii^e et du xviii^e siècles ont de l'intérêt et de l'importance à trois points de vue différents. Voici les points qui retiendront notre attention.

1^o Quelle fut l'influence des œuvres des voyageurs sur la politique de leur pays ?

2^o Quel fut l'effet de ces récits sur l'esprit français ? Quelle influence exercèrent-ils sur le développement de l'orientalisme en France et, plus particulièrement, des études relatives à l'Inde ?

3^o Quelle peinture de l'Inde nous ont donnée les voyageurs ? Cette peinture est-elle exacte ?

Rappelons que ce fut entre le xv^e et le xviii^e siècles, que quatre grandes nations, le Portugal, La Hollande, l'Angleterre et la France découvrirent un monde jusqu'alors insoupçonné. Cette découverte élargit leur horizon, mit leur imagination en éveil et piqua leur curiosité. Comment rester insensibles devant des mœurs et des coutumes si profondément différentes des leurs ? D'où une impulsion nouvelle qui se traduisit bientôt dans la littérature.

La monarchie, arrivée au faite de sa gloire sous Louis XIV, commençait à éprouver le besoin d'entrer en contact avec l'étranger. L'attention de Louis XIV était nettement attirée vers la Turquie et l'Asie. Colbert sentit la nécessité de créer de nouveaux débouchés et de faire concurrence aux autres puissances européennes qui avaient déjà établi des relations commerciales avec l'Orient. Dès le début du xvii^e siècle, de grands voyageurs français avaient indiqué à Colbert la possibilité d'établir des comptoirs en Orient et même d'y fonder un empire. Les premiers contacts entre la France et l'Inde furent établis par ces voyageurs.

Parmi eux, citons d'abord Malherbe de Vitry et Pyrard de Laval qui effectuèrent leur voyage, dans les premières années du xvii^e siècle. Malherbe, qui rentra à Paris en 1609, obtint du roi Henri IV plusieurs audiences, pour l'entretenir « de particularités plus secrètes et importantes ». Il proposa plusieurs moyens faciles pour naviguer aux Indes et entretenir des relations commerciales avec ce pays. Sully, à la tête du parti anticolonial, s'opposa à sa proposition, mais l'initiative hardie de ce Français ne fut pas inutile, car elle suscita l'intérêt de plusieurs de ses compatriotes qui réussirent plus tard à persuader Colbert de faire des conquêtes dans ce pays.

Le récit des aventures de Pyrard de Laval, qui fut publié en 1611, n'avait pas exercé un moindre intérêt. Ce Français qui avait pris du service chez les Portugais établis à Calicut et qui s'était battu sous leurs ordres sur la côte de Malabar, ne manqua pas d'indiquer la faiblesse du gouvernement portugais et la possibilité pour les Français de rivaliser avec cette nation. Mais les voyageurs dont les relations eurent le plus d'importance du point de vue politique furent Bernier, Tavernier, Thévenot, La Boullaye, Le Gouz, Bellanger de Lespinay, François Martin et l'Abbé Carré. Par leur récits, par leurs mémoires, par leurs lettres à Colbert, ils réussirent à intéresser le grand ministre à la politique de colonisation.

On peut dire que les voyageurs du xvii^e siècle furent les précurseurs de la colonisation française dans l'Inde.

Examinons maintenant l'effet produit par les œuvres de ces voyageurs sur l'esprit français. Dès le début du xvii^e siècle l'Orient avait commencé à exercer un très grand attrait sur la littérature française. Les voyageurs avaient éveillé la curiosité du public ; il était naturel que les écrivains eussent puisé à cette source nouvelle pour ajouter une note pittoresque à leurs ouvrages. Le public était intéressé ; il n'en fallait pas davantage pour stimuler les écrivains qui s'empressèrent de satisfaire la curiosité des lecteurs. Chez plusieurs écrivains français l'influence orientale est fort sensible : il suffit de citer Molière, La Fontaine, puis, au xviii^e siècle, Montesquieu, Voltaire, Buffon, Boufflers, Lemierre. L'introduction des derviches, des muftis, du Grand Turc tout enrubannés dans le *Bourgeois Gentilhomme* est peut-être le résultat des conversations de Molière avec Bernier qui fut, comme lui, élève de Gassendi. La Fable de La Fontaine intitulée *Le Songe d'un habitant du Mogol*, est certainement inspirée par la traduction des Fables de Lokman et de Bidpay. Boufflers, dans *Aline, reine de Golconde*, écrit vers 1760, a été inspiré par les hauts faits de Bussy dans le Décan plutôt que par la connaissance effective du pays. Mentionnons également *La Veuve de Malabar*, du poète tragique Lemierre représentée en 1770. Le sujet de cette pièce est l'immolation d'une veuve Lanassa, sauvée du bûcher par le général français Montauban qui l'épousa. Quoiqu'on relève dans cette œuvre des faits invraisemblables et que l'auteur ne se pique guère d'exactitude, il faut avouer qu'au point de vue de la « couleur locale » cette pièce marque un certain progrès sur la comédie de Molière.

Au xviii^e siècle, le public montre encore pour l'Orient un intérêt d'un autre genre. On ne se contente pas de fables et de légendes fabuleuses à propos de l'Inde qui n'est plus un pays

de rêves ni une utopie. Dans cet âge philosophique et rationnel, le public demande des faits précis. On commence à comprendre que l'Orient possède une civilisation aussi intéressante que celle de l'Occident et que, pour une étude parfaite du genre humain, on doit comparer les deux civilisations. Le public veut connaître la culture de l'Inde, ses arts, sa littérature, ses sciences et ses religions. Nous voyons donc des académiciens, des savants qui se rendent dans l'Inde ou y sont envoyés par le gouvernement français pour y faire des recherches littéraires et scientifiques.

Au XVIII^e siècle, Montesquieu subit l'influence de Chardin et Tavernier. Certes, l'inspiration des *Lettres Persanes*, comme l'indique son titre même, est de caractère persan plutôt qu'indien. Cependant ces rois de Perse et les Mogols de l'Inde ayant une coutume origine, on peut dire que l'atmosphère des *Lettres Persanes* est presque une atmosphère mongole. Montesquieu a saisi la différence entre la mentalité d'un Européen et d'un Asiatique.

L'influence de l'Orient est plus difficile à préciser chez Buffon. On peut supposer cependant que dans la partie de son *Histoire Naturelle* qui traite des animaux tropicaux, Buffon avait été largement influencé par les récits de voyage du Père Tachard et surtout par l'ouvrage de Sonnerat. Peut-être certains spécimens zoologiques que Buffon étudiait au Jardin du Roi ont-ils été importés des tropiques à cette époque par les agents de la Compagnie des Indes et par Sonnerat.

Selon M. Debidour, Voltaire avait reçu des autorités françaises de Pondichéry quelques documents que l'on prétendait être de véritables *Sastras* (traités de sciences indiens), mais que nous savons être falsifiés. Pourtant, vrais ou faux, ces documents permirent à Voltaire d'apprendre mieux la culture et la civilisation de l'Inde. Voltaire considère l'Inde comme « le pays le plus anciennement peuplé, policé et civi-

lisé ». Il a démontré qu'en dehors de la civilisation méditerranéenne, en dehors des traditions gréco-romaines et judéo-chrétiennes et avant elles il existait une belle et puissante civilisation. Voltaire devance la thèse de Fustel de Coulanges et constate que la civilisation européenne a eu son origine dans la civilisation aryenne. L'Inde selon lui est le berceau de l'humanité civilisée », les jeux, les chiffres, les sciences, la philosophie, les fables, la religion, les mythes, tout vient de l'Inde. Dans son ardent désir de soutenir sa théorie, le grand écrivain émet des hypothèses exagérées et fantaisistes. Par exemple, il va jusqu'à dire que le baptême n'est qu'une imitation d'une coutume hindoue, à savoir les ablutions dans le Gange ; qu'Abraham n'est autre que Brahma et que l'idée de l'immortalité de l'âme est implicite dans la métempsychose. La thèse de Voltaire, bien qu'exagérée, a réussi à mettre en lumière la valeur de l'Inde. Il est vraiment le père de cet orientalisme qui va s'épanouir chez Anquetil Duperron, Sonnerat et bien d'autres encore.

L'intérêt qu'on prenait en France aux arts de l'Inde était également grand. Déjà en 1768 une bayadère avait émerveillé tout Paris par ses grâces de gazelle, son costume singulier et ses gestes étranges. Cette danseuse s'appelait Bebaroum et devint l'amie de Louise de France (225).

Bref, les voyageurs ont rendu un grand service à l'humanité par les renseignements qu'ils ont donnés sur l'Inde. Il faut rappeler ici, que les voyageurs du xvii^e siècle, sauf quelques rares exceptions telles que Bernier, étaient ou des négociants qui s'y étaient rendus pour amasser une fortune sous le ciel tropical, ou des hommes curieux attirés vers ce pays par les légendes fabuleuses de ses richesses et de ses merveilles. Leurs récits sont importants surtout du point de vue historique ou géographique. Pour ce qui est de la véritable sagesse des Brâhmanes, la réserve et la méfiance que les savants hindous opposaient aux Européens et la difficulté d'apprendre

les langues indiennes ont empêché les voyageurs français du xvii^e siècle de comprendre la valeur de la littérature, des sciences et de la philosophie des Brâhmanes. Les voyageurs du siècle suivant sont parvenus dans une certaine mesure à vaincre les préjugés des Brâhmanes et de ce fait à mieux comprendre la civilisation de l'Inde. Certains des missionnaires, en particulier, ont été les précurseurs de la linguistique indo-européenne fondée au xix^e siècle.

En ce qui concerne la géographie de l'Inde, les renseignements que ces Français nous ont donnés sont d'une valeur exceptionnelle et d'un intérêt capital. Sous la plume de ces auteurs, nous trouvons d'abord un tableau vivant et détaillé des villes et des campagnes de l'Inde à l'époque où l'Empire Mogol était au comble de sa gloire. Nous voyons les grandes villes capitales, avec leurs beaux monuments, leurs palais luxueux ; à côté d'elles, Surate, ville maritime pleine d'activité et d'animation. Vers la fin du xvii^e siècle et au cours du xviii^e, le tableau change complètement. Les voyageurs nous montrent les villes ruinées, les campagnes désertes, les grands ports en déchéance. Ajoutons que Bernier, Tavernier et Thévenot ont parlé pour la première fois de régions inconnues en Europe. Bernier est le premier Européen qui ait décrit la vallée de Cachemire, ce paradis de l'Inde ; Tavernier fut également le premier à montrer à l'Occident les chemins vers les célèbres mines de diamants. Thévenot a donné une description détaillée et précise des cavernes d'Ellora.

Les érudits qui étudient l'histoire de l'Inde, peuvent-ils nier l'importance des faits historiques que nous devons à ces Français ? Les témoignages de François Martin, de Bernier et d'Anquetil Duperron ne jettent-ils pas une lumière sur la situation historique dans l'Inde au cours des deux siècles dont nous nous occupons ? Les constatations quelquefois exagérées sur le gouvernement despotique des Mogols, ne sont-elles pas réfutées par Anquetil Duperron ?

Dans le domaine de la religion et de la philosophie, la plupart des voyageurs, Sonnerat, Anquetil Duperron et Le Gentil exceptés, n'ont fait que des observations superficielles. Le Gentil, les voyageurs anglais Holwell et Dow et plusieurs directeurs du comptoir anglais de Calcutta au XVIII^e siècle ont avoué que les savants Brâhmanes de Bénarès, et même les petits savants des provinces, ne communiquaient presque jamais avec les étrangers. Dans de telles conditions, comment les voyageurs pouvaient-ils juger de la philosophie antique de l'Inde ? Comme a remarqué Voltaire, Bernier « parlait de la philosophie antique de l'Inde comme un Indien parlerait de la nôtre, s'il n'avait entretenu que nos bacheliers européens au lieu de s'instruire avec nous ». En parlant du rôle des voyageurs dans la connaissance des religions, il faut rappeler qu'Anquetil Duperron a été le premier Européen qui ait traduit les livres sacrés de Zend-Avesta.

En ce qui concerne littérature et science, c'est à de rares voyageurs du XVIII^e siècle qu'appartient le mérite d'avoir essayé pour la première fois de connaître une civilisation différente de la leur et de rapprocher l'Occident et l'Orient grâce à une compréhension plus large de ces civilisations respectives. Ce sont surtout Sonnerat, Le Gentil et quelques missionnaires jésuites qui ont enrichi leur pays de recherches dans ce domaine.

Les témoignages des voyageurs sont également importants pour connaître l'état des arts au cours de ces deux siècles. Quoiqu'ils aient trouvé l'art indien d'une beauté et d'une technique différentes de celles de l'Europe, ils ont admis que « l'Asiatique a droit tout autant que l'Européen à une éthique et une esthétique propres et par conséquent à la création d'un art conforme à son intuition répondant à ses besoins vitaux ».

Enfin la partie la plus curieuse de leur récit, est la description de la vie sociale des Hindous, de leur esprit, de leurs

mœurs et de leur caractère. Ces auteurs se sont montrés des observateurs très fins, habiles et spirituels. Au milieu des recherches utiles qu'ils ont faites sur l'Inde, ils ont eu le temps de remarquer des petits détails amusants qui communiquent à leurs relations un caractère pittoresque et vivant.

NOTES DE L'OUVRAGE (1)

5. Robertson, *An historical Disquisition concerning Ancient India*, p. 1.
6. Abbé Guyon, *L'Histoire des Indes Orientales*, t. I, p. 3.
7. William Smith, *Nouvelle Bibliothèque des Voyages*, t. I, p. 12.
8. *Id.*, t. I, p. 13.
9. Cité par Edward Oaten, *Travels and Traveliers in India*, p. 12.
10. Abbé Renaudot, *Deux Voyageurs Mahometans dans l'Inde*, p. 98, 99, 100.
11. Marco Polo (édition Cordiéro), p. 340.
12. *Recueil de Voyages*, t. X, p. 26.
13. *Id.*, t. X, p. 101.
14. *Id.*, t. X, p. 116.
15. *Id.*, t. X, p. 116.
16. R. H. Major, *India in the Fifteenth Century*, p. 6.
17. *Id.*, p. 6.
18. *Id.*, p. 14.
19. William Smith, *Nouvelle Bibliothèque des Voyages*, t. I, p. 7.
20. Edward Oaten, p. 53.
21. William Smith, t. I, p. 61.
22. *Lettres de saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon*, édité par A. M. F., p. 11.
23. *Life and Letters of saint François Xavier, edited by the Rev Colendge*, p. 128.
24. *Id.*, p. 128.
25. *La vie et les lettres de saint François Xavier*, par A. M. F., t. I, p. 78.
26. *Id.*, t. I, p. 297.
27. M. de la Roncière, *Le premier voyageur français autour du monde* (*Revue hebdomadaire*, septembre 1907, p. 33).
28. *Id.*, p. 33.
29. *Id.*, p. 28.
30. *Id.*, p. 28.

1. Les notes 1 à 4 se réfèrent à une préface de Mlle Bamboat, qui a paru dans la thèse destinée à la Faculté de Paris, et n'a pas été reproduite dans cet ouvrage.

31. *Id.*, p. 28.
32. *Id.*, p. 27.
33. *Id.*, p. 28.
34. *Id.*, p. 28.
35. *Id.*, p. 33.
36. *Revue hebdomadaire*, mars 1905, p. 182.
37. *Id.*, p. 186.
38. *Lettre inédite de Hiriart au Baron du Tour*. Cinq Cents Colbert fol. 436-439.
39. *Id. Lettre à Messieurs Les Aubris en Constantinople*, le 20 juillet, 1620.
40. *Id.*, *Lettre d'Hiriart au Baron du Tour*, le 27 avril 1625.
41. M. de la Roncière, *Un artiste français à la cour du Grand Mongol* (*Revue hebdomadaire* mars 1905), p. 188.
42. *Lettre d'Hiriart au Baron du Tour*, le 26 avril 1625.
43. *Revue hebdomadaire*, mars 1905, p. 189.
44. *Id.*, p. 190.
45. La Boullaye Le Gouz, *Voyages* p. 1.
46. Castonnet des Fosses, *La Boullaye Le Gouz*, p. 15.
47. La Boullaye Le Gouz, *Voyages*, p. 135.
48. Castonnet des Fosses, *La Boullaye Le Gouz*, p. 45.
49. *Id.*, p. 2.
50. Castonnet des Fosses, *Une lettre inédite*, p. 5.
51. *Id.*, p. 6.
52. Tavernier, *Les Six Voyages*, t. I, p. 4.
53. Jorret, *Jean-Baptiste Tavernier*, p. 60.
54. Tavernier, *Les Six Voyages*, t. II, p. 339, liv. II, ch. XVI.
55. Tavernier, *Les Six Voyages*, t. L, p. 326.
56. Cité par Jorret, *Jean-Baptiste Tavernier*, p. 244.
57. Bernier, *Voyages*, t. II, 121.
58. Anquetil Duperron, *Législation orientale*, p. 139.
59. *Id.*, t. II, p. 132.
60. Castonnet des Fosses, *François Bernier*, p. 49.
61. Bellanger de Lespinay, *Mémoires*, p. 195.
62. *Id.*, p. 200.
63. *Id.*, p. 201.
64. *Id.*, p. 203.
65. Dellon, *Voyage*, t. I, p. 39.
66. Luillier, *Voyage dans les grandes Indes Orientales*, t. I p. 2.
67. *Id.*, pp. 113, 114.
68. *Id.*, p. 81.
69. Dacier, *Notice historique*, p. 5.
70. *Id.*, p. 5.
71. Menant, *Anquetil Duperron*, p. 89.
72. *Id.*, p. 89.
73. *Miscellaneous of the Philobiblion Society*, vol. 1, p. 5.
74. *id.* p. 5.

75. Duperron, *Disc. prél.*, p. 358, 359.
76. Dacier *Notice historique*, p. 24.
77. Dacier, *Notice historique*, p. 27.
78. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 20.
79. *Journal des Savants*, 1783, p. 460.
80. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 3.
81. *Id.*, t. I, p. 149, 150.
82. Degrandpré, *Voyage*, t. I, p. 46.
83. *Id.*, t. I, p. 107.
84. *Id.*, t. I, p. 108.
85. Le Père Damien, *Un jésuite Brahme*, p. 8.
86. A. Launay, *Histoire des Missions dans l'Inde*, t. I, p. 105.
87. *Id.*, p. 105.
88. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 6.
89. Aimé Martin, *Lettres édifiantes et curieuses (Panthéon littéraire)*, t. II, p. 528.
90. *Id.*, t. II, p. 528.
91. Degrandpré, *Voyage*, t. I, p. 229.
92. Léon Besse, *Revue historique*, p. 234.
93. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p.
94. Léon Besse, *Revue historique*, p. 235.
95. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, t. VI, p.
96. *Id.*, t. II, p.
97. *Id.*, t. II, p. 328.
98. Léon Besse, *Revue historique*, p. 221.
99. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 96.
100. *Id.*, p. 135.
101. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 56.
102. Sonnerat, *oyage*, t. I, p. 56.
103. Dellon, *Voyages*, p. 255.
104. Sonnerat, *Voyage*, p. 58.
105. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, t. II, p. 307.
106. La Boullaye Le Gouz, *Voyages*, p. 171.
107. Luillier, *Voyage*, p. 92.
108. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 368.
109. *Id.*, t. I, p. 284.
110. François Bernier, *Voyages*, t. II, p. 132.
111. Le Gentil, *Voyage*, t. I, pp. 109-110.
112. François Bernier, *Voyages*, t. I, p. 315.
113. *Id.*, t. I, p. 315.
114. *Id.*, t. I, p. 326.
115. Pluriel d' « émir » en arabe. Bernier commet une erreur en employant le mot *omera* pour désigner un émir.
116. *Id.*, t. I, p. 291.
117. *Id.*, t. I, p. 312.
118. *Id.*, t. I, p. 315.
119. *Id.*, t. I, p. 316.

120. *Id.*, t. I, p. 319.
121. Anquetil Duperron, *Législation orientale*, p. 179.
122. *Id.*, p. 99.
123. *Id.*, p. 93.
124. *Id.*, p. 38.
125. *Id.*, p. 104.
126. *Id.*, p. 97.
127. *Id.*, p. 97.
128. *Id.*, p. 25.
129. *Id.*, p. 23.
130. *Id.*, p. 24.
131. *Id.*, p. 29, 30.
132. *Id.*, p. 29.
133. *Id.*, p. 30.
134. *Id.*, p. 132.
135. *Id.* p. 175.
136. François Bernier, *Voyages*, t. I, p. 11.
137. *Id.*, t. I, p. 12.
138. *Id.*, t. I, p. 176, 177.
139. *Id.*, t. I, p. 229.
140. *Id.*, t. II, p. 44.
141. *Id.*, t. II, p. 45.
142. *Id.*, t. II, p. 47.
143. *Id.*, t. II, p. 54.
144. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 111.
145. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 22.
146. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 113.
147. Bernier, *Voyages*, t. II, p. 26.
148. *Id.*, t. II, p. 26.
149. Thévenot, *Troisième partie des Voyages*, p. 113.
150. *Id.*, p. 135.
151. Degrandpré, *Voyage*, t. I, p. 176.
152. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 99.
153. *Id.*, t. I, p. 100.
154. *Id.*, t. I, p. 100.
155. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 111.
156. Thévenot, p. 220, 221.
157. *Id.*, p. 223.
158. *Id.*, p. 224.
159. Degrandpré, *Voyage*, t. I, p. 178.
160. Sonnerat, *Voyages*, t. I, pp. 100, 101.
161. Bernier, *Voyages*, t. II, p. 58.
162. *Id.*, t. II, p. 80.
163. *Id.*, t. II, pp. 83, 84.
164. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 101.
165. *Id.*, t. II, p. 358.
166. Degrandpré, *Voyage*, t. I, p. 150.

167. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 17.
168. Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p.
169. *Id.*, t. II, p.
170. Thévenot, *Troisième partie des Voyages*, p. 114.
171. Degrandpré, *Voyage*, t. I, p. 173.
172. *Id.*, t. I, p. 174.
173. *Id.*, t. I, p. 180.
174. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, t. II, p. 642.
175. François Bernier, *Voyages*, t. II, p. 142.
176. Aimé Martin, t. II, p. 642.
177. *Id.*, t. II, p. 643.
178. Anquetil Duperron, *Législation orientale*, 38, 39.
179. *Id.*, p. 41.
180. *Id.*, 41.
181. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 599.
182. C'est évidemment le mont Sumeru autour duquel la tradition indienne dispose les sept continents.
183. Bernier, *Voyages*, t. II, p. 141.
184. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 409.
185. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 110.
186. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 644.
127. Le Roi Salivagenam est peut-être le même dont parle Holwell comme le roi des Bengalis sous le nom de Succadit. Il mourut selon Holwell l'an 79 de Jésus-Christ (Le Gentil, p. 214).
188. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 209.
189. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 401.
190. Bernier, *Voyages*, t. II, p. 40.
191. T. II, p. 40.
192. Prière d'Akbar d'après S. Lane. Pool, *Medieval India*, p. 277.
193. *Revue hebdomadaire*, sept. 1907, p. 27.
194. *Lettre d'Hiriart au Baron du Tour*.
195. La Boullaye Le Gouz, p. 224.
196. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 5.
197. *Id.*, t. I, p. 6.
198. *Id.*, t. I, p. 6.
199. Le Gentil, *Voyage*, t. I, p. 143.
200. Bernier, *Voyages*, t. II, p. 144.
201. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 397.
202. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 6.
203. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 268.
204. *Id.*, t. I, p. 264.
205. *Id.*, t. I, p. 265.
206. *Id.*, t. I, p. 268.
207. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 472-476.
208. *Id.*, t. II, p. 467.
209. *Id.*, t. II, p. 469.
210. *Id.*, t. II, p. 473.

211. *Id.*, t. II, p. 473.
212. *Id.*, t. II, p. 644.
213. Sonnerat, *Voyage*, p. 249.
214. Aimé Martin, *Lettres édifiantes*, etc., t. II, p. 354.
215. *Id.*, t. II, p. 354.
216. Bernier, *Voyages*, t. II, p. 94.
217. Bernier, t. II, p. 93.
218. François Bernier, *Voyages*, t. II, p. 93.
219. Sonnerat, *Voyage*, t. I, p. 262.
220. *Id.*, t. I, p. 256.
221. *Id.*, t. I, p. 258.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX OU RELATIFS A PLUSIEURS AUTEURS.

Alexandre le Grand.

Consulter :

Smith (William). — Nouvelle Bibliothèque des Voyages anciens et modernes. Paris, 1892.

Robertson (William). — An historical Disquisition of the knowledge which the ancients had of India; and the progress of trade with the country prior to the discovery of the passage to it by the Cape of Good Hope. London, 1791.

Suleiman et Abu Zaid.

Consulter :

Abbé Renaudot. — Anciennes Relations des Indes et de la Chine, 1718.

Polo (Marco).

Consulter :

The Book of Ser Marco Polo concerning the kingdoms and marvels of the East. Cordier's édition of Col. H. Yulés translation. London, 1903.

Cordier (Henri). — Centenaire de Marco Polo; conférence faite à la Société d'études italiennes, le mercredi 18 décembre 1895, à la Sorbonne. Paris, 1896.

Le Frère Jourdain de Sévérac.

The Wonders of the East. Translated by Col. Sir Henry Gule, 1863.

Le Frère Odorie de Pordenone.

Recueil de voyages et de documents publiés par la société de Géographie, t. X, Paris, 1891.

Conti (Nicolo de).

Consulter :

India in the Sixteenth Century, being a Collection of Narratives of Voyages to India in the century prece-

ding the Portuguese discovery of the Cape of Good Hope; from Latin, Persian, Russian, and Italian Sources. Edited, with an Introduction, by Richard Henry Major. London, 1858.

Nikitine (Athanasius).

Hakluyt Society Publication, I, 22. London, 1852.

Gamme (Vasque de).

Consulter :

Navigation de Vasque de Gamme, chef de l'armée du Roi de Portugal en l'an 1497, écrite par un gentilhomme florentin qui se trouva de retour à Lisbonne avec ladite armée, publiée par M. Charles Schefer... (continué par Henri Cordier). Paris, 1898.

Alderley (Lord Stanley of). — The three voyages of Vasco da Gama and his viceroyalty, from the Lendas da India of Gaspar Correa. London, 1869.

François Xavier (Saint).

Lettres de saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, traduites sur l'édition latine de Bologne de 1795, précédées d'une notice historique sur la vie de ce saint et sur l'établissement de la compagnie de Jésus, par A. M. F. Lyon, 1828.

The Life and Letters of saint François Xavier by Colendge (Henry James). London, 1872.

Barbosa (Duarte).

A description of the Coasts of East Africa and Malabar in the beginning of the Sixteenth Century. Translated by Lord Stanley of Alderley. London, 1865.

Varthema (Ludovico Di).

Recueil de voyages et de documents publiés par la Société de Géographie, t. IX.

Vitré (Pierre Olivier, Malherbe de).

Revue Hebdomadaire, septembre 1907.

Hiriart (Augustin).

Bibliothèque Nationale. Département des Manuscrits. Cinq Cents Colbert, 483 fol. 436-439. — Lettres inédites d'Hiriart. — Revue Hebdomadaire, mars 1905.

Laval (Pyrard de).

Voyages de François Pyrard de Laval, contenant la Navigation aux Indes Orientales, Maldives et au Brésil. Paris, 1672.

Martin (François).

Description du Premier Voyage fait aux Indes Orientales par les François. Paris, 1604.

La Boullaye Le Gouz (Le sieur de).

Les Voyages et Observations, 1653.

Consulter :

Castonnet des Fosses. — La Boullaye Le Gouz, sa Vie et ses Voyages. Angers, 1891. — Une lettre inédite de La Boullaye Le Gouz. Angers, 1882.

Tavernier (J. B.).

Les Six Voyages. Paris, 1681-1688.

Consulter :

Joret (Charles). — J. B. Tavernier, Baron d'Aubonne, Chambellan du Grand Electeur. Paris, 1886. — Mercure Galant, février 1690.

Bayle. — Dictionnaire historique et critique, t. V. Amsterdam, 1734.

Lane Poole (S.). — Medieval India under Mohammedan Rules (« Story of the Nations » Series, 1903).

Bernier (François).

Histoire de la Dernière Révolution des Etats du Grand Mogol. Paris, 1670, 2 vol. — Suite de Mémoires sur l'Empire du Grand Mogol. Paris, 1670, 2 vol. — Voyages, contenant la Description des Etats du Grand Mogol. Paris, 1830, 2 vol.

Consulter :

Les Mémoires de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, 1872, vol. XIV, p. 129-176. Angers 1872. — Le Journal des Savants 1888. — Les Annales de la Société Linnéenne du Département de Maine-et-Loire, 3^e année, 1858, p. 338-353.

Castonnet des Fosses. — Les Voyages de Bernier dans l'Inde (Extrait de la Revue de l'Anjou). Angers, 1888. — Œuvres complètes de Voltaire.

Thévenot (Jean).

Troisième Partie des Voyages, contenant la Relation de l'Indoustan des Nouveaux Mogols.

Consulter :

Orme (Robert). — Historical fragments of the Mogol Empire. London, 1782. Quarterly Review, vol. CLXXVI. London, 1903.

Chardin (Chevalier Jean).

Voyage en Perse et aux autres lieux de l'Orient. Paris, 1891.

Bellanger de Lespinay (Le Sieur de).

Les Mémoires sur son voyage aux Indes Orientales, publiés sur le manuscrit original et annotés par Henri Froidevaux, Docteur ès Lettres, 1895.

De l'Estrai.

Relation ou Journal d'un Voyage fait aux Indes Orientales. Paris, 1677.

François Martin (Fondateur de Pondichéry).

Mémoires, dont 2 volumes publiés par A. Martineau. Paris, 1931 et 1932. — Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits, fr. N. Acq. 9352.

Carré (Abbé).

Voyage des Indes Orientales mêlé de plusieurs histoires curieuses. Paris, 1699.

Dellon (Dr. J.).

Relation d'un Voyage des Indes Orientales. Paris, 1685, 2 vol. — Nouvelle Relation d'un Voyage fait aux Indes Orientales. Amsterdam, 1699, 2 vol. — Voyage avec la Relation de l'Inquisition de Goa. Cologne, 1709.

Luillier (Le Sieur).

Voyage aux Grandes Indes avec une instruction pour le commerce des Indes Orientales. Paris, 1705. — Nouveau Voyage aux Grandes Indes avec une instruction pour le commerce des Indes Orientales et la description de plusieurs îles, villes et rivières, l'histoire des plantes et des animaux qu'on y trouve. Rotterdam, 1726.

Anquetil-Duperron (Abraham-Hyacinthe).

Recherche, abrégé du voyage fait dans l'Inde pour la recherche et la traduction des Ouvrages attribués à Zoroastre. Paris, 1762, 2 vol. — Traduction du Zend Avesta. Paris, 1771, 2 vol. — Législation Orientale. Amsterdam, 1778. — Recherches historiques et géographiques sur l'Inde. Berlin, 1786, t. II, III. — La Dignité du Commerce. Paris, 1789. — L'Inde en rapport avec l'Europe. Paris, 1798. 2 vol. — Uppanishads, 1801-1802.

Consulter :

Le Journal des Savants, juin 1762. — Le Journal des Savants, mai 1779. — Le Journal des Savants, juillet 1786. — Miscellaneous of the Philobiblion Society. London, 1856-1857, vol. III.

M. Dacier. — Notice Historique sur la Vie et les Ouvrages de M. Anquetil Duperron. Paris, 1808. — Notice sur la Vie de M. Anquetil Duperron, par Anquetil l'aîné, membre de l'Institut national et de la légion d'honneur. — Discours, prononcé par M. Tinthoin, curé des Blancs-Manteaux, le samedi 18 janvier 1805, au convoi de M. Anquetil Duperron.

M. D. Menant. — Anquetil Duperron à Surate ; conférences faites au Musée Guimet. Paris, 1906.

Le Gentil.

Voyage dans les Mers de l'Inde fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil le 6 juin 1761 et le 3 du même mois 1769. Paris, 1779, t. I.

Consulter :

Le Journal des Savants, nov. 1779.
Cassini (J. D.). — Eloge. Paris, 1810.

Sonnerat (M.).

Voyages aux Indes Orientales et à la Chine, faits par ordre du roi depuis 1774 jusqu'en 1781. Paris, 1782, t. I.

Consulter :

Le Journal des Savants, 1783.

Degradpré.

Voyage dans l'Inde et au Bengale. Paris, 1801, 2 vol.

Les Missionnaires.

Consulter :

Martin (Aimé). — Lettres Edifiantes et Curieuses (Panthéon Littéraire). Paris, 1843, t. II.

Launay (Adrien). — Histoire des Missions de l'Inde. Paris. — Histoire générale de la Société des Missions Étrangères. Paris, 1894, t. I.

Besse (Le Père Léon S. J.). — La Mission du Maduré. Trichinopoly, 1914. Revue historique de l'Inde française. Trichinopoly, 1918.

ERRATA

Page 21, ligne 19 : *au lieu de* : rapporté à, *lire* : « retiré de ».

Page 21, ligne 25 : *lire* : Cosmos Indicopleustès.

Page 27, ligne 29 : après : cornes, ajouter : trompettes.

Page 40, ligne 1 : *lire* : je fis *au lieu de* : je vis.

Page 48, ligne 29 : *lire* : Aureng-Zeb.

Page 58, ligne 8 : *lire* : Porto-Novo.

Page 67, ligne 30 : *lire* : saisisse.

Page 74, ligne 10 : *lire* : ouvrage.

Page 75, ligne 31 : ajouter : trop avant favorablement.

- Page 88, ligne 29 : *lire* : pleines.
Page 99, ligne 7 : *lire* : ombreux au lieu de : ombrageux.
Page 100, ligne 11 : *lire* : des, au lieu de : ses.
Page 105, ligne 1 : après nulle part, ajouter : ailleurs.
Page 133, ligne 11 : *lire* : encouragements.
Page 136, ligne 11 : *lire* : qui les a bâtis.
Page 136, ligne 18 : *lire* : au bord.
Page 137, ligne 2 : *lire* : au-dessous.
Page 142, ligne 11 : *lire* : elles sont tenues de chanter.
Page 145, ligne 9 : *lire* : assis devant leur feu.
Page 148, ligne 21 : *lire* : caput mortuum.
Page 150, ligne 4 : *lire* : à de quoi.
Page 151, ligne 1 : *lire* : une mer ; l'une.
Page 154, ligne 5 : *lire* : entre elles ».
Page 160, ligne 10 : *lire* : exceptions près.
Page 169, lignes 22-23 : *lire* : leurs charmes.
Page 172, ligne 2 : *lire* : Yogis.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE	5
INTRODUCTION	9

PREMIÈRE PARTIE

Les Voyageurs et Leurs Voyages.

CHAPITRE PREMIER.

<i>Considérations générales sur les connaissances qu'avaient les Européens avant le XVII^e siècle</i>	19
Les Egyptiens et les Phéniciens. — Alexandre le Grand. — Cosmos. — Les voyageurs mahométans. Suleiman et Abu Zaid. — Marco Polo. — Le Frère Jourdain, Cathala de Séverac. — Le Frère Odoric de Pordenone. — Nicolo di Conti. — Athenasius Nikilin. — Vasco de Gama. — Saint François Xavier. — Ludovico di Varthema. — Duarte Barbosa. — Caesar de Frédérici. — Fernao Nuniz. — Domingo Paes.	

CHAPITRE II.

<i>Les voyageurs français du XVII^e siècle.</i>	34
Malherbe de Vitré. — Hiriart Augustin. — François Martin (de Vitré). — Puyard de Laval. — La Boullaye Le Gouz. — Tavernier. — Bernier. — Chardin. — Thévenot. — De l'Estrai. — Bellanger de Lespinay. — François Martin (fondateur de Pondichéry). — L'Abbé Carré. — Dellon.	

CHAPITRE III.

<i>Les voyageurs français du XVIII^e siècle</i>	65
Luillier. — Anquetil Duperron. — Sonnerat. — Le Gentil. — Degrandpré.	

CHAPITRE IV.

<i>Les missionnaires français du XVIII^e siècle</i>	82
L'histoire du Christianisme dans l'Inde; l'apôtre saint Thomas; les Nestoriens; les missionnaires portugais; saint François Xavier et les Jésuites; le Père Robert de Nobili; Akbar et les Jésuites; Jhangir et les Jésuites. — La première mission française dans l'Inde. — Les trois grandes missions françaises de Jésuites dans l'Inde méridionale. — La vie des missionnaires français. — Les missionnaires français du XVIII ^e siècle; les Pères Tachard; Mauduit; Papin; Bouchet; Martin; Pons; Cœurdoux; Calmette.	

DEUXIÈME PARTIE

Les témoignages des Voyageurs.

CHAPITRE PREMIER.

<i>La vie économique et sociale</i>	99
Diversité d'opinions chez les voyageurs. — La situation économique. — Le système des castes. — L'esprit et le caractère hindous. — Le mariage. — Les funérailles. — L'enseignement.	

CHAPITRE II.

<i>La vie politique</i>	116
Le gouvernement des Mogols d'après Bernier; d'après Duperon. — Aureng-Zeb. — La vie à la cour des Mogols.	

CHAPITRE III.

<i>Les arts et métiers</i>	132
Peinture. — Sculpture. — Architecture. — Musique. — Danse. — Métiers.	

CHAPITRE IV.

<i>Les sciences</i>	146
Grammaire sanscrite. — Histoire. — Géographie et cosmographie. — Mathématique et astronomie.	

CHAPITRE V.

<i>La religion et la philosophie</i>	156
La tolérance religieuse des Hindous. — L'idée qu'ils ont de l'existence de Dieu. — La Trimûrti et les dieux subalternes. — De la pratique de la vertu, de la métempsycose, du paradis et de l'enfer. — Les livres religieux. — Les cultes. — Les religieux.	
CONCLUSION	175



114. — Impr. Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris — 3-33



49485

PRIX : 20 FRANCS